OSCAR MÉTÉNIER

Notre-Dame de la Butte

BIBLIOTHÈQUE
LITTÉRAIRE
PARIS

NOTRE-DAME DE LA BUTTE

ŒUVRES D'OSCAR MÉTÉNIER

Madame la Boule.
La Lutte pour l'Amour.
Zézette.
Les Cabots.
Le Policier.
Le Beau Monde.
Demi-Castors.
Le 40e d'Artillerie.
L'Amour vaincu.
Vertus et Vices allemands.
Nina Sartorelle.
Les Baronnes de Roche-Noire.
Reines de Cœur.

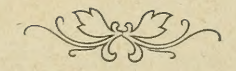
ŒUVRES DE DELPHI FABRICE

Outre-Fortifs.
L'Araignée Rouge.
Les Peintres de la Bretagne.
L'Acteuse.
L'Opium a Paris.

OSCAR MÉTÉNIER et DELPHI FABRICE

Notre-Dame de la Butte

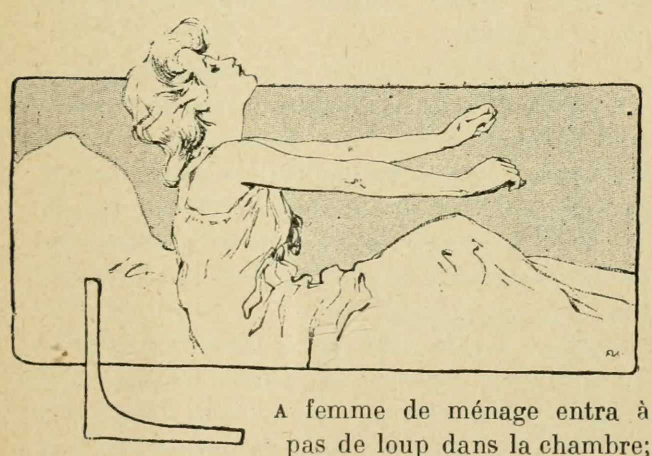
Mœurs Montmartroises



PARIS
LIBRAIRIE DES PUBLICATIONS MODERNES
62, Rue de Provence, 62

Notre-Dame de la Butte

CHAPITRE Ier



La femme de ménage entra à pas de loup dans la chambre; elle entr'ouvrit les rideaux de la fenêtre et jeta un coup d'œil sur l'alcôve.

Roulés dans les couvertures, Paul Dornans et Chaufferette dormaient profondément.

Alors, sans bruit, elle se mit en devoir d'allumer le feu.

Elle allait sortir quand Paul Dornans ouvrit les yeux. Il s'étira longuement et après un bâillement sonore :

— C'est vous, madame Eulalie ? Quelle heure est-il ?

— Dix heures, monsieur, il fait grand jour.

— Ah ! zut ! Moi qui avais à travailler !

— Faut-il vous apporter votre lait ?

— Oui, oui, vous pouvez.

Puis, se tournant vers sa compagne :

— Eh ! La Chauffe, quoi ? On dort les uns sans les autres ! Allons, voyons, secoue-toi un peu ! On va bouffer.

— Laisse-moi tranquille, j'ai sommeil.

— Penses-tu... à dix heures du matin !

Et comme Chaufferette paraissait ne vouloir tenir aucun compte des injonctions de son amant, celui-ci passa en riant son bras sous la couverture.

Cette fois, Chaufferette bondit et se dressa sur son séant, secouant sa jolie tête blonde, tout ébouriffée.

— C'est stupide, cette manie de me chatouiller ! Tu sais que je déteste ça, le matin... Puisque je te dis que je suis fatiguée. Tu vas me flanquer de mauvaise humeur pour toute la journée. Ce sera bien fait pour toi !

— Je parie que madame s'est encore couchée à des heures pitoyables, fit en rentrant la mère Eulalie.

Et elle déposa sur la table de nuit deux tasses de lait fumant et deux croissants.

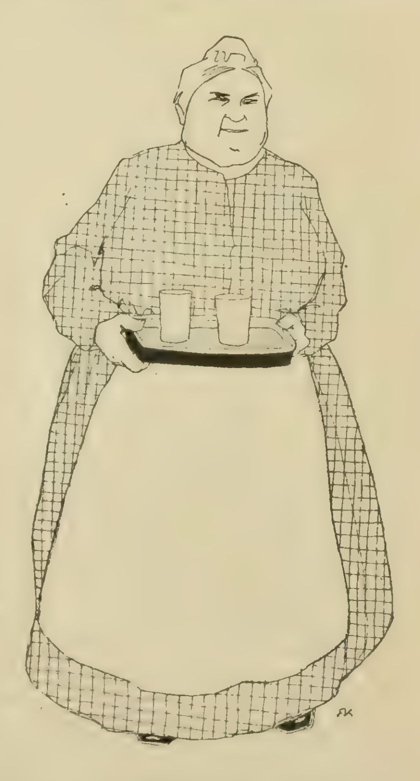
— A deux heures du matin, nous étions encore place Pigalle.

— A qui la faute ! riposta Dornans, tu as voulu souper.

— Je te crois, je crevais de faim !

Et tout en savourant à petites gorgées sa tasse de lait, Chaufferette expliqua.

— Vous savez, mère Eulalie, à quelle heure monsieur est descendu... Il ne faisait pas encore nuit... Monsieur allait à son tripot, naturellement ! Et je devais le prendre pour dîner... Savez-vous combien de temps il m'a fait poiroter dans le petit salon du cercle ?... Jusqu'à huit heures! Ah! je les connais, les illustrés du jour... Et puis, comme c'était répétition générale aux Bouffes et qu'il était temps de partir, si on voulait assister au premier acte, on s'est mis une ceinture...



— Vous n'avez pas dîné ?...

— En fait de dîner, un bock au premier entr'acte. Et avec ça, une pièce rasoir..... embêtante !..... Au deuxième acte, v'là monsieur

Paul qui me lâche : — « Tu me raconteras la fin, je ne tiens pas à l'attendre, c'est trop idiot ! » Et il file.

— Fallait bien que j'essaye de me refaire, j'avais perdu toute la soirée.

— Une riche idée que tu as eue là ! Tu peux causer ! Il file donc et quand, à minuit, je le rejoins, après m'être barbée toute la soirée, monsieur était complètement décavé... fauché comme les blés !

— Pas vrai ! s'écria Paul Dornans, il me restait quarante sous... que j'ai conservés précieusement. Et ils sont là, les quarante sous, qui ne doivent rien à personne ! ajouta-t-il en montrant sur la table de nuit deux pièces de un franc. Voilà ce qui reste d'une fortune !

— Et c'est demain Noël, et il n'aura rien à toucher avant deux jours ! Ah ! nous sommes propres, tu peux rigoler !

— Eh ! Jésus, mon Dieu ! s'exclama la mère Eulalie, comment c'est-y que vous allez faire, alors ?... Et les messieurs et dames que vous avez invités pour le réveillon de ce soir !

— Calmez-vous, excellente Eulalie, j'ai pensé à tout. Si nous n'avons pas le nécessaire, nous possédons le superflu... C'est toujours comme ça, quand on a bonne mine et pas trop mauvaise réputation... Laissez-moi donc compléter le récit de madame et éclairer certains détails sur lesquels sa mauvaise foi native a étendu de sombres voiles..... Si madame Chaufferette eut été franche, elle eut ajouté que je n'étais pas affecté ou-

tre mesure d'un contretemps malheureusement trop fréquent et auquel par suite elle devrait être habituée... Nous sommes à minuit tranquillement remontés à Montmartre et je lui ai offert à l'œil un joli petit souper auquel elle a d'ailleurs fait royalement honneur..... Car nous avons l'œil à Montmartre, Eulalie ! Et cette après-midi, un envoyé spécial de l'Abbaye de Thélème montera les victuailles variées destinées à gaver nos hôtes de ce soir... Et toujours à l'œil ! Donc, vous pouvez avoir le sourire... On ne crèvera pas de faim, aujourd'hui !

— Mais vous ne souperez qu'à minuit !

Dornans reposa gravement son bol vide sur la table de nuit et d'un ton sévère :

— Etes-vous chrétienne, Eulalie ?

— Ah ! pour sûr, monsieur Paul, j'ai appris à lire chez les sœurs... alors, vous pensez !

— Puisque vous êtes chrétienne, Eulalie, vous devriez savoir que le jeûne est obligatoire la veille des grandes fêtes de l'Eglise ! Quelle plus grande fête, ajouta-t-il, avec une emphase comique, que celle qui commémore la naissance du Sauveur du monde ? Nous sommes des croyants, nous, et nous pratiquons !

— Ah ! zut, tu nous embêtes ! interrompit Chaufferette.

— La Chauffe, tu n'as pas la parole ! Donc, Eulalie, vous avez toute liberté aujourd'hui pour vaquer à vos devoirs religieux. Tout ce qu'on vous demande, c'est de dresser la table et de mettre le



couvert. Maintenant passez-moi mon caleçon et mes pantoufles !

— Faudrait tout de même que je sache combien que vous serez.

— Nous avons six invités officiels, mais mettez toujours quelques couverts en plus, car il faut compter sur l'imprévu.

Et Dornans, tout en enfilant son pantalon énuméra les six « phénomènes », conviés au réveillon.

C'était d'abord un voisin, le Discobole — de son vrai nom Barsac, — sculpteur de son état, athlète et sportsman par goût.

Puis le petit Andhré Mordhann, poète élégiaque et chevelu et enfin, Pierre Amelot le chansonnier à la mode.

Du côté femmes, Mendika, une hongroise étrange, morphinomane et éthéromane, un des modèles fameux de Montmartre ; une célébrité du Quartier Latin, Marie Pasco, camarade d'enfance de Chaufferette et cette peste de Marinette, l'amie de cœur de Pierre Amelot..

— Une équipe en compagnie de laquelle on ne s'embêtera pas, conclut Paul Dornans.

— Tu sais, dit Chaufferette, j'ai bien recommandé à Mendika d'apporter sa mandoline.

— Ça ne sera pas le plus gai de notre affaire... Enfin, on fera contre mauvaise fortune bon cœur. Quant à vous, Eulalie, maintenant que vous voilà renseignée, filez à votre cuisine. Nous avons à travailler, la Chauffe et moi.

Paul Dornans s'installa dans un fauteuil,

attira à lui un guéridon chargé de papiers, puis après avoir allumé une cigarette :

— Raconte-moi maintenant, mon chou, la fin



de l'ineptie d'hier soir... Au moins, si j'éreinte les auteurs, que ce soit en connaissance de cause.

Chaufferette s'accouda sur son oreiller, et très posément :

— Tu es parti, n'est-ce pas, au moment où la fille de l'intendant disait au fils du roi : — Prince, quand même vous m'offririez tous les trésors

empilés dans les caves de votre père, je vous le dis, vous ne m'auriez pas...

— Je te crois que je suis parti à ce moment-là !

— Eh bien ! voilà la suite...



Paul Dornans avait fait le désespoir de sa famille. Après de fortes études chez les Jésuites, il avait avec beaucoup de peine, obtenu la permission de venir faire son droit.

Mais, à Paris, il se laissa vite entraîner par son goût qui le portait invinciblement vers la littérature ; il avait au bout de deux mois lâché le quartier Latin et s'était lancé dans le journalisme.

En quatre années, il avait trouvé le moyen de se créer une petite situation honorable et indépendante et dans les cénacles artistiques on commençait — excellent pronostic — à discuter son nom et à débiner sa prose.

Une première pièce, *Les Rastaquouères*, jouée avec quelque succès dans un théâtre du Boulevard, l'avait révélé au grand public.

Maintenant, en attendant qu'une scène hospitalière s'ouvrît de nouveau devant lui, il s'en tenait à sa chronique dramatique dans un journal très avancé, *Le Tocsin*, et à sa collaboration régulière dans des revues littéraires.

Réconcilié avec sa famille qui lui faisait une petite rente, il avait vécu longtemps seul, dînant au cercle, suivant les premières, menant l'exis-

tence calme et sans soucis qui convenait à son tempérament de *je m'en foutiste.*

Tout au haut de la Butte, à deux pas du Sacré-Cœur, rue Cortot, il avait loué un pavillon avec jardin.

Dans ce pavillon, il avait installé une garçonnière exquise, tout encombrée de dessins, de tableaux et de livres. De la fenêtre de son cabinet la vue s'étendait sur toute la banlieue parisienne des coteaux de Montmorency aux moulins de Sannois et c'était sa joie, le matin, de contempler, en fumant un cigare, avant de se mettre au travail, ce splendide panorama.

L'été, c'est sous une tonnelle dressée au fond de son jardin qu'il travaillait l'après-midi, enivré par les senteurs du chèvrefeuille odorant, avec, à ses pieds, son grand chien danois, le fidèle Tosco.

Sur la pelouse, le dimanche, à l'ombre des grands lilas dans lesquels nichaient les merles, venaient s'ébattre de joyeuses bandes d'artistes et de modèles et c'étaient de gais five o'clock, auxquels n'avait garde de manquer quiconque y avait été admis une fois.

A l'une de ces réunions, il avait fait la connaissance de Chaufferette, jeune et gentille fille d'aimable caractère que la gloire naissante de Paul et le confort de son installation avaient subjuguée.

Montmartroise pur sang, elle était née à la Chapelle — le quatrième quartier de Montmartre ! — d'une famille de bonnetiers ; ses parents

l'avaient laissée en pension jusqu'à l'âge de quinze ans.

Son père mort, sa mère s'était remariée ; la vie en commun avec ce nouveau ménage lui était devenue insupportable et elle avait un beau jour pris la poudre d'escampette.

Petite, mince, blonde, admirablement faite, elle avait longtemps gagné à peu près honnêtement sa vie en posant chez les peintres.

Dans ce milieu bohème et sans-gêne, elle vivait en camarade, évitant les liaisons ; peu à peu, elle s'était assimilé les théories qu'elle entendait chaque jour étaler devant elle et elle en avait conclu qu'il n'y avait d'autre vie possible que la vie libre, aux côtés d'un de ces grands enfants, qui ne rêvaient que d'Idéal et d'Art.

De là, une aversion profonde pour le monde de bourgeois et de petits boutiquiers dont elle était issue.

Pourtant son cœur n'avait pas encore parlé, quand le hasard la mit en présence de Paul Dornans.

Ce brave garçon très doux, un peu froid, la troubla. Elle n'osait avouer ce sentiment naissant, mais elle ne négliga plus désormais aucune occasion de se rencontrer avec lui.

Paul, très observateur, n'avait pas manqué de son côté de remarquer le manège de la gamine.

Il en avait été flatté, car la petite était gentille, mais il n'eut garde de paraître s'en apercevoir.

S'il adorait les femmes, il avait l'horreur du

collage autant que du mariage, et il avait peur qu'un flirt trop prononcé avec Chaufferette l'amenât à contracter une liaison, qui pouvait devenir trop difficile à rompre.

Il tenait avant tout à sa liberté.

Très sensuel, il aimait à obéir à sa fantaisie du moment, sans souci du lendemain, et à ne rester ensuite que l'*ami* des vierges folles qu'il admettait, les jours de bombe, à partager l'immense et légendaire lit à baldaquin qu'il avait établi dans sa chambre à coucher.

Ni sentimental, ni jaloux, il ignorait l'amour ; au cours de ses nombreuses aventures, il n'avait jamais répondu à l'appel de son cœur ; ses sens seuls avaient parlé.

Pourtant, comme Chaufferette, à chacune de ses entrevues, se faisait de plus en plus câline et provocante, il finit un beau jour par se dire :

— Pourquoi pas ? On peut toujours essayer.

L'accord fut vite fait.

A l'issue d'une des réunions hebdomadaires, auxquelles Chaufferette ne manquait plus jamais, comme le froid un peu hâtif d'une fin de saison précoce forçait les invités à se réfugier dans le pavillon, Paul Dornans s'était tout à coup écrié, en regardant la gamine :

— Bon Dieu ! qu'il fait frisquet ! je n'aurai pas chaud ce soir, tout seul, dans mon grand lit. J'aurais joliment besoin d'une petite chaufferette. Qui veut m'en servir ?

Et sans hésiter, devant tous, la petite avait

levé la tête et d'un air mutin avait répliqué :

— Moi, si vous voulez !

— Alors, entendu, je te garde !

Et Paul avait scellé la convention d'un gros baiser sur les deux joues du gentil modèle.

La brune Mendika avait accordé sa mandoline et joué l'air des fiançailles.

Le sculpteur Barsac, de sa grosse voix, avait proclamé :

— Désormais nous ne t'appellerons plus que la Chaufferette à Paul Dornans.

Et le surnom lui en était resté.

Le soir, les deux nouveaux amoureux avaient dîné au boulevard ; puis on était remonté bien gentiment, pas trop tard, bras dessus bras dessous et la nuit de noces avait été exquise.

Chaufferette, amoureuse et câline, s'était donnée tout entière et Paul Dornans n'avait pas eu à regretter la brusquerie de sa proposition.

Après le déjeuner, le lendemain, Chaufferette était partie à sa séance de pose, mais non sans avoir pris rendez-vous pour le soir avec Paul et l'étonnement de la mère Eulalie n'avait pas été mince, en constatant pour la seconde fois la présence des deux mêmes têtes sur l'oreiller.

Jamais une femme n'avait passé deux nuits de suite dans le grand lit de la rue Cortot !

Désormais chaque soir, sans même prendre la peine de se prévenir, les deux amants se retrouvaient à la même heure au même endroit.

Jamais il ne fut question d'un collage possible,

mais sans rien dire, Chaufferette déménageait chaque jour sous un prétexte nouveau quelques nippes et quelques bibelots qu'elle apportait dans la garçonnière, si bien qu'un jour, elle se trouva définitivement installée rue Cortot.

La question se trouvait résolue sans avoir été discutée, mais Paul s'était fait, sans y prendre garde, à ce genre de vie si nouveau pour lui.

Chaufferette ne le gênait en rien ; elle n'avait ni l'autorité de la femme légitime, ni les exigences de la maîtresse ; c'était pour lui la jolie petite bête d'amour, qui ne demandait qu'une bonne pâtée et des caresses.

Elle avait en outre, sur la plupart des femmes qu'il avait connues, cet avantage d'être intelligente et dévouée. Elle n'exigeait de lui aucun serment de fidélité, ni aucune promesse d'amour.

Il se rappela cette pensée des Goncourt :

« Rien de bon avec une maîtresse comme des « rapports simplement charnels, mêlés à une « véritable amitié de camarade. »

Et il conclut :

— C'est absolument notre cas. Quand nous en aurons assez l'un ou l'autre, ça finira comme ça a commencé, en douceur, sans histoire et sans tapage. Nous verrons ce que ça durera.

Chaufferette cessa son métier de modèle et devint maîtresse de maison.

Dès lors, commença pour elle une petite existence bourgeoise et tranquille qui l'étonna, avec des hauts et des bas, car Paul n'avait renoncé à

aucune de ses habitudes et il advenait souvent qu'à certaines fins de mois le couple tirait la langue, surtout quand le baccarat s'était montré sévère, mais il n'en résultait jamais ni colères, ni scènes d'intérieur.

Chaufferette accompagnait Paul à toutes les répétitions générales et elle arborait pour ces solennités une rutilante robe verte, toujours la même, si bien qu'on avait fini par surnommer la pauvre gosse dans le monde des théâtres la « petite perruche ».



Ce fut là, pendant trois mois, le seul point noir de l'existence de Chaufferette.

Une seule fois, elle se permit de dire avec humeur à son amant :

— Enfin, quand vas-tu m'acheter une nouvelle robe pour sortir ? Tu vois bien que je suis ridicule.

— La première fois que je gagnerai la forte

somme au Cercle, je te jure que ce sera pour toi ! avait répondu tranquillement Paul Dornans.

Mais les semaines s'écoulaient et Noël était arrivé sans que Paul eût rapporté de son Cercle autre chose que des culottes.

***

Quatre heures sonnaient et Paul Dornans avait terminé sa chronique, lorsque le chasseur de l'abbaye de Thélème frappa à la porte.

Chaufferette courut ouvrir et battit des mains de joie, en disposant sur la table préparée par Eulalie les provisions commandées la veille par son amant : deux beaux poulets rôtis, une langouste, une terrine de foie gras et des desserts variés.

— Comme ça va être chic ! s'écria-t-elle.

Paul Dornans congédia le commissionnaire, après lui avoir généreusement remis vingt sous — la moitié de sa fortune.

— Dis donc, reprit Chaufferette, tu ne trouves pas que ça donne faim de regarder toutes ces bonnes choses ?

— Oui, mais défense d'y toucher avant ce soir. C'est ça qui ne serait plus chic de n'avoir plus à offrir à nos invités que des restes.

— Et de quoi boire ? Tu n'as pas commandé de vins ?

— Pas besoin ! Tu oublies les grands crus de nos caves.

Paul Dornans avait reçu quinze jours avant un panier de champagne, offert par une grande maison de Reims, à l'occasion d'une réclame habile glissée au cours d'une de ses chroniques.

— Tu vois à quoi sert le talent ! ajouta-t-il. Tiens je vais descendre tout de suite à la cave. Au moins tout sera prêt pour cette nuit.

Le panier contenait douze bouteilles qui furent soigneusement extraites et alignées sur le dressoir.

— C'est rigolo tout de même, dit Chaufferette, nous n'avons pas le moyen de nous payer deux litres à douze chez le marchand de vins du coin et nous allons ce soir, comme des riches, nous offrir un balthazar à tout casser... Sapristi ! je voudrais bien y être arrivée, à ce soir !

— Ma pauvre môme, fit Paul en embrassant sa maîtresse, je suis un vilain égoïste. C'est par ma faute que tu crèves de faim... que tu n'as pas déjeuné et que tu ne dîneras pas! Eh bien ! si nous ne nous pouvons découper un poulet, nous pouvons toujours nous offrir une de ces excellentes bouteilles et quelques biscuits.

— Paul ! Paul !

— Penses-tu que je vais te laisser sécher sur pied, en face de toute cette boustifaille ?

— Eh bien ! alors, c'est ça, une trempette !

Paul fit sauter un bouchon et les deux amoureux, amusés par l'imprévu de ce goûter improvisé, vidèrent jusqu'au fond la fiole providentielle.

— Maintenant, filons, dit Dornans, car la tentation est mauvaise conseillère.

— Où allons-nous ?

— Je descends au journal porter ma copie. Toi, tu vas te rendre tout doucement jusqu'à la *Grande Pinte*, où nous devons retrouver nos amis. Tables de droite, ce sont celles d'Adolphe. J'y ai déjà une ardoise. Je t'y rejoindrai et nous remonteront tous ensemble.



CHAPITRE II

Le café était vide quand Chaufferette y arriva.

Elle se fit servir une consommation et s'absorba dans la lecture des illustrés.

Paul Dornans ne se fit pas trop attendre et la rejoignit une demi-heure plus tard.

Presqu'en même temps que lui un client entra, un homme déjà mûr, à la face rasée et ridée comme une vieille pomme. Il était coiffé d'une casquette de voyage et enveloppé dans un immense ulster à carreaux gris.

Il s'installa à une table isolée, puis comme un garçon s'empressait :

— Une verdoyante au sucre, commanda-t-il d'un ton bref, et vous savez, bien tassée, comme pour un malade.

— Je connais cette binette-là, dit tout bas Paul Dornans à Chaufferette. Mais où diable l'ai-je déjà vue ?

Il cherchait à rappeler ses souvenirs, mais le nouveau venu eut la mémoire plus prompte.

— Eh ! c'est vous, monsieur Dornans... du diable si je pensais vous rencontrer ici !

Brusquement la lumière se fit dans l'esprit du jeune homme ; il venait de reconnaître un vieil acteur qui avait joué dans sa pièce de début.

— Mais c'est ce brave Boucanais ! Figurez-vous que je ne vous remettais pas sous ce costume de touriste.

— Excusez-moi, mais j'arrive de voyage... une tournée monstre à travers l'Europe. Ah ! je suis joliment content de vous voir !

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Vous me permettrez bien de vous offrir la purée traditionnelle ? continua Boucanais.

— Pardon ! c'est un soin qui me regarde. Vous n'êtes ici que de passage, moi, je suis un peu chez moi.

—Alors,c'est pour vous obéir,fit Boucanais en prenant place aux côtés de Paul. Ça fait tout de même deux ans que nous ne nous sommes vus ! Hein ? Vous souvenez-vous des belles soirées que nous avons eues avec les *Rastaquouères* ? J'en étais et j'en suis fier! Et tout prêt à recommencer pour le même prix ! Eh bien ! Voyons, quand est-ce que vous allez lui donner un pendant, à votre chef-d'œuvre ?

— Mais je travaille, mon cher Boucanais... je travaille tranquillement... à mes heures... J'ai le temps devant moi.

— Ah ! C'est beau, d'avoir des rentes ! Moi, si je veux manger, faut que je bûche tous les jours de la vie... Voilà mon premier jour de liberté depuis des mois... Hier encore, je jouais dans *Tartufe* à Compiègne, notre dernière étape.

— Quel rôle ?

— Oh ! rien, un rôle de dix vers, mais que n'ont dédaigné d'interpréter ni Poquelin, ni Coquelin... et pour lequel, par conséquent, il faut un artiste.

— Monsieur Loyal ?

— Tout juste ! Un rôle de complaisance, car dans la tournée, je m'occupais surtout de la régie, et ce n'était pas une sinécure.

— Avec qui voyagiez-vous ?

— Ah ! c'est vrai, vous ne savez pas. Je faisais partie de la grande tournée de retraite du célèbre sociétaire Fredégaire Fabvier, ex-vice-doyen de la Comédie-Française, comme proclament ses cartes de visites ! Et ce n'était pas une petite affaire. Un service de réclame prodigieux... sur les murs de toutes les villes, des affiches de six pieds de haut avec sur fond d'or le portrait en pied de l'Illustre Sociétaire... Plus de six mois que nous sommes en route ! Et dans des pays ! Je vous dis, nous avons fait le tour de l'Europe et nous voilà enfin de retour, après avoir failli être assassinés en Bulgarie, noyés en traversant le Danube, gelés en Norwège... Ah ! Ce n'est pas trop tôt !

— En fin de compte, avez-vous été satisfaits ?

— Heu ! Heu ! La tournée a eu ses beaux et ses mauvais jours, mais il en a été de notre affaire

comme de toutes les entreprises du même genre... Ça ne profite qu'à l'Etoile ! Le Sociétaire revient avec quelques billets de mille de plus dans son portefeuille et un stock complet de décorations... Nous autres, les petits, nous rentrons chez nous avec la poche aussi plate qu'au départ... A la rigueur, on aurait pu mettre quelques sous de côté, si ce n'était le change de la monnaie chaque fois qu'on traverse une frontière, et surtout les relâches continuels qui ne donnent droit qu'à un défraiement insuffisant dans des patelins où la vie coûte les yeux de la tête... Et dame, il faut manger, même les jours où on ne travaille pas... surtout ces jours-là ! Il nous reste la satisfaction d'avoir fait un beau voyage.

— Vous devez être éreinté ?

— Eh bien ! pas trop ! Malgré mille accrocs et pas mal de désillusions, il me semble que nous sommes partis il y a huit jours... Chose curieuse, on ne s'est pas embêté ! Vous savez, monsieur Dornans, quand on a le métier dans le sang... et ma foi ! nous nous tenions les coudes... Une bande de cabots pur-sang ! termina Boucanais avec un gros rire.

— Qui aviez-vous dans la troupe ?

— D'abord, à tout seigneur, tout honneur, monsieur Frédégaire Fabvier, autrement dit le Sociétaire, l'homme au portrait sur fond d'or... Bien que grand premier rôle, il a été le premier comique de la troupe et nous lui devons de bien bons moments. Je vous ferais tordre si je vous

racontais les mille et une anecdotes dont il a été le héros solennel et rigolo, car il faut vous dire que le pauvre homme est atteint de la monomanie des grandeurs. Puis sa femme, une excellente personne qui ne le quittait pas plus que son ombre et qui poussait des cris perçants chaque fois que, sur un quai de gare, il disparaissait cinq minutes :

— Le Sociétaire ? Où est le Sociétaire ? Mon Dieu, qu'est devenu le Sociétaire ?

Les hommes ayant été surtout recrutés dans les troupes de province, vous ne devez pas les connaître... de braves acteurs en général, sachant bien leur métier.

— Et du côté femmes ?

— Du côté femmes... d'abord la mère Lamblin, duègne et mère noble, une que je retiens, car elle m'en a fait faire du mauvais sang ! Elle mettrait, si on l'écoutait, une jupe courte pour jouer les grand'mères... Madame Charlotte Renneval, notre premier rôle, une femme charmante et de talent... Puis, la petite Juliette Hardy, la plus gentille, mais aussi la plus roublarde, — à tous les points de vue — de toutes les ingénues, passées, présentes et à venir... En voilà une qui ne s'est pas embêtée... A Pétersbourg, je vous jure que les boyards l'ont sentie passer... Comme elle était toujours en noble compagnie, le Sociétaire, très flatté, ne la quittait pas... A Moscou, elle a enlevé un prince russe qu'elle a traîné jusqu'à Constantinople... C'est là que nous avons eu un succès... Le corps diplomatique au grand complet assistait à notre première..

Un tas d'ambassadeurs et de dignitaires importants sont venus saluer l'Etoile dans sa loge... Aussi, le lendemain, avant le lever du rideau, il fallait voir le Sociétaire sur la scène.

— M'amie, criait-il à sa femme, va t'assurer si tous nos amis sont dans la salle ! On ne commencera pas avant leur arrivée !

C'était crevant ! Dans toute cette bande de gens chamarrés et décorés, Juliette a encore fait un choix judicieux et je vous jure qu'elle est revenue avec un sac !... Et des bijoux, une vraie fortune !

— Je la connais cette petite Juliette, elle est très intelligente.

— Elle est maligne comme un singe. Et notez qu'il n'y a qu'elle qui ait su profiter de ces occasions merveilleuses et pourtant nous avions encore une jolie fille dans la troupe, à mon goût le plus beau numéro de la collection, notre bouche-trou, notre utilité, coquette en général et soubrette quand on veut, mais pardieu ! vous la connaissez... c'est une de vos anciennes amies, Lucienne Gilard...

— Je sais, dit Chaufferette, qui suivait attentivement la conversation, tu m'en as parlé de cette femme-là... N'est-ce pas elle, ajouta-t-elle avec un petit ton rosse, que tes amis avaient surnommée la Tourte ?

— Parfaitement, fit Dornans piqué, ils l'avaient surnommée ainsi, non pas parce qu'elle était bête, mais parce qu'elle était trop bonne... C'était un

petit être exquis, dont j'ai gardé le meilleur souvenir.

— Elle aussi aurait pu rapporter une fortune, si elle avait voulu s'en donner la peine, mais il n'y avait rien à faire avec elle. Elle ne répondait que par un mot aux propositions qui lui étaient faites :

— Tous ces rastas me dégoûtent !

Et elle préférait mille fois rester faire sa partie de manille avec nous que d'aller souper avec Juliette et sa bande dans les restaurants chics.

— Cela ne m'étonne pas ! fit Dornans qui était devenu songeur ; et elle est rentrée à Paris ?...

— Ce matin même, avec nous.

—Qu'est-ce cela peut te faire ? demanda Chaufferette. Pourquoi cette question ?

— Pour rien, pour parler, répondit Paul en souriant, un peu ironiquement.

En ce moment, la porte du café s'ouvrit brusquement et livra passage à une jolie brune, aux traits fins, élégamment mise et coiffée d'un vaste chapeau Rembrandt, d'où retombait une longue plume d'autruche.

— Bonjour, Chaufferette ! Bonjour, Paul ! Ah ! c'est gentil d'être les premiers au rendez-vous ! cria la nouvelle venue en se jetant au cou de sa camarade.

Boucanais, interloqué par cette tempétueuse entrée, offrit la place qu'il occupait sur la banquette.

Paul Dornans fit les présentations.

— Monsieur Boucanais, artiste dramatique,

Mademoiselle Marie Pasco, une amie d'enfance de Chaufferette !



— Faut pas que je vous fasse fuir, monsieur ! Est-ce que je vous fais peur ?

— Oh ! pas du tout, mademoiselle !

— Alors, rapprochez-vous, les amis des amis sont des amis. Vous êtes des nôtres, ce soir ?

— C'est vrai, Boucanais, venez donc faire le réveillon chez nous, ce soir. On ne vous attend nulle part ?

— Je vous remercie mille fois, dit l'artiste, mais ce soir, je serais un triste convive. Je célébrerai, si vous le permettez, le réveillon dans mon lit. Vous ne m'en voulez pas ? Je suis éreinté.

— Nous rattraperons cela.

— Oui, l'année prochaine, reprit Boucanais en riant.

— Tu sais que j'avais une peur bleue que tu ne puisses t'échapper ce soir, dit Chaufferette à sa camarade.

Marie Pasco haussa les épaules.

— Pas de danger ! Je t'avais promis ! Mais tout de même il a fallu que je truque. Crois-tu que mon « phénomène » avait l'idée de m'emmener passer les fêtes avec lui, à Orléans ? Je n'ai pas voulu le contrarier, j'ai dit oui et ce matin de bonne heure, quand il est venu me prendre chez moi avec son auto, il s'est cassé le nez... Il a dû en faire une gueule...

— Tu étais sortie ?

— Je n'étais pas rentrée, c'est bien mieux. Il y a longtemps que j'avais une petite dette à acquitter. Je l'ai payée cette nuit...

— Encore un béguin !

— Mais non, un camarade ! Sais-tu qui ? Le petit secrétaire du commissaire de la Sorbonne...

Un garçon gentil comme tout... Voilà trois fois qu'il se met en quatre pour me faire plaisir... La dernière fois, c'est y a huit jours... On sortait de la brasserie à deux heures du matin... On était une bande... Tous un peu pompettes... On est allé boire du lait chez Beauvy... Il y a eu du pétard, ces idiots de fliques nous ont tous fourrés dedans... Heureusement, un copain qui s'était échappé est allé réveiller le petit secrétaire... Il s'est levé, ma chère, et une demi-heure après, j'étais dehors... Tu sais, ça, c'est des choses qu'on n'oublie pas... J'avais bien deviné qu'il avait envie de coucher avec moi... Alors, hier soir, j'ai été le trouver et je lui ai dit :

— Je viens vous demander à dîner.

— Avec plaisir !

Et on s'est quitté ce matin.

— Tu as été contente ?

— Tout ce qu'il y a de gentil et de doux. C'est un type très chic. Il est l'ami de la bande des Hydropathes et des Zutistes... Il fait des vers, ma chérie ! Et ce qu'il est épatant avec les femmes du quartier ! Depuis qu'il est là, on vit tranquille.

— Mais l'autre, ton « phénomène » comme tu dis, qu'est-ce qu'il a dû penser en ne te voyant pas, ce matin ?

— Ah ! ça, je m'en fiche ! J'ai pas besoin de lui... J'ai eu soin de me faire régler mon mois hier matin... sous prétexte d'achats urgents pour le premier de l'an... C'est un idiot ! Il ne comprend jamais rien ! Alors, je ne lui dis les choses qu'après.



— Écoutez, dit tout à coup Paul Dornans, on dirait qu'on appelle dehors.

— Mais s'il te plaque ?

— Penses-tu ! Il me plaque tous les mois et deux jours après, il revient pleurer. Ah ! mais, il y a quinze jours, il m'en a fait une bien bonne. Tu sais,son ami, qu'on avait surnommé le Petit Oignon, parce qu'il a toujours l'air si triste qu'il vous donne envie de pleurer... Eh bien ! figure-toi que ce petit imbécile était devenu amoureux fou de moi... Tous les jours, il me rasait avec ses déclarations... Je l'envoyais aux pelotes... Enfin, un soir, il s'amène à la brasserie, l'air encore plus malheureux que d'habitude et il me dit :

— « Ecoute bien, Marie, je ne mange plus, je « ne dors plus, je suis à bout de forces... Si tu ne « consens pas à venir passer quarante huit-heures « avec moi à la campagne, je me tue! »

Et il me sort un énorme revolver, chargé à six coups. Je lui demande s'il est fou et il me répond :

— « Je sais très bien que tu ne m'aimes pas, « mais tu ne veux pas ma mort, tout de même ! « Décide-toi ! Ma vie est entre tes mains ! »

— A ma place, qu'est-ce que tu aurais fait ?

— Ma foi, dit Chaufferette, je lui aurais dit : — Tue-toi !

— Ah ! voyons ! tu n'y penses pas ! Je pouvais pas faire ça ! Le Petit Oignon, c'était pas un étranger pour moi ! C'était un camarade... l'ami de mon amant !

— Et alors ? demanda Dornans en riant.

— Alors, c'est bien simple, j'ai été, comme il me le demandait,passer quarante huit heures avec

lui à Fontainebleau. Il avait des copains à l'École... On a bien rigolé et il est revenu tout à fait bien portant...

— Vous avez bon cœur, dit Boucanais, et votre dévouement a été récompensé.

— Ah ! vous me comprenez, vous, au moins ! fit Marie Pasco. Eh bien! quand j'ai expliqué cela très franchement à mon « phénomène »,il est entré dans une colère épouvantable... il m'a traitée de putain! Il voulait me tuer et il a fini par foutre le camp, en tapant les portes, en jurant qu'on ne le reverrait plus... Naturellement, deux jours après, il revenait demander pardon, mais, le salaud, il a su ce que ça lui coûtait, son mauvais caractère !... C'est vrai, ils sont épatants, les hommes, avec leurs exigences, leur petitesse d'esprit ! Voyons, Paul, tu ne serais pas si bête que ça ?

— Ma chère Marie, dit Dornans en riant, excuse-moi, je ne pourrais te répondre... Le cas ne s'est pas encore présenté...

— Ah ! Voilà Marinette ! s'écria Marie Pasco en tapant des mains, sans se soucier davantage de la réponse évasive de Paul.

Pierre Amelot et sa maîtresse venaient en effet de faire leur entrée.

— Bonjour, poivrote ! dit Marinette en embrassant Marie Pasco. Comment ça va-t-il, aujourd'hui ? Parce que la dernière fois que je t'ai vue, t'en avais une pistache ! Bonjour, la Chauffe ! Bonjour, Paul !

Les nouveaux arrivants avaient à peine pris

place que Marie Pasco réclama le silence.

— Ce n'est pas tout ça, déclara-t-elle, nous voilà au complet. Il s'agit de régler l'ordre et la marche. Il est sept heures. Si nous dînons maintenant, nous n'aurons plus faim pour souper. Je vote pour qu'on ne dîne pas ! Nous allons organiser une manille d'attaque jusqu'à onze heures et à onze heures on escaladera la Butte. Ça va ?

— Approuvé ! se hâta de répondre Paul Dornans.

— Oh ! mais on va crever de faim ! objecta Marinette.

—Tant mieux! Vous aurez plus d'appétit à minuit.

— Si on ne mange pas, on va boire, continua Marie Pasco, et on va jouer les consommations.

Mais Boucanais, qui tenait à son idée de se coucher de bonne heure, s'excusa. Il se leva, serra la main de Paul Dornans et prit congé de la société.

Une partie féroce s'engagea, menée grand train par Marie Pasco, égayée par les saillies rosses de Marinette et d'heure en heure les piles de soucoupes s'étagèrent sans relâche.

A dix heures et demie, il n'y avait que deux perdants, Pierre Amelot et Marie Pasco.

— A nous deux, Amelot, fit la jolie fille, à qui paiera le tout... en cinq secs à l'écarté.

— Voyons, je ne peux pas jouer de l'argent avec une femme.

— Je ne suis pas une femme, moi, je suis un copain et si je perds, ce n'est pas moi qui paierai, c'est le « phénomène » !

Et elle jeta, comme un enjeu, sur la table de marbre, une petite bourse d'or remplie de louis.

La chance lui fut encore défavorable. Les deux partenaires avaient chacun quatre points.

C'était à Pierre Amelot de donner ; il tourna le roi.

Et quelque opposition que pussent faire les assistants, Marie Pasco tint à honneur de tout régler.

Les têtes cependant commençaient à s'échauffer et l'ascension de la Butte par les marches de la rue Foyatier fut un peu bruyante.

Au coin du square Saint-Pierre, Marie Pasco ayant avisé un marchand de marrons, elle s'entêta à en faire une ample provision et la petite troupe reprit sa marche, tandis que Pierre Amelot, que l'air froid avait subitement grisé, déclamait d'une voix tonitruante les vers de Jules Jouy :

C'est épatant, c'que j'marronne
Quand j'vois les marchands d'marrons
V'nir tous les ans à l'automne
Nous encombrer de fourneaux ronds !

Pour faire cuir' quoi ?... J'vous l'demande..
Quéque chose comme des étrons de chien...
Ni pat', ni légum ', ni viande
On n'sait pas quoi, moins que rien !

L'marchand d'marrons, ça m'rend teigne !
Qu'j'en pince un aux environs,
J'te lui colle un'bonn' chataigne.
J't'en fout'rai, moi, des marrons !

En face l'église Saint-Pierre, devant l'établissement du père Poncier, la seule boutique restée ouverte et bien connue par les bohèmes de la Butte, sous le nom caractéristique du Crédit Poncier, la bande rencontra Mendika et Andhré Mordhann, arrivés déjà depuis quelques instants.

— C'est un ménage ? demanda tout bas Marie Pasco.

— Non et oui ! répondit Chaufferette. Ils occupent deux chambres contiguës dans le même hôtel, mais on ne sait pas trop comment çà se passe entre eux. Tu en jugeras tout à l'heure. Ils ne se quittent pas. On les trouve tous les deux, collés l'un contre l'autre, dans tous les coins, sans se dire un mot. Le petit la regarde tout le temps avec des yeux langoureux... De temps en temps, il lui récite des vers auxquels on ne comprend rien... Elle lui répond en lui jouant des airs de mandoline... A des heures fixes, ils s'offrent l'un à l'autre un petit verre d'éther ou une seringuée de morphine... Et c'est tout ! Ah ! ils ne font pas beaucoup de bruit... Ils ont un rêve... ce serait d'installer chez eux une fumerie d'opium... mais le patron de l'hôtel ne veut pas... ça les désole.

— Oh ! très peu pour moi de ce genre-là ! fit Marie Pasco, en considérant le couple d'un œil effaré. Enfin, malgré qu'ils ne sont pas rigolos, c'est peut-être tout de même de braves gens...

A la porte du pavillon, sous le réverbère planté au coin de la rue du Mont-Cenis, une ombre gigantesque se profilait avec de grands gestes.

— Voilà Barsac qui nous attend, s'écria Pierre Amelot. Zut ! il fait des poids avec des pavés !

— Quel loufoque ! dit Marinette.

A l'approche de ses amis, Barsac laissa tomber à terre les deux grosses pierres qu'il tenait à bras tendus et serra toutes les mains.

C'était un grand garçon, à barbe noire, taillé en Hercule.

— Quel beau gars ! fit Marie Pasco enthousiasmée.

— Tu en pinces ? demanda Chaufferette.

— C'est mon type, il est épatant !

— Oh bien ! ne te gêne pas ! Tu l'auras pour pas cher.

Quand la bande pénétra dans la salle à manger du pavillon où Paul Dornans avait précédé ses amis, il y eut un cri général d'admiration.

Deux candélabres à huit bougies éclairaient une table admirablement ordonnée.

Eulalie s'était surpassée.

Les fringales exaspérées faisaient briller tous les yeux de convoitise.

—Des poulets, de la langouste, du foie gras, du champagne ! On se croirait chez le Président ! déclara Barsac avec un gros rire.

— Mes enfants, s'écria Chaufferette, nous ne sommes pas ici pour nous amuser. A table ! Placez vous comme vous voudrez.

— Je veux monsieur Barsac près de moi ! dit Marie Pasco.

— Ah ! Barsac, je te préviens que Marie te

trouve épatant. Débrouillez-vous tous deux, répliqua Chaufferette.

Silencieusement, Andhré Mordhann et Mendika s'étaient installés au bout de la table.

Tout le monde s'assit et Paul Dornans avait commencé à découper l'un des poulets, quand soudain Chaufferette poussa un cri :

— Flûte ! il n'y a pas de pain !

Tout le monde se regarda. Il y eut un moment de stupeur.

Alors, comment faire ? Tous les boulangers étaient fermés.

Comme un bourg de province, la Butte tout entière dormait.

— Enfin, déclara Dornans, on ne peut pas se passer de pain ! Comment faire ?

— Et le Crédit Poncier? hasarda Andhré Mordhann.

Parbleu! le Crédit Poncier devait être ouvert... c'était le salut !

— Je vous demande cinq minutes, fit Paul, le temps de vous ravitailler.

Et il descendit en courant.

Après l'instant de gaieté folle provoquée par cet incident, il y eut un silence.

— Le silence de Tantale ! fit observer Marinette à qui la langouste semblait tendre ses longues pattes grêles.

Seule, Marie Pasco semblait indifférente à ce retard. Elle dévisageait goulûment son voisin.

—Alors, comme ça, monsieur Barsac, vous faites des statues ?

— Et des poids, rectifia Pierre Amelot.

— Vous devez être joliment fort ?



Sans répondre, Barsac tendit un de ses bras que Marie Pasco tâta avec complaisance.

— Oh ! les beaux biceps ! Oh ! avec un homme comme vous on doit n'avoir peur de rien.

En bonne brute qu'il était, Barsac ne répondit pas. Il se contenta de faire un signe d'assentiment.

Il était d'ordinaire taciturne ; seule, la boisson le rendait loquace. Il n'avait pas encore bu.

Paul Dornans revint assez vite, mais pas tout seul. Il poussait devant lui un grand garçon, qui s'avançait portant deux énormes pains longs sur ses bras tendus.

— Je vous amène Arthur Menusier, le compositeur de la Butte, que je viens de trouver chez Poncier, buvant solitairement des bocks. Il va souper avec nous.

Un triple ban accueillit cette déclaration et chacun se serra pour faire place au musicien.

— Comment, dit Marinette, tout seul, un soir de réveillon, pas une bonne amie ? Pas une petite ingénue pour vous tenir compagnie ?

Arthur Menusier secoua la tête en rejetant avec noblesse ses longs cheveux en arrière.

— La solitude, prononça-t-il, est propice à l'inspiration! D'ailleurs, ainsi du reste que l'ami Paul Dornans, il est deux sentiments dont je suis peu tenté : c'est l'amour idéal et l'ingénuité.

— Saluez, messieurs, s'écria Pierre Amelot, cet admirable artiste, qui ne sait s'exprimer autrement qu'en vers!

— Comment cela ?

Amelot se leva et d'un ton solennel répéta en scandant la phrase du compositeur :

Il est deux sentiments dont je suis peu tenté
C'est l'amour idéal et l'ingénuité !

Ça y est, hein ? Et moi j'ajoute :

Ce distique admirable, à quoi bon le nier,
Est — qui l'eût cru, grands Dieux ? — né d'Arthur Menusier!

On applaudit, mais avec tiédeur ; les poulets étaient découpés ; dans la carapace rompue de la langouste resplendissait une chair grasse et blanche...

— Que chacun se serve à sa fantaisie ! avait répété Chaufferette.

Les estomacs « aboyaient », comme disaient les Latins ; la poésie devait avoir tort.

Les appétits se déchaînèrent et on n'entendit plus guère pendant une demi-heure que le cliquetis des fourchettes et la pétarade des bouchons.

Alors seulement, la gaieté revint.

On trinqua, on porta des toasts.

Marie Pasco avait glissé une de ses jambes entre celles du Discobole et elle lui versait à boire assidûment.

Mordhann, dans son coin, regardait langoureusement Mendika, qui avait pris sa mandoline et jouait un vieil air hongrois.

Cependant les bouteilles succédaient aux bouteilles et Barsac, qui n'avait pas encore dit un mot, jugea enfin le moment venu de se manifester.

— Ça y est, dit Pierre Amelot, il est allumé. Ça ne va pas être fini.

Barsac s'était levé. Il avait attiré à lui Marie Pasco, qu'il tenait serrée contre son cœur et dans un langage amphigourique, il remerciait les maîtres de la maison de l'avoir prié à une aussi charmante

soirée, mais surtout de lui avoir fait connaître sa délicieuse voisine.

— Eh bien ! épouse-la ! cria Marinette.

— Si elle veut, riposta le Discobole. Veux-tu, dis, odalisque?

— Jusqu'à demain, c'est pas de refus ! répondit joyeusement Marie Pasco.

— Alors, hurla Barsac, assez de chants de tziganes ! Pour célébrer cette conquête, il faut une hymne de victoire, celle que chantaient les cavaliers du brave Lasalle, en 1798 ! Un air, messieurs, au son duquel on a gagné des batailles et pris d'assaut des citadelles !

— Il est saoûl ! dit Pierre Amelot.

— Laisse-le faire ! Cela l'amuse ! dit Paul Dornans.

— Je vais vous chanter *Fanchon*, paroles du général Lasalle, tué à Wagram! Et Fanchon, ce sera toi, ma chérie ! fit-il en embrassant Marie Pasco, parce que, comme elle, tu aimes à rire et tu aimes à boire !

Et sans attendre la permission, le Discobole entonna à pleine voix la chanson célèbre :

Amis, il faut faire une pause !
J'aperçois l'ombre d'un bouchon,
Buvons à l'aimable Fanchon !
Pour elle faisons quelque chose !
Ah ! que son entretien est doux,
Qu'elle a de mérite et de gloire !

Et au refrain, tout le monde !

Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous !

Toute l'assistance reprit en chœur, tandis que Barsac ayant rempli une coupe, la faisait boire à Marie Pasco.

Il continua :

Fanchon, quoique bonne chrétienne
Fut baptisée avec du vin ;
Un allemand fut son parrain,
Une bretonne sa marraine !
Ah ! que son entretien est doux, etc...

Elle préfère une grillade
Aux repas les plus délicats !
Son teint prend un nouvel éclat
Quand on lui verse une rasade !
Ah ! que son entretien est doux, etc..

Si quelquefois elle est cruelle
C'est quand on lui parle d'amour,
Mais moi, je ne lui fais la cour
Que pour m'enivrer avec elle !
Ah ! que son entretien est doux. etc...

Barsac mimait chacun de ses couplets, s'interrompant pour boire ou pour caresser Marie Pasco, et l'assistance trépignait en l'accompagnant, tant les mimes du gros balourd étaient grotesques et amusantes.

Il entonna enfin le dernier couplet :

Un jour, le voisin la Grenade,
Lui mit la main dans son corset;
Elle riposta d'un soufflet
Sur le museau du camarade !

Il voulut joindre l'exemple au précepte et enfonça sa main épaisse dans la poitrine de Marie, mais celle-ci, comme Fanchon au compagnon la Grenade, lui décocha une maîtresse gifle, qui l'assit sur sa chaise.

Ce fut alors un déchaînement de fou rire, mais Barsac ne se fâcha pas :

— Elle a bien fait, criait-il, c'était dans la chanson !

— Où l'as-tu apprise, cette belle chanson ? demanda Marinette.

— Aux cuirassiers, c'était notre chanson de route !

A ce moment, Marie Pasco lui ferma la bouche d'un baiser :

— Tu te fâches pas, dis, c'était pour rire !

— Mais, non, grosse bête !

Et il l'installa tranquillement sur ses genoux.

— Ecoutez, dit tout à coup Paul Dornans, on dirait qu'on appelle dehors.

On fit silence. Chaufferette entr'ouvrit la fenêtre et on entendit aussitôt une voix lamentable chanter :

Au clair de la lune, mon ami Dornans,
Ouvre-moi ta porte, pour l'amour de Dieu !

— C'est Brognarbourg ! s'écria Chaufferette. Il demande à entrer.

— Eh bien, on va lui ouvrir, dit Paul.

— C'est qu'il n'est pas seul.

— Qu'est-ce que ça fait ?

Une douce hilarité secoua ceux des convives qui habitaient Montmartre et il fallut expliquer rapidement à Marie Pasco, transfuge du Latin, en quoi consistait l'originalité de ce personnage bizarre.

Ce fut Chaufferette qui s'en chargea.

Georges Brognarbourg était le bohème le plus célèbre de la Butte, l'habitant hypothétique du légendaire hôtel du Poirier, rue de Ravignan, un humoriste alcoolique et fou, dont les extravagances étaient célèbres.

Coiffé d'un tube ciré par l'usage, vêtu d'une longue redingote élimée, on le rencontrait le jour et la nuit dans les arrière-boutiques de mastroquets, dans les coins artistiques, partout où il y avait à boire. Déjeunant de trois mêlé-cass, offerts par des copains, dînant de six absinthes, il n'en restait pas moins un gai compagnon, accepté et supporté par tous.

Fils d'un père disparu sous la Commune, il lui fallait attendre les trente ans exigés par la loi pour entrer en possession d'une petite fortune déposée à la Caisse des Consignations, et il vivait sur cet espoir et de quelques fantaisies baroques insérées çà et là dans des feuilles éphémères.

On le savait malheureux, mais il supportait sa misère sans se plaindre et on l'estimait pour sa discrétion.

Les jours de grande faim, il se risquait à prendre à part un ami :

— Il m'arrive, mon cher, une chose épouvantable. J'avais un paiement à faire aujourd'hui. Et il me manque... quatre sous !

Et l'ami sortait en souriant les vingt centimes.

A celui-là, Brognarbourg gardait une éternelle reconnaissance.

— Quelle âme généreuse! déclarait-il avec enthousiasme.

Il lui arrivait cependant d'émettre parfois une réflexion mélancolique :

— C'est étonnant, le nombre de gens que je trouve pour m'offrir des purées, et jamais un pour m'offrir un bifteck !

Brognarbourg, introduit par Dornans, fit une entrée solennelle. Il salua, et poussa devant lui son compagnon en annonçant simplement:

— Mon ami !

L' « ami » de Brognarbourg était un grand diable à longs cheveux bouclés, à moustaches et barbiche noires.

Il était coiffé d'un vaste feutre et enveloppé dans une immense cape espagnole, doublée de rouge, dont un pan était rejeté sur son épaule droite.

A son tour, l' « ami » salua avec solennité.

On les fit asseoir et Brognarbourg dut expliquer à la suite de quelles péripéties il venait échouer rue Cortot, sur le coup de deux heures du matin.

— C'est bien simple! déclara-t-il; j'ai rencontré mon « ami » , hier soir, chez un petit troquet de la rue du Croissant. Je venais de toucher chez Napoléon quelques patards... et tout naturellement j'offris l'absinthe. Quelques camarades s'étant joints à nous, nous élucidâmes jusqu'à la fermeture quelques problèmes de philosophie générale. Forcés de déguerpir, nous passâmes le reste de la nuit à la recherche de quelques tôles

plus hospitalières... Nous assistâmes, émerveillés, au réveil de l'aurore, et nous préludâmes, selon l'usage, à notre déjeuner par l'absorption de



quelques apéritifs variés, mais le hasard de nouvelles rencontres nous fit oublier même l'heure du dîner...



— Et Chaufferette était très profondément impressionnée...

— En somme, interrompit Chaufferette, vous n'avez rien bouffé depuis hier soir ?

— Quand nous y pensâmes, répliqua Brognarbourg, il était minuit et nous nous trouvions devant l'*Hôtel du Poirier*, où j'offre à mon « ami » la moitié de mon lit...

— Vingt-quatre heures, ricana Barsac, pour venir de la rue Montmartre à la rue de Ravignan !

—Nous étions là seuls,continua imperturbablement le bohème, sous la lumière crue des étoiles, le ventre creux et la poche presque vide... Et une idée subite illumina mon esprit. C'est ce soir le réveillon ! Là haut, chez Dornans, on doit fêter la naissance du Rédempteur du monde... Allons lui demander une place à sa table...

— Tu as bien fait, interrompit Paul. Allons ! asseyez-vous et mangez !

— Permets, riposta Brognarbourg, mon « ami » et moi serions vexés d'être pris pour des pique-assiettes... Nous avons apporté notre contribution à ce pique-nique auquel nous vous demandons de prendre part.

Et il sortit de sa poche quatre sous de boudin enveloppés dans un papier graisseux.

— Enlève-nous cette cochonnerie ! s'écria Chaufferette, tu nous dégoûtes !

— Comme on voit bien que vous n'avez plus faim ! fit Brognarbourg, sans se laisser déconcerter par les éclats de rire. Ce sera alors pour mon déjeuner de demain !

Et philosophiquement, il renfonça dans sa poche le malencontreux boudin.

— Mais, poursuivit-il, peut-être ne ferez-vous pas fi des provisions de mon ami.

A son tour, l' « ami » vida ses poches et déposa sur la table, silencieusement, une demi-douzaine d'énormes oranges.

— Le fruit par excellence ! prononça-t-il enfin, car il est *solaire*... En le consommant, on absorbe de la lumière et de la chaleur !

Un petit rire discret et poli accueillit cette déclaration.

— Tout cela, c'est des boniments, dit enfin Chaufferette, asseyez-vous une bonne fois et faites comme nous. Voici deux couverts, mangez et buvez !

Les deux nouveaux venus obéirent à cette injonction sans réplique et l'appétit avec lequel ils firent honneur aux reliefs du festin démontra l'excellence des apéritifs, exclusivement ingurgités depuis quarante-huit heures.

Toutefois, cette intrusion avait calmé la gaîté débordante à laquelle se laissait tout à l'heure aller la joyeuse réunion.

Brognarbourg, certes, était connu de tous,mais la présence de l'énigmatique personnage qu'il persistait à appeler son « ami » sans autre explication, avait excité une curiosite générale.

Seule, Marie Pasco ne marquait aucun étonnement. Toujours assise sur les genoux du Discobole, elle écoutait en souriant.

— Tu connais ce type-là ? lui demanda tout bas Marinette.

— Oui, c'est un loufoque du Quartier Latin. Il vient presque tous les soirs nous raser à la Brasserie avec ses copains.

Cependant Brognarbourg s'était aperçu du froid que leur entrée avait jeté dans cette société tout à l'heure si bruyante.

Sans cesser de s'empiffrer, il jugea utile d'entamer le panégyrique de son compagnon.

— Mon « ami » , déclara-t-il nettement, est un des esprits les plus distingués de notre époque, ce sera le grand peintre de l'avenir ! Il ne s'attarde pas, comme les routiniers des salons officiels, à la représentation de la réalité... Non ! Il vit dans le rêve et son art consiste à créer des symboles capables d'émouvoir les âmes ! Il est le chantre de l'Irréel et le peintre de l'Inexprimé !

— Et où peut-on admirer ses toiles ? demanda Pierre Amelot.

— Prochainement, à l'exposition de la Rose-Croix, répondit tranquillement l'inconnu.

— Déjà, poursuivit Brognarbourg, des disciples se sont groupés autour de lui. Mon ami est sacré chef d'école, c'est une révolution artistique qui se prépare !... Mais mon ami ne se contente pas d'être un grand imagier, c'est un Kabbaliste pour lequel les sciences occultes n'ont plus de secrets. Saluez, messieurs, vous avez devant vous l'homme qui a découvert la pierre philosophale !

—Qu'est-ce c'est que ça? demanda Chaufferette.

— Le moyen de faire de l'or ! répondit doucement Paul Dornans

— Oh ! alors, monsieur, ce que vous devez être riche !

L'inconnu hocha la tête en souriant.

— Donnez-moi cent mille francs, prononça-t-il gravement, je me fais fort de vous fabriquer un gramme d'or !

Un fou rire gagna l'assistance.

Dès lors, la glace était rompue ; on savait à quoi s'en tenir sur la valeur et la mentalité de l'ami de Brognarbourg et personne ne se gêna plus.

De tous les côtés, les blagues, les lazzis, les plaisanteries s'entrecroisaient.

— Ah ! le frère ! il n'a pas peur ! criait Marinette en se tordant.

— Je les connais, les tableaux de son école, proclamait à mi-voix le Discobole. A deux pas, on se demande si l'on voit une femme ou une pissotière !

Seul, Paul Dornans, en sa qualité de maître de maison, affectait de ne pas prendre part à la joie générale.

Il se contentait de verser sans relâche aux deux retardataires, des verres de champagne, qu'ils avalaient coup sur coup, sans se soucier de la sensation qu'ils venaient de produire.

Maintenant qu'il était rassasié, le peintre de l'Inexprimé avait retrouvé tout son bagout.

Sous le coup de l'ivresse montante qui se développait progressivement dans l'athmosphère douce

de la pièce, il parla et il devint désormais impossible de lui retirer la parole.

Au milieu du bruit, il développa des paradoxes extravagants.

— Je prétends, disait-il, faire des tableaux qui vous donneront à tous des impressions de musique.. aussi vrai que Raphaël est un âne !

Puis, brusquement, il changea de sujet et voulut démontrer la théorie de la métempsycose.

Il déclara se souvenir d'avoir, au cours des âges, subi une douzaine d'incarnations et il avait de certaines gardé un souvenir assez précis.

Ainsi il était sûr notamment d'avoir vécu sous les Ptolémées... Il se rappelait le siège de Troie et il avait été un des compagnons de Parîs, le ravisseur de la Belle Hélène.

Mais la sensation la plus vive et la plus exacte qui fût restée chez lui inoubliable, c'était une sensation d'amour !

Il avait été l'amant de la courtisane Thaïs !

— Oh ! mais, c'est la barbe ! fit le Discobole, à l'oreille de Marie Pasco. Dis, chérie, si on allait se pieuter ?

— Oh ! oui ! allons nous-en !

Tous deux se levèrent.

Mais l'« ami » de Brognarbourg ne désarmait pas.

— Et de tout ce que j'avance, proclamait-il, je puis donner la preuve. Si les maîtres de céans veulent un jour descendre de Montmartre et, ayant traversé la plaine,gravir les flancs du Mont-Rouge.

j'aurai la joie, pour les remercier de leur si charmant accueil, de leur faire les honneurs de cette patrie des amants du grand Art ! Ils y connaîtront notre groupe d'initiés... Ils y verront notre chapelle magique et notre laboratoire d'alchimie...

— Oui, c'est entendu, interrompit Marie Pasco, qui était debout et prête à sortir, Chaufferette et Paul viendront un jour au Quartier... Et ce jour-là on rigolera... Ça va ?

— Avec plaisir, dit Dornans.

— Alors, on se barre !

Il faisait petit jour. Tout le monde suivit l'exemple de Marie Pasco.

Après une dernière rasade, on se sépara, en prenant rendez-vous pour le lendemain.

— Je ne m'en retournerai pas demain sans t'avoir embrassée, ma petite Chaufferette! dit Marie tout bas en s'esquivant.

— Tu pars avec Barsac ?

— Tu penses !

— Alors, amuse-toi bien !

Mordhann et Mendika, toujours silencieux et serrés l'un contre l'autre, filèrent à l'anglaise, longeant les murs.

Dornans reconduisit jusqu'à la rue ses autres invités. Il eut mille peines à s'arracher aux effusions de Brognarbourg.

En lui serrant une dernière fois la main, il lui demanda tout bas :

— Mais, dis-donc, tu as oublié de nous dire le

nom de ton « ami » ? Comment s'appelle-t-il ?

— Je ne sais pas, répondit Brognarbourg. Au fait, comment t'appelles-tu ? fit-il en s'adressant au peintre de l'Inexprimé.

— Appollonius Duran... sans *d* à la fin, pour embêter Carolus ! prononça orgueilleusement « l'ami ».

— Alors, à bientôt, monsieur Duran !

Remonté chez lui, Paul Dornans trouva Chaufferette pensive.

— Qu'est-ce que tu penses, demanda-t-elle à brûle-pourpoint, de l'« ami » de Brognarbourg ?

— C'est un fou !

— Ce n'est pas mon avis, reprit Chaufferette sèchement, je le trouve tout à fait extraordinaire

— Tu es une serine, tiens ! Déshabille-toi et couchons-nous !

CHAPITRE III

C'est nous les plus chouett' lapins,
Chouett' lapins,
Chouett' lapins,
C'est nous les plus chouett' lapins
Du joyeux Quartier Latin !

— Non, mais ce qu'ils sont rigolos au Quartier ! s'exclama Chaufferette.

— Ce sont des étudiants en monôme, fit Paul Dornans en aidant sa petite amie à descendre de l'omnibus place Pigalle-Halle aux Vins, comme le lourd véhicule atteignait la place Saint Michel.

Une bande d'étudiants, coiffés de bérets de velours aux rubans de différentes couleurs, remontait le Boul'Mich' en scandant le fameux refrain au milieu des rires et des quolibets.

— Laissons-les passer, ajouta le jeune écrivain, parce qu'ils sont un peu bruyants et chahuteurs... C'est pas que ça m'ennuie, mais je pense à ta robe verte.

— T'as pas peur que nous soyons en retard ?

— En retard ! Et pourquoi ?

— Eh ben, pour arriver à la *Cigarette*.

— Ignorante enfant, la *Cigarette* n'a rien à voir avec un magasin... au contraire !... Il est neuf

heures... Nous allons tomber à pic pour avoir une des tables de Marie Pasco.

— C'est égal, s'amener à deux quand on devait être dix... Ça fait une rude différence !

— Dame, les amis n'ont pas voulu décoller de la Butte. Pierre Amelot doit dire des vers ce soir entre copains à la *Grande Pinte*, Arthur Menusier a ses Muses... et quant à Barsac, au dernier moment, il s'est excusé. Il venait de recevoir des invitations pour assister à une lutte à mains plates.. Tu comprends, pour lui, des séances comme ça, c'est sacré.

— Ah ! en voilà un qui en pince pour le biceps !

— Chacun son goût ! Moi, je préfère les jolies filles comme toi, ma petite Chauffe !

Et le jeune homme enlaçant la blonde enfant lui déposa sur la nuque, et avec un souverain mépris de l'opinion publique, un retentissant baiser.

— Non, mais ne te gêne pas, Paul ! Fais comme chez toi ! plaisanta Chaufferette, rouge de plaisir.

— Nous sommes comme ça, nous autres ! phrasa Paul, d'un ton dégagé.

Les deux amants remontaient le boulevard Saint-Michel tout flambant de gaieté et de lueurs crues. Une agitation joyeuse gagnait de proche en proche, mettant des rires clairs et des yeux d'amour aux Mimis Pinsons regagnant leurs logis par le chemin des écoliers, un chemin qui rime si bien avec Bullier. Des barbes hirsutes et des cheveux qui l'étaient plus encore les suivaient par bandes ; des propos galants et des invitations à la valse

s'échangeaient. C'était la bonne gaieté de vingt ans chantée par Musset et Murger. Et cela était si communicatif que Paul Dornans serrait davantage la taille de sa petite amie et qu'elle-même se frottait à lui avec des aguichements de chatte amoureuse.

— Ah ! s'exclama soudain le jeune écrivain, non, mais je ne deviens pas fou...

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu ne vois pas, là, dans le fiacre qui est arrêté...

— Je vois un espèce d'homme tout rasé qui est assis entre deux autres types... Je crois bien même qu'ils ont rudement raison d'être assis, car ils ne pourraient pas se tenir debout.

— C'est Bibi la Purée... Bibi la Purée en voiture ! Mais alors, c'est la fin du monde ! Bibi la Purée !

Le Bibi la Purée en question devait avoir l'ouie très fine, car il retourna sa tête, une tête très socratique, et, reconnaissant Paul Dornans, il se leva et fit le salut militaire.

Puis, comme son cocher enveloppait Cocotte d'un mol coup de fouet, il lui ordonna hautainement de continuer à stationner.

Paul Dornans et Chaufferette s'étaient approchés de la voiture.

— Dites donc, Bibi, interrogeait le jeune homme très intrigué, vous avez donc fait un héritage ? Voilà que vous roulez carrosse à présent.

— Ah c'est toute une histoire, monsieur Paul ! Tenez, si vous aviez cinq minutes, le temps de me

permettre de vos offrir un verre, je vous raconterais ça...

— Impossible, Bibi, vous voyez que je suis en compagnie.

— Et en belle compagnie, monsieur Paul ! Madame, je vous présente tous mes hommages.

Et Bibi la Purée, étudiant de vingtième année, vieux bohème mais toujours très talon rouge, esquissa une révérence des plus régence qui fit bâiller son plastron de chemise dépourvu de boutons, et ouvrit des horizons évocatoires sur l'usure absolue de la doublure de son ample redingote à la ringhrave, la fameuse redingote qu'il traînait depuis plus de dix ans par tous les temps et par toutes les saisons, au Quartier.

— Ça ne fait rien, continuait Paul Dornans. Racontez-nous votre histoire, là, sur le bord du trottoir.

— La voilà, s'exécutait Bibi la Purée. Et ma foi, je ne suis pas faché d'avoir l'opinion d'un homme tel que vous sur l'aventure, monsieur Paul... Figurez-vous qu'il n'y a pas une heure, je traverse le Pont-Neuf pour rentrer au Quartier par la rue Dauphine. Il y a un embarras de voitures, je poirotte un instant au coin du pont, — c'est toujours la même chose ! — et quand je mets le pied sur la chaussée, crac, je me butte, je glisse et je ramasse une pelle ! Mon chapeau à haute forme roule à quinze pas et naturellement un camion qui passe, l'écrase.

— Crevant ! soulignait un des deux acolytes de Bibi.

— Tu trouves ça, toi, mon vieux ? on voit bien que t'es riche et que tu peux t'en acheter un tous les trois ans. Mais je continue ! Je me relève, constate un énorme accroc à mon pantalon et regarde dans quoi j'ai buté... Une sacoche, monsieur Paul, une lourde sacoche !... Je me précipite, je la ramasse et au bord du trottoir, à la lumière d'un bec de gaz, j'en examine le contenu... De l'or, monsieur Paul, de l'or !... Trois cents francs en or, vingt-cinq francs en pièces de cent sous et trois mille francs de titres au porteur !

— Et pas d'indications sur le propriétaire ? interrogeait le jeune écrivain.

— Si ! Si ! monsieur Paul, poursuivait Bibi la Purée ; une feuille de toile gommée et collée à l'intérieur de la sacoche portait cette inscription:

LAHURE

Charcutier

35, Rue Racine.

C'était la sacoche du père Lahure !... Vous savez, Lahure, la tartine, rue Racine, à côté de chez Beauvy, de la boulangerie Beauvy, Lahure, ce charcutier si avare, qui racle le foie gras aussitôt qu'il l'a mis sur le pain !

— Parbleu ! ripostait Dornans, je ne connais que ça, Beauvy et le père Lahure... Mais toute cette histoire de trouvaille ne m'explique pas votre sapin, mon vieux Bibi, ni pourquoi votre cocher a mis des faveurs à la têtière de son cheval

et à son fouet comme pour une noce ou une descente de mardi gras... Car je pense bien que vous n'avez pas l'intention de vous approprier cette sacoche, n'est-ce pas ?

— Oh, monsieur Paul ! relevait vivement Bibi la Purée vexé. On est bohème, on est vadrouille, on est tout ce qu'on voudra, mais on reste honnête. Non, non, non !... Nous allons reporter au père Lahure sa sacoche; seulement, comme je ne veux pas arriver seul à la charcuterie, j'ai rencontré deux copains de l'Ecole des Beaux-Arts, nous avons frêté un sapin et nous faisons le tour du Quartier pour rendre tous en bande cette galette à son propriétaire...

— A la bonne heure ! approuvait Paul Dornans. Mais permettez-moi une question : pourquoi un sapin ?... Vous auriez pu aller à pied jusqu'à la rue Racine ?

— Voyons, c'est bien la moindre des choses que le père Lahure paie la voiture !...

— Et les consommations qu'on prend en route, ajoutait un des acolytes.

— Sûrement ! renchérissait l'autre.

— Eh bien ! mes compliments, concluait Paul Dornans en entraînant Chaufferette. Mais, Bibi, je vais vous donner un bon conseil, mon vieux. Moi, à votre place, je dirais maintenant au cocher de filer dare dare à la charcuterie... Ça vaudrait mieux pour le père Lahure... et pour sa sacoche.

— Oh, elle ne craint rien ! clama triomphale-

ment Bibi la Purée en exhibant l'objet. La voilà !... Et avec nous, elle est en sûreté !... Bonsoir, monsieur Paul !

Et à Chaufferette, toujours très chevaleresque :



— Mes respectueuses salutations, Madame !

Il s'assit ; la voiture s'éloigna.

Paul Dornans et Chaufferette se regardèrent du coin de l'œil, en riant.

— Sacré Bibi ! fit le jeune homme.

— Oui, répliqua la Chauffe... Je crois que la sacoche...

— Tu parles ! Maintenant, à la *Cigarette.*



La *Cigarette,* la brasserie quelconque du Quartier latin ; des tables, des bancs, des chaises dans le goût rustique, des solives, rapportées au plafond et, à ces solives, on ne sait pourquoi, des parapluies, des lampions japonais.

Aux murs une très vague tapisserie à vingt sous le mètre et, dans un des panneaux, l'étude d'une longue femme fumant une cigarette, dans l'attitude allongée que Manet a donnée à son *Olympia.*

Aux tables, toutes ces demoiselles, et elles sont quatre : Pépita dont le nom espagnol est tout ce que la dénommée possède d'espagnol, car elle est native de Beaucaire, la grande Ida, longue, mince et pétardière en diable malgré sa maladie de cœur, Mimi de Mai, jolie fille, beauté genre gravure anglaise dont toute la jeune peinture est amoureuse, et Marie Pasco.

Cette Marie Pasco ! C'est elle la joie, l'orgueil aussi de la maison. Elle a des caprices bizarres, des coups de tête (d'autres baptisent cela d'un autre nom) invraisemblables; blagueuse à l'excès, féroce parfois avec les clients, mais toujours bonne fille avec les amis, — et ils sont nombreux, les amis !

C'est la célébrité du Quartier, et toutes les bras-

series se l'arrachent où plutôt toutes lui font des offres, des propositions superbes : *le Hainaut*, *le Bas-Rhin*, *la Chouette*, *l'Apollon*, *le Médicis* et jusqu'au *Tir Cujas*, le fameux *Tircu*, où, gaillarde et solide, préside la baronne de la Falconnière, cette bonne grosse baronne qui a eu dix-huit maris.....

Mais Marie Pasco ne veut rien entendre. Bien sûr, elle a fait un tour, elle a servi au d'*Harcourt* et au *Bas-Rhin*, mais la brasserie qui lui va le mieux, c'est cette *Cigarette* de la rue Racine, cette *Cigarette* où elle règne en maîtresse, engueulant certains soirs jusqu'à la patronne qui, sans répondre, se réfugie dans sa caisse et feint de s'absorber dans la lecture de quelque jeune revue oubliée par un client.

Quand Paul Dornans et Chaufferette franchirent la porte de la *Cigarette*, la soirée battait son plein, comme il est dit dans les romans littéraires.

Pépita régnait entre un Roumain et un négriot; la grande Ida buvait à petites gorgées un verre de kummel en compagnie de Jacques Le Ménestrier, un jeune homme qui se destinait à la littérature et qui, pour le moment, remplissait les fonctions de secrétaire du commissaire de police du quartier. Quant à Mimi de Mai, absorbée par un trio de barbes sardanapalesques, elle se laissait vivre, les yeux aux plafond et la cigarette aux lèvres.

— Ah ! tout de même, fit Marie Pasco en apercevant Paul Dornans et Chaufferette, vous voilà ! Ce n'est pas trop tôt.

— Il est neuf heures et demie moins une minute, déclara le jeune homme.

— Et vous deviez être ici à huit heures et demie... Soixante minutes de différence. Enfin vous voici, c'est l'essentiel... Vous savez que j'ai ma soirée... J'ai prévenu la patronne que des amis viendraient me chercher... Je n'ai plus qu'à rendre mes comptes et je suis à vous... Qu'est-ce que vous prenez ?... Qu'est-ce que tu prends, Chaufferette ?... A-t-elle bonne mine !...Elle embellit tous les jours.

Et les deux femmes de s'embrasser.

Paul Dornans s'assit sur la banquette, alluma une cigarette.

— Pour moi, ça sera un ballon blonde... sans faux-col... Et toi, la Chauffe ?

— Une cerise, et Marie aussi, une cerise, s'pas ?

— Ah, non, pas de cerises pour moi... C'est trop fade... Et puis il y a mon amant, le petit Daratte, qu'est venu me voir tout à l'heure et qui m'a fait boire des tas de saloperies sucrées, le cochon... Non, je vais prendre quelque chose de raide... Un vieux marc...

— Va pour le vieux marc ! accepta Paul. Mais dis donc, Marie, à propos de ton amant,qu'est-ce que tu en fais ?

— Ah , ne m'en parle pas ! déclara Marie Pasco en rapprochant les consommations et en s'asseyant à côté de Chaufferette qui suçait avidemment ses cerises ; ah ! pour un barbeur, celui-là, c'est un vrai barbeur.!

— Non ? railla le jeune homme.

— Tu ne peux pas t'en faire une idée, continua Marie. Un bar-beur !... Imagine-toi qu'il passe sa vie à me faire des scènes...

— Comment, tu te laisses faire des scènes, toi, Marie ?.. Jamais je ne croirai ça !

— Ah! je m'entends, c'est-à-dire que je l'engueule... Figure-toi que ce mufle-là voudrait me tenir constamment en laisse, comme un chien...

— Dis « comme une chienne » pour être d'accord avec la langue française.

— Faudrait pas bouger, pas voir les copains, pas vadrouiller, pas découcher, et tout ça parce que monsieur est mon amant !

— J'avoue que ce petit Daratte est très exigeant.

— N'est-ce pas ? C'est ce que tout le monde me dit !

— Et le monde a raison.

— Ah ! s'il n'était pas au pognon comme il l'est, ce qu'il y a longtemps que je l'aurais plaqué... Seulement, voilà, il a de l'argent et il me donne tout ce que j'ai besoin... Alors, je suis bien forcée d'avoir des égards pour lui, n'est-ce pas ?... Je rentre de temps en temps, je me tiens un peu tranquille... Enfin je fais tout ce que je peux, quoi !... Vrai de vrai, s'il y mettait autant de complaisance que moi, sûrement que ça irait mieux !

— Tu parles d'or, Marie.

— Tiens, encore tout à l'heure, tu ne sais pas ce qu'il est venu me faire ici ?...

— Non.

— Une scène de tous les diables, et tout ça pourquoi ? Parce qu'il y a deux jours que je ne suis pas rentrée.

— Quel idiot !

— Je ne te le fais pas dire, hein ?... Comme c'est malin de venir faire des scènes à une femme dans sa brasserie !... Car enfin, je suis dans mon travail et si la patronne d'ici ne me gobait pas, ça pourrait me faire perdre ma place... Surtout que cet imbécile-là choisit juste le moment pour s'amener où j'étais avec deux clients que j'avais fait marcher d'une bouteille de champagne... Ah, mes amis, si vous l'aviez vu !... Il se met à faire un foin, mais un de ces foins... Pépita, qui n'avait justement personne à ses tables, a eu toutes les peines du monde à le calmer... Et moi, de peur de l'esbrouffer, j'ai expédié mes deux clients en cinq sec... Des gens que j'aurais pu faire courir jusqu'à la gauche... Et tu crois que cet idiot de Daratte m'en a su gré ?... Je t'en fiche !... Mes clients n'étaient pas plutôt dans la rue, que mon imbécile s'est mis à gueuler, mais à gueuler,comme une baleine.. Enfin, si bien que j'ai eu une folle envie de le plaquer une bonne fois avec toute sa galette.

— Mais tu t'es retenue... tu as bien fait.

— Oh! mais il ne portera pas ça en Paradis ! Les tours qu'on me fait, c'est du bien de mineur... Et je me venge toujours.

— Je le pense bien.

— D'abord, pour commencer, je lui ai fait offrir des consommations à tout le monde, à la patronne, à Pépita, à Mimi, à Ida et jusqu'à l'officier qui tire la bière...Et des choses chères...Et je ne me suis pas contenté d'une tournée... Je lui ai fait renouveler trois fois.

— Bravo !

— Et il a fallu qu'il me demande pardon, encore, sans ça qu'est-ce qu'il prenait pour son rhume !

— Epatant !

— Attends, c'est pas fini... Je me suis mise à mon tour à lui raconter des histoires, à l'engueuler, non mais, comme jamais de ma vie je n'ai engueulé quelqu'un... C'est vrai, que j'lui ai dit, j'découche... Mais après tout, je ne fais pas de mal, moi... Je rigole, je vadrouille avec des copains... On fait le tour des brasseries, on visite les unes et les autres, on chante, on chahute, on boit... puis quand tout est fermé, on va chez Beauvy bouffer des croissants et boire du lait jusqu'au moment où les premiers mastroquets s'ouvrent... Tandis que toi, est-ce que je sais ce que tu trafiques pendant ce temps-là ?..

— Bien répondu, Marie !

— C'est vrai, ça!... Il dit qu'il cavale après moi dans tout le quartier, qu'il me demande à tous les échos, qu'il va même jusqu'aux Halles, dans les caveaux, pour voir s'il ne m'y dégotte pas... et qu'enfin,il revient à l'hôtel au petit jour et se couche en attendant que je rentre... C'est très joli tous ces boniments-là... Mais qu'est-ce qui me le prouve ?..

— C'est vrai, ça, qu'est-ce qui le prouve ? acquiesça Chaufferette.

Marie Pasco continua chaleureusement sa tirade. Elle était splendide, s'emballant ainsi à fond de train.

—Rien ne me le prouve qu'il cavale après moi!... Peut-être bien que de son côté il fait la bombe et avec des femmes... Ah! il peut être tranquille... Ce n'est pas moi qui irai le déranger... Il peut s'amuser et dormir sur ses deux oreilles... Alors, qu'est-ce que je lui demande en échange ?.. Qu'il m'en fasse autant... Qu'il me donne ma liberté... Faut être logique !

— Et toi, tu es logique, Marie, approuva Paul Dornans qui intérieurement éprouvait une douce hilarité. Et comment cela s'est-il terminé, cette histoire-là ?

— Comme toujours... Il m'a juré ses grands dieux qu'il n'aimait que moi, je lui ai pardonné... et je l'ai envoyé coucher...

— Comment ça, coucher ?

— Oui, coucher, se coucher à l'hôtel, dans notre chambre... Je lui ai recommandé de tenir ma place bien chaude... et promis de rentrer aussitôt après mon service, sur le coup de deux heures... Et il est parti, bien sagement.

— Alors, tu rentreras à deux heures du matin ?

— Non, voyons, Paul, pour qui me prends-tu ? Je n'ai cependant pas l'air d'une gourde ?.. Mon vieux, il peut encore prendre cette nuit son oreiller dans ses bras ... Quand j'ai des copains qui

descendent de Montmartre afin de me voir, je ne leur ferai pas la saleté de les plaquer pour aller coucher avec mon amant... Je ne suis pas une femme extraordinaire, mais je sais ce qu'on doit à ses amis... A propos, les amis, qu'est-ce que vous en avez fait ? Vous deviez descendre au quartier toute une bande ?

— Oui, seulement Barsac est allé voir un assaut de luttes, Menusier a ses Muses et les autres sont restés avec Amelot, à la *Grande Pinte*, à prendre des bocks... Il n'y a que Brognarbourg qui est monté en omnibus avec nous.

— Ah ! Brognarbourg, l'homme au boudin du réveillon ?

— Celui-là même, poursuivit Paul Dornans.

— Eh bien, je ne le vois pas !

— Attends ! Attends ! Faut que je t'explique. Tu sais que l'omnibus Place-Pigalle-Halles-aux-Vins descend la rue des Martyrs ?

— Oui.

— Qu'il traverse le carrefour Châteaudun, suit la rue Le Peletier, exécute un crochet sur le boulevard des Italiens pour gagner la rue Richelieu et par un autre crochet dans la rue de la Bourse débouche sur la place de la Bourse même.

— Oui, oui, oui, accouche !

— Quittant la place de la Bourse, après avoir traversé la rue Réaumur, il gagne la rue de la Banque... Or, peut-être ignores-tu — la chose est possible et n'offre après tout rien d'invraisemblable — peut-être ignores-tu, dis-je, que la rue de la

Banque a l'heur de posséder entr'autres commerçants distingués un certain petit bougna marchand de charbons-vins-et-liqueurs ?.. Ce bougna est — paraît-il — un ami de Brognarbourg. En apercevant cette boutique, le cœur de notre ami a battu violemment dans sa poitrine. « — Mon ami Castagna ! s'est-il exclamé. Il y a dix ans que je ne l'ai pas vu .. Je descends si rarement dans Paris... Le temps de lui serrer la main... et je vous rejoins au Quartier, à la *Cigarette...*» Et il est descendu... Et il nous rejoindra.

— Il m'a même ajouté, dit Chaufferette : « Embrassez bien Marie Pasco pour moi... Dites-lui que je la gobe et que, quand elle voudra, ça ne lui coûtera pas cher. »

— Il est crevant, ce Brognarbourg ! Quel client ! ponctua Marie dans un gros rire.

Une des barbes sardanapalesques de la table du fond, la table de Mimi de Mai, s'agita au nom prononcé à haute voix de Brognarbourg.

— Brognarbourg, déclara la barbe, c'est mon ami !

En même temps, la barbe se détacha du trio de barbes, s'avança dans la lumière, et Paul Dornans et Chaufferette reconnurent leur convive impromptu du réveillon.

— C'est vrai ! dit Paul en serrant la main qu'on lui tendait, c'est vous l'ami...

—Apollonius Duran,peintre symbolo-néo-pythagoricien, se nomma modestement la barbe. Je

me souviens très bien de vous, monsieur Paul Dornans, et aussi de votre charmante compagne. Et je n'ai pas encore oublié la Cène que vous nous offrîtes dans la nuit du 24 au 25 décembre dernier pour commémorer la naissance de l'initié Jésus.

— Quelle scène ? demanda Chaufferette. Tu m'as fait une scène, toi, Paul, le jour du réveillon?... C'est rigolo... je ne me rappelle pas du tout de ça...

— Tu ne comprends pas, la Chauffe. Une Cène pour mons Apollonius, cela veut dire un dîner.

— Eh bien, elles ne doivent pas être contentes avec vous, les femmes, monsieur Apollonius... vrai, si en guise de dîners, vous leur faites des scènes !

— Mes amis et moi, nous n'avons pas de femmes, déclara Apollonius.

— Non ? fit Chaufferette qui ouvrit des yeux larges comme des soucoupes de verres à liqueurs. Pas de femmes! Eh bien, alors, comment que vous faîtes ?

— Tu es indiscrète, voyons, la Chauffe! laisse mons Apollonius tranquille. Et vos amis sont ici, mons Apollonius ?

— Oui, monsieur Dornans, ici même ; c'est ici que nous nous réunissons hors de nos habitacles. Voulez-vous que je vous présente ?

— J'accepte, dit le jeune homme pour qui la société des mages symbolistes était une joie, tant ces gens qu'il connaissait de réputation lui paraissaient grotesques.

— Eh bien, c'est ça, fit Marie Pasco. Prenez une tournée tous ensemble pendant que je rends

mes comptes à la caisse... Ca ne sera pas bien long, mais faut que je réfléchisse un peu... Il me manque une dizaine de jetons.

Elle se retira à une autre table, vida sa sacoche et s'absorba dans des calculs.



Apollonius Duran avait fait signe aux deux autres barbes et celles-ci, abandonnant Mimi de Mai qui, toute à sa cigarette, ne s'aperçut pas même de leur départ, — vinrent rejoindre leur camarade.

— Monsieur Paul Dornans, auteur dramatique et critique, présenta-t-il. Et sa sœur d'âme.

— Mons Aloys Breitssel, esthète et maître des chapelles du Temple et du Graal Rose ✠ Croix.

— Le Sâr Eliphas Backann, grand maître du Temple et du Graal Rose ✠ Croix, Souverain Pontife néo-pythagoricien, culte des Réciprocités.

Les deux amis d'Apollonius s'inclinèrent gravement devant Paul Dornans froidement ironique et Chaufferette prodigieusement épatée.

— Prenez donc quelque chose avec nous ? proposa le jeune auteur qui retenait avec peine une forte envie de rire au nez de ces bouffons.

Apollonius, après un regard échangé avec ses complices, répondit pour eux trois :

— Nous acceptons.

Et les trois barbes prirent place à la table.

— Dis donc, Marie, dit Paul, lâche une minute tes comptes et envoie nous de la bière... Car c'est bien de la bière que vous prenez, messieurs, n'est-ce pas ?.. Peut-être préféreriez-vous autre chose ?

— De la bière, acquiesça Aloys Breitssel, la boisson des Walkyries et de la Sainte Wehme.

— La boisson du Grand Œuvre aussi, poursuivit le sâr Eliphas Backann.

Et se tournant vers le maître des chapelles, il commenta :

— Bière... blonde... couleur or... Grand Œuvre!

Et Apollonius termina :

— Donc plus on boit de bière plus on approche du Grand Œuvre !

Marie Pasco ayant servi les bocks, tout le monde trinqua.

Chaufferette n'en revenait pas d'être en compagnie de gens aussi bizarres. Ces scènes que l'on sert aux femmes en guise de dîner, l'horreur, le dédain de l'amour affiché par Apollonius, ses présentations pompeuses sous des qualificatifs qu'elle ne comprenait pas : le Temple, le Graal, les Roses ✠ Croix, le Souverain Pontife, tout cela l'étonnait colossalement.

Et c'est très timide, que se penchant à l'oreille de Paul Dornans, cependant que, graves comme des papes, les trois néo-symbolo-pythagoriciens bourraient leurs larges et majestueuses pipes, elle lui demanda, tout bas :

— Alors, c'est des curés ?

— T'es bête, la Chauffe, ce sont des symbolistes, lui répondit sur le même ton Paul Dornans.

Mais « ce sont des symbolistes » n'éclairait pas du tout Chaufferette. Elle ignorait complètement les symbolistes, la douce enfant. Et comme Paul Dornans, blagueur à froid, ne riait pas au nez des trois extravagants, et qu'au contraire, il les traitait avec égard pour se moquer d'eux davantage, la petite Chauffe en conclut immédiatement en son âme simpliste que ces trois hommes étaient des artistes tout ce qu'il y avait d'extraordinaires.

Aloys Breitssel avec ses cheveux crépus, son teint de mulâtre et la perpétuelle agitation de ses longs doigts nerveux, ne lui en imposait peut-être pas beaucoup. Il en était de même d'Apollonius qu'elle avait pu apprécier au cours de la nuit du

réveillon; mais le sâr Eliphas Backann l'effarait littéralement.

Oh, ce sâr Eliphas ! Celui-là avait décidément grand air dans son somptueux costume de velours noir sur quoi se détachaient, plus blancs que neige, les jabots de ses manches et de son devant de chemise.

Et puis la tête de cet homme était altière ; il se l'était composée d'une manière très théâtrale ; il y avait du Frédérick Lemaître, du mage chaldéen et du d'Artagnan ; il y avait aussi du dentiste et du charlatan de foire ; mais tout cela arboré avec une fierté, un orgueil inconcevable.

Et Chaufferette était très profondément impressionnée.

— Vous permettez, dit le sâr à Paul Dornans, nous discutons actuellement, mes amis et moi, sur les rapports qu'il y a entre l'Esthétique, la Gnose et le commerce féminin. L'esthète doit-il sacrifier au commerce féminin ?

— Ne vous gênez pas pour nous, répliqua le jeune homme. Je vais faire revenir de la bière.

Et les trois barbes reprirent leurs discussions, cependant que Chaufferette qui entendait parler de commerce féminin, s'imaginant qu'il s'agissait de la traite des blanches, déclarait :

— Ceux qui font le commerce féminin, eh bien, ce sont de rudes salops !

— Encore qu'énoncée dans une phraséologie vulgaire, la vérité sort par la bouche de madame, déclara sentencieusement le sâr en caressant lon-

guement sa barbe soyeuse, d'une main constellée d'anneaux bizarres. Le commerce féminin ne saurait être un commerce d'esthètes.

— Cependant, commença d'objecter Apollonius Duran, si nous en croyons même la Mystique...

Outrée, Chaufferette interrompit :

— La Mystique est une salope aussi, si elle est pour le commerce féminin. C'est dégoûtant de faire la traite des blanches, et ceux qui font ce métier-là, ce sont des... poissons !

Et la Chauffe employa une expression plus énergique que « poisson ».

Un peu offusqués, les trois Mages se considérèrent en silence, et saisissant enfin la méprise de la jeune femme, ils allaient revenir au vif de la question, quand la porte de la brasserie battit violemment.

Il apparut tout d'abord deux longs et maigres rapins arborant des barbiches en bouc, une poitrine couverte d'une énorme lavallière à pois et des culottes de charpentier.

Brandissant des pipes et des gourdins, ils envahirent la brasserie suivis de toute une théorie de jeunes gens costumés aussi fantaisistement qu'eux.

Et la bande hurlante et vociférante hurlait le fameux, le célèbre :

Ah maman !
Ne pleurez pas tant,
Nous allons couper
La tête au gérant !

Mais avant de la lui couper,
Nous allons la lui attacher...
Attacher la tête au gérant
Avec un ruban blanc !

Au milieu d'eux, le masque plus socratique que jamais, la redingote à la ringhrave hermétiquement fermée, un homme s'avançait, une sacoche en bandoulière sursautant sur son ventre.

— Bibi la Purée ! s'exclama Paul Dornans.

En effet, c'était le fameux Bibi.

Apercevant le jeune écrivain, il vint immédiatement à lui.

— Encore vous, m'sieu Paul ?

— Dame, Bibi, pourquoi voudrais-tu que je ne fusse pas moi ?

— C'est pas ce que je veux dire, m'sieu Paul.

— Explique-toi, alors ! Veux-tu un bock ?

— Un bock ! Non, non ! Une tournée de fine... C'est moi qui paie !

— Avec la sacoche ! Ah, ça, Bibi, allez vous bientôt la rendre à son légitime propriétaire ?

— Mais nous y allons, m'sieu Paul, nous y allons !

Et s'installant à la table de Dornans, de Chaufferette et des mages, cependant qu'il vidait une fine avec la maestria d'un alcoolique invétéré, il déclarait :

— Tous les copains qui viennent de s'asseoir à la *Cigarette*, m'accompagnent.

— Ah !

— Oui ! et puis ils boivent au compte du cocher.

— Comment ça ?

— Eh bien, oui... notre cocher nous avance l'argent nécessaire. C'est un bon type. Il m'a dit son nom. Il s'appelle Hector. Hector a confiance en moi. D'abord, il le sait bien, j'ai toujours la sacoche !

Et Bibi la Purée, pour accentuer ses dires, frappa violemment sur ladite sacoche.

Les camarades répartis aux différentes tables de la brasserie se partageaient les menues faveurs de Pépita, de la Grande Ida et de Mimi de Mai, et auprès de cette dernière, Hector, le cocher, un flot de rubans à la boutonnière, un gros cigare à la bouche, buvait de l'absinthe suisse à bientôt rouler comme un Polonais.

Cependant Marie Pasco avait enfin achevé ses comptes, et, ayant remis jetons et argent à la patronne, revenait à ses amis.

— Alors, demandait-elle, on est prêt ?

— Comme tu voudras, Marie, répondait Paul Dornans.

— Eh bien filons. J'ai une de ces envies de vadrouiller ce soir !..

— Pour ne pas changer ! ponctuait Bibi la Purée. Ah ! Marie, tu peux te vanter d'être la femme la plus vadrouilleuse du Quartier.

— Quand on te le demandera, Bibi, tu répondras que tu ne sais pas ! répliquait Marie Pasco. Tiens, conduis-toi donc comme un homme du monde.

— Oui ?

— Cire-moi mes bottes !

Elle relevait aussitôt ses jupes et jupons d'un geste large, et exhibant aux yeux de tous une jambe finement gantée d'une paire de chaussettes noires, elle posait son pied sur un escabeau.

Bibi la Purée, solennel comme un pape, fouillait, sans mot dire, dans les vastes plis de sa redingote et exhibait bientôt aux yeux de tous une double brosse minuscule et une boîte de cirage.

Cela fait, toujours aussi grave, il entreprenait le cirage des bottines de la jeune femme, aux yeux de plus en plus étonnés de Chaufferette.

Celle-ci se penchant vers Paul Dornans :

— Dis donc, Paul ?

— Que veux-tu, la Chauffe ?

—Il est donc cireur de bottes, ton Bibi la Purée?

— Pas précisément.

— Alors ? Il a des brosses sur lui ?

— Il cire les bottes à son temps perdu. Ça l'amuse.

— Ben, tu sais, on peut dire que celui-là s'amuse où les autres s'embêtent.

— Cause pas de ça, la Chauffe ; tu ne comprends pas !

— Je comprends que c'est une poire.

Le sâr Eliphas Backann intervenait :

— Cet emploi domestique, c'est la façon dont Bibi la Purée rend hommage à la beauté et au talent. N'oublions pas que Bibi est le seul homme qui ait le droit de cirer les chaussures de notre Maître Paul Verlaine !

— Et j'en suis fier ! accentua Bibi tout en frot-

tant les bottines de Marie Pasco à tour de bras.

Du coup, Chaufferette n'y tint plus.

— Chacun prend son plaisir où il le trouve, mais



vrai, m'sieu Bibi, vous pouvez vous vanter de m'en boucher une fissure, vous !

— Quelle banalité phraséologique ! se lamenta le sâr.

Marie Pasco intervint :

— Maintenant, en route ! Daratte n'aurait qu'à rappliquer, je serais fraîche.

Paul Dornans et Chaufferette se levèrent. Les trois barbes imitèrent le mouvement.

— J'ai une proposition à vous faire, déclara Apollonius en s'adressant à Paul Dornans.

— Si elle est honnête, je vous écoute, plaisanta le jeune écrivain. Parlez, mons Apollonius.

— Vous m'avez fait, la nuit du réveillon, les honneurs de la Butte ; c'est à notre tour, cette nuit-ci, de vous faire, mes amis et moi, les honneurs du Quartier.

— Oh oui, oui ! accepta de suite Chaufferette. Venez tous les trois faire la rigolade avec nous. Vous êtes des types trop extraordinaires pour que l'on vous plaque comme ça, n'est-ce pas, Paul ? N'est-ce pas Marie ?

— Entendu, se rallia Dornans.

— Surtout, ne nous envoyez pas trop de boniments ! souligna Marie Pasco qui ne professait aucun enthousiasme pour le symbolisme en général et les symbolistes en particulier.

— En route !

— Vous restez ici, Bibi ? questionna Dornans cependant que ses compagnons aidaient Chaufferette et Marie à revêtir leurs manteaux.

— Quelques minutes encore, oui, monsieur Paul. J'attends trois ou quatre copains qui doivent nous retrouver et nous irons tous en bande reporter au père Lahure sa sacoche.

Et plus haut, il ajouta :

— Pas vrai, les amis ?

— Oui ! oui ! tous en bande ! vociféra le chœur.

— Eh bien, bonsoir, Bibi !

— Bonsoir, monsieur Paul.

Dornans, Chaufferette, Marie Pasco et les trois symbolistes quittèrent la *Cigarette*.

Puis, une fois dehors :

— C'est pas tout ça, déclara Marie ; par où commençons-nous la vadrouille ? Nous avons à choisir entre le d'*Harcourt*, le *Hainaut*, le *Bas Rhin* et le *Tircu*...

— Commençons par le *Tircu*, dit Aloys Breitssel. Nous ferons raconter à la baronne les histoires de ses treize ou dix-huit maris.

— La barbe ! protesta Marie Pasco.

— Alors ? interrogea Paul Dornans.

La petite bande, anxieuse, posait sur le trottoir et sous la lumière clignotante et rousse d'un maigre bec de gaz.

— Si on allait dire bonjour ou plutôt bonsoir aux *Hydropathes ?* proposa soudainement le sâr Eliphas Backann.

— Les *Hydropathes ? Qués aco ?* questionna Chaufferette.

— Je vais vous dire, répliqua le sâr. Il s'agit d'un groupement d'artistes, de poètes, de musiciens qui se réunit dans le sous-sol du *Soleil-d'or*, vous savez le *Soleil d'or*, le premier café en montant à gauche le boulevard Saint-Michel, juste au coin du quai ?

— Ah, on ne s'ennuie pas dans ce coin-là !

s'exclama Marie Pasco. Il a une bonne idée, ce bougre de sâr. Allons aux *Hydropathes !* Que la petite classe marche en avant et Chaufferette avec elle... Moi, je réclame pour ce soir le bras de Paul... tu n'es pas jalouse, hein, la Chauffe ?

— Pas du tout, répondit la petite Montmartroise.

Et intérieurement heureuse de pouvoir se frôler à ces trois types extravagants, à ce sâr Eliphas Backann qui lui en imposait surtout, tant par sa barbe que par ses bagues et sa froideur affichée pour le sexe d'Eve, Chaufferette prit la tête de la compagnie, escortée des symbolistes. Marie Pasco suivait au bras de Paul Dornans.

Mais comme pour aller de la *Cigarette* au *Soleil d'or*, il fallait passer devant un certain nombre de brasseries, cafés et établissements similaires, la descente du boul'Mich' fut très longue et surtout très accidentée.

C'est étonnant ce que l'on rencontra de camarades sur le parcours et ce que Marie Pasco se rappela de commissions et de bonjours à souhaiter dans les établissements dont on apercevait les titres flamboyants et inviteurs.

Et partout c'était des bocks, des menthes, des fines et encore des bocks.

Paul Dornans avait bien, pendant ce temps, un peu taquiné les symbolistes sur le chapitre de la vadrouille, car, enfin, pour être conséquents avec eux-mêmes et mettre en pratique leurs idées sur la chasteté et l'abstinence, ils n'auraient point

dû courir les brasseries ainsi que de vulgaires profanes.

Mais le sâr Eliphas Backann, qui avait réponse à tout, avait répliqué :

— Nous ne fréquentons les femmes que pour nous fortifier dans la haine de ce sexe maudit.

— Alors, moi, je suis maudite aussi ? avait demandé Chaufferette avec une naïveté de jouvencelle.

— Comme les autres ! Vous êtes l'incarnation de la nuit et de Satan.

— Par exemple ! s'était récriée la jeune Montmartroise. De la nuit, je ne dis pas, parce que je ne sors jamais que le soir ; mais pour ce qui est de Satan, j'ai fait ma première communion et je suis vaccinée. Alors !...

Au fond d'elle-même, Chaufferette était dépitée de se voir dédaignée par le sâr. Et — phénomène très normal — plus le Hiérophante semblait vouloir la repousser, plus elle se sentait attirée à lui par des effluves mystérieux et légèrement passionnels.

C'est qu'elle le trouvait très bien, et artiste avant tout, artiste au suprême degré, puisqu'il déclarait d'une façon absolue que le suprême de l'Art, c'était l'art de jouir de tous les arts par la contemplation.

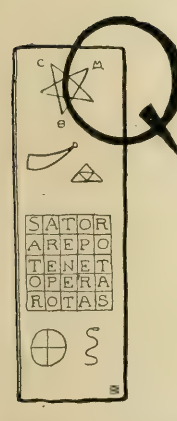
La Chauffe n'avait pas très bien compris cette vérité nébuleuse, mais comme Paul Dornans, n'avait pas répliqué — et pour cause ! — elle en

avait conclu que son amant n'était peut-être en somme qu'un faux artiste et qu'elle s'était peut-être trompée dans son choix...

Toutes ces pensées se pressaient dans la tête de la jeune femme et la poussaient à vouloir, coûte que coûte, se faire remarquer du sâr Eliphas Backann.



CHAPITRE IV



QUAND on arriva au *Soleil d'or*, les derniers *Hydropathes* surgissaient du sous-sol où ils tenaient leurs séances, et le président, un solide périgourdin légèrement atteint de strabisme, le poète Emile Goudeau, marchait à leur tête.

Il serra les mains des mages et aussi celles de Paul Dornans qu'il avait rencontré quelques fois au Boulevard, et déclara :

— Trop tard, messeigneurs ! la séance est levée. Il est deux heures du matin.

Il tapota sur les joues de Chaufferette, embrassa Marie Pasco et se tournant vers ses compagnons :

— Eh bien, vous venez tous, hein ?

— Où ?

— Chez Beauvy, boire un verre de lait et manger des croissants chauds.

— Ma foi, dit Marie Pasco, nous vous emboitons le pas. En avant !

Et la bande, considérablement accrue, remonta le boul'Mich' jusqu'au coin des rues Racine et de l'Ecole de Médecine où la boulangerie Beauvy marquait pour les vadrouilleurs du Quartier la dernière étape.

Chez Beauvy ! Là-dedans, le vacarme était énorme, car toute une folle jeunesse s'y empilait ; serrés comme harengs en caque, hommes et femmes se chatouillaient, s'embrassaient, s'engueulaient magnifiquement.

Etudiants, rapins, écrivains, tout ce monde rivalisait de gaieté et de verve et chacun s'y distinguait d'une folie ou d'un tic spécial.

Et c'était le poète Charles Cros qui pilotait son jeune confrère Marsolleau, préparant certainement tous deux les statuts des futurs *Zutistes ;* — Laurent Tailhade, ses gilets sensationnels, ses gants brodés et son exquise politesse pour demander le plus sérieusement du monde aux péripatéticiennes de l'asphalte : « Que dirait Madame votre mère si elle vous savait dehors à cette heure ? » ou bien : « Madame, il y a-t-il longtemps que vous exercez la carrière de la prostitution ? » ; — l'hellène Jean Moréas, le monocle éternellement vissé à l'œil et qui ne pouvait commencer une phrase sans déclarer : « Baudelaire et moi... *Les Fleurs du Mal* et *les Cantilènes*, toute la poésie ! » — et d'autres, d'autres, tous marqués par le talent ou la bizarrerie; et encore Jacques Le Ménestrier, le secrétaire du commissaire de police du quartier, futur romancier escortant en simple mais bon

camarade une jeune femme de lettres très osseuse et qui faisait l'admiration de Mendès, Chilrade, le seul bas-bleu que pouvait supporter M d'Aurevilly. Chilrade, qui parfois s'habillait en homme, vadrouillait souvent en compagnie de Le Ménestrier à qui elle devait de connaître les bas-fonds de Paris, la curieuse place Maubert surtout.

Quand, Emile Goudeau en tête, la bande arriva chez Beauvy, elle fut accueillie par des vociférations enthousiastes auxquelles elle répondit aussi chaleureusement. Et Dornans, Chaufferette, Marie Pasco et les trois mages avaient à peine eu le temps d'avaler un verre de lait que la maison était toute en émoi.

C'est qu'un bruit étrange parvenait de la rue.

Tout le monde se précipita et la boulangerie Beauvy fut à demi-vide en une seconde.

Six fiacres, pas un de moins, venaient de s'arrêter à la queue leu leu devant la charcuterie Lahure, la tartine du Quartier ! Et de ces quatorze véhicules émergeait une population grouillante et rapinesque, peintres, sculpteurs, modèles, bohèmes des deux sexes qui, Bibi-la-Purée en tête, envahissait la boutique du père Lahure en hurlant :

— La sacoche ! La sacoche ! Nous rapportons la sacoche !

Paul Dornans, Chaufferette, Marie Pasco et les mages s'étaient glissés aux premiers rangs des envahisseurs.

Le père Lahure, abruti, ahuri, derrière son comptoir, brandissait un couteau à la façon dont

saint Michel tient son glaive. Il roulait des yeux particulièrement inquiets.

— Monsieur Lahure, dit Bibi la Purée au milieu du silence qui s'établit soudain, nous sommes des bohèmes, mais des gens honnêtes; nous vous rapportons votre sacoche.

— Ma sa... s'étrangla le père Lahure.

— Oui, votre sacoche que vous avez perdue sur le pont Neuf ! Et elle est intacte. Nous n'avons pas touché à un centime. Ah! bénissez l'Eternel, Dieu de Justice, monsieur Lahure, qui a fait trouver votre sacoche par un homme de la rive gauche, plutôt que par un mécréant de la rive droite. Sans cela, votre argent serait déjà dissipé en fumée, parti en eau de boudin. Et maintenant voici votre sacoche, examinez-en le contenu! Je vous le répète : vos billets et vos ors sont intacts. Je n'ai pas touché à un centime.

Et l'orateur improvisé passa la sacoche au père Lahure qui, tout en larmes, pleurant comme un veau, s'exclama d'une voix que l'émotion étranglait :

— Mer... merci, monsieur Bibi !

— Un instant, poursuivit Bibi la Purée. J'ai voulu que ce modeste mais noble exemple de ma probité ait pour témoin toute cette généreuse jeunesse des Ecoles. J'ai voulu aussi qu'elle ait les cochers, pour apprendre aux chevaliers du Fouet qu'il est malhonnête de garder par devers soi le bien d'autrui. Pour ce, j'ai recherché les uns, j'ai nolisé les autres. Nous avons pris des bocks, nous

avons pris des voitures. Vous devez quatre-vingt-dix francs vingt-cinq centimes à Hector, mon cocher, qui n'a pas hésité à remonter jusqu'à Picpus chercher ses économies afin de nous faire les avances nécessaires. Donnez quatre-vingt-dix-francs vingt-cinq centimes à Hector, monsieur Lahure, et ajoutez-y un généreux pourboire afin que ce cocher modèle se félicite d'avoir accompli son devoir.

Le père Lahure, qui était l'avarice personnifiée, fit la grimace. Il trouvait à part lui la plaisanterie amère.

Mais au demeurant ne rentrait-il pas dans sa sacoche et son contenu, trois mille trois cent vingt-cinq francs ?

Il s'exécuta non sans soupirs.

— Voici cent francs ! fit-il en tendant un billet bleu à Hector.

— Très bien! approuva Bibi la Purée qui poursuivit :

— Quant à moi, je ne réclame aucune monnoye pour ma peine. Ma probité n'a besoin d'aucune récompense et je repousse dédaigneusement du pied aussi bien les billets de mille dont vous avez l'intention de me couvrir que la médaille d'or grand module que me décernerait certainement la Société pour l'Encouragement au Bien. Je ne veux rien. Je ne vous demande que de la charcuterie pour nourrir mes amis cette nuit, et un crédit modeste, mais suffisant, pour l'avenir... A nous les jambons d'York et de Francfort, jambonneaux

de Bayonne ou de Paris, saucissons d'Arles, d'Aix, de Lyon, à l'ail ou sans ail, pâtés de Lorraine, de Tours et de Pithiviers, fromage de tête, rillettes, oreilles de cochons et pieds truffés ! A nous saucisses, boudins, andouillettes de Vire, foie gras truffé et cornichons ! A nous ! A nous !

Le père Lahure comprit qu'il ne s'en tirerait pas sans un nouveau sacrifice.

Il décrocha lui-même deux monstrueux jambons, des andouilles, un mètre de saucisses et de boudin auxquels il joignit quatre terrines de foie gras, et tendant le tout à Bibi la Purée et à ses amis, il prononça ce seul mot !

— Voici !

— Merci, monsieur Lahure, proclama Bibi. Un ban pour Lahure et sa sacoche :

— Une !

— Deux !

— Trois !

Ce ban formidable marqua la fin de l'épopée.

La bande à Bibi la Purée remonta dans ses fiacres et s'éloigna dans une clameur.

— Eh bien, fit Marie Pasco, dès que les amis furent à nouveau seuls, c'est Lahure qui en fait une d'ahuri !... Mais c'est pas tout ça... Qu'est-ce qu'on fiche maintenant ?... On ne va cependant pas rentrer se coucher, il n'est que quatre heures du matin. Allons, une idée !

Cette fois, l'idée vint encore du sâr Eliphas Backann.

— Montons chez moi... Je vais vous montrer la chapelle.

— La Chapelle ! s'exclama Marie Pasco, c'est pas ici, mon vieux ! Et pour grimper à griffes jusque là-bas, j'ai les pieds en dentelles.

Le sâr eut un imperceptible mouvement d'épaules qui fut imité par ses deux acolytes.

Et Aloys Breitssel daigna expliquer:

— La chapelle, c'est chez notre vénéré Maître et Hiérophante, à deux pas d'ici, dans son habitacle de la rue Servandoni.

— Et qu'est-ce qu'on va faire à la chapelle ? demanda Paul Dornans sceptique et légèrement narquois.

— On dira la Messe Noire ! phrasa le sâr d'un ton de voix sépulcral.

— La Messe Noire ! sursauta Chaufferette. Ah! ça, ça doit être épatant ! Allons-y !

Et elle prit si impétueusement le bras du sâr Eliphas Backann que celui-ci n'osa pas se dérober à cette étreinte.

La petite bande fila rue Servandoni.

— Ben ! tu sais, mon vieux, il est rien raide ton escalier ! s'exclama Marie Pasco dans le silence de la maison. Non, mais a-t-on idée de se percher dans des tôles pareilles !

— Le fait est, ajouta Paul Dornans, que votre escalier est d'une ascension difficile, mons Backann.

— Il nous mène dans un pigeonnier, pas possible! surenchérit Marie Pasco. Tu n'trouves pas, la Chauffe ?



Chauffèrette ne pipa mot. Une émotion indicible la faisait tressaillir à l'idée qu'elle allait pénétrer dans le sanctuaire où s'élaborait le Grand Œuvre du Sâr et où ce dernier disait la Messe Noire.

La Messe Noire! C'est à cette cérémonie bizarre, satanique, et qu'elle pressentait confusément charnelle, que la jeune Montmartroise songeait cependant que la bande montait au gîte du Hiérophante.

— Encore combien d'étages ? interrogea Dornans une fois que l'on fut au palier du quatrième.

— Encore deux ! répondit le sâr. Et puis, il n'y a pas à se tromper. C'est tout en haut.

— Allons-y !

Une fois hissé au dernier étage, Eliphas Backann ouvrit une porte qui tourna bruyamment sur ses gonds, et après avoir allumé un flambeau d'église posé à terre, il dit ce simple mot :

— Entrez !

La bande s'engouffra dans l'appartement. Et la première pièce étant complètement vide, Marie Pasco ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Dis donc, le sâr, c'est pas l'entretien des meubles qui doit coûter beaucoup d'huile de bras à ta femme de ménage, hein !

— Cette pièce est en effet vide, répliqua Eliphas Backann, ou du moins elle paraît vide. En réalité, elle contient le monde.

— Le monde ! sursauta Chaufferette.

— Je vois d'ici ce que mons le sâr veut dire, railla Paul Dornans. Nous avons tous appris au collège que tout et rien étaient la même chose.

— Précisément, approuva Apollonius Duran. C'est l'application même de cette théorie qui me permet d'affirmer la non-existence du Cranèbe.

— Le Cranèbe, interrogea Marie Pasco, qu'est-ce que c'est que ça, le Cranèbe ? Une écrevisse ? Un crabe ?

— Le Cranèbe, lança sentencieusement Aloys Breitssel en traçant un pentagramme renversé sur sa poitrine, le Cranèbe ressemble à l'apparition

d'une jeune beauté lubrique et chaste plongée dans le Doute...

Aloys Breitssel interrompit :

> Ah le Doute !
> Le Doute !
> Ce canard aux lèvres de vermouth !

Chaufferette et Marie Pasco se considérèrent avec stupeur.

Quant à Paul Dornans, il se fit mentalement la réflexion qu'il y avait dans les asiles d'aliénés beaucoup de malades mieux équilibrés que les symbolistes.

Mais il fut interrompu dans ses réflexions par un cri, un hurlement du sâr Backann.

— N'approchez pas ! N'approchez pas ! Ou nous sommes tous morts !

Et le sâr et tout le monde bondirent en arrière.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le jeune écrivain.

— Il y a que votre sœur d'âme — et le sâr désigna Chaufferette, — vient, par un miracle, d'échapper et de nous faire échapper à un terrible danger, à un danger plus terrible que la mort, car la mort n'est qu'une étape dans la marche astrale.

— Expliquez-vous.

— Vous voyez ce fil qui descend du plafond au milieu de la pièce? continua Eliphas Backann.

— Parfaitement, je vois le fil et j'aperçois même à son extrémité inférieure une aiguille à tricoter.

— Une aiguille à tricoter ! rugit le sâr. Vous



— N'approchez pas ! Ou nous sommes tous morts !

n'y êtes pas, monsieur Dornans... oui, vous vous trompez grossièrement. C'est une boussole magique !

— Allons donc ! s'exclama le jeune écrivain qui se retenait à grande peine de pouffer de rire.

— C'est comme je vous le dis. Par suite des pouvoirs surnaturels que je tiens de mes aïeux occultes, les Mages de Chaldée — car je suis la réincarnation d'une famille de Hiérophantes qui vivait sous le premier Ptolémée, pharaon d'Egypte, — par suite de mes pouvoirs, l'équilibre universel dépend des oscillations de cette boussole magique. Mademoiselle Chaufferette a failli, par inadvertance, la frôler. Elle y aurait touché, elle tombait raide morte !.

Chaufferette fit une grimace épouvantée.

Quant à Marie Pasco, elle se contenta de murmurer à mi-voix en s'adressant à Paul Dornans narquois :

— Il est saoûl !... et ses copains aussi !

— D'ailleurs, poursuivit le sâr, le mieux est, pour éviter un malheur, de passer tout de suite dans la chapelle. Venez, je vous prie, par ici.

Eliphas Backann cueillit le cierge qui lui servait de bougie, et, précédant ses visiteurs, qui derrière lui marchaient à la file indienne, pénétra dans le sanctuaire.

Oh ! ce sanctuaire! Ce fut quand le sâr eut allumé d'autres cierges au nombre d'une douzaine que l'on put juger de son étrangeté.

C'était un vaste atelier d'artiste où se pressaient

dans un pèle-mèle étrange les choses les plus hétéroclites.

Aux murs : des bannières,des crânes, des tibias, des ornements sacerdotaux ; et sur des meubles Renaissance, des fioles aux panses monstrueuses, des amphores, des cornues, un vieux sextant,des cartes célestes, un Bouddha, un vieux Christ espagnol grimaçant, d'énormes et vieux bouquins, tout un étalage, en un mot, de choses sans nom et aux destinations inconnues cotoyant des pipes à tabac et à opium, des calottes grecques, des sabres, des poignards, des pistolets...

Dans un coin, une gigantesque armoire normande contenant des parfums et des poisons posés sans ordre.

— Voici la chapelle, phrasa Apollonius Duran. C'est ici que notre maître travaille à l'élaboration du Grand Œuvre.

— Quoi ! dit Paul Dornans, vous vous intéressez aussi au Grand Œuvre, monsieur Eliphas Backann ?

— Naturellement, repartit ce dernier; le Grand Œuvre est le but de ma vie comme il doit être d'ailleurs le but que se proposent tous les initiés. Je découvrirai un jour les secrets du Grand Arcane ; je trouverai la quadrature du cercle, l'élixir de longue vie et la pierre philosophale. Vous verrez !

— Je ne demande pas mieux que de voir, assura Paul Dornans ; et je vous souhaite une entière réussite dans vos entreprises.

— En attendant, dit Marie Pasco en se laissant

aller dans un vaste fauteuil moyenageux sur le dossier duquel s'érigeait un hibou empaillé, le sâr nous a promis la Messe Noire, moi, je veux la Messe Noire !

— Moi aussi ! appuya Chaufferette qui croyait de plus en plus marcher dans un rêve étoilé.



— Nous dirons donc la Messe Noire, souscrivit EliphasBackann. Mais pour ce, vous n'ignorez pas qu'il faut le corps d'une femme pour servir d'autel.

—Eh ben, mon cochon ! s'exclama Marie Pasco, s'il n'y a jamais que moi pour me mettre à poil dans ta baraque de louftingue, tu peux toujours y mettre trois *p*. Je ne marche pas.

Le sâr passa plusieurs fois sa main dans sa barbe ce pendant que ses acolytes le considéraient avec des yeux de disciples disciplinés.

Il était fort embarrassé.

Chaufferette brusquement proposa :

— Eh ben, moi, j'accepte.

Du coup, Paul Dornans la trouva mauvaise.

— La Chauffe, tu vas commencer par te tenir tranquille. Je n'accepte pas du tout que tu montres tes formes en public. D'abord, il n'y a pas moyen. Tu portes toujours des pantalons fermés. Tu es une femme distinguée.

Au ton à la fois ferme et railleur de son amant, Chaufferette comprit qu'elle avait fait une gaffe et que Paul Dornans ne tenait pas du tout à la voir exhiber sa nudité en public, fut-ce même pour servir à la célébration de la Messe Noire. Elle prit le sage parti de se taire, mais à part elle, elle fit la réflexion que Paul n'était décidément qu'un sale bourgeois indigne de fréquenter des esprits larges et éclairés comme ceux des mages. Et le sâr devint pour elle un homme tout à fait supérieur, dépassant de cent coudées le vulgaire et prosaïque Dornans.

Eliphas Backann n'insista pas. Au contraire, il tourna la difficulté..

— Nous ne dirons pas la Messe Noire ce matin. D'abord parce que le petit jour pointe et qu'il faut que la Ténèbre communie pour l'œuvre du Daïmon, puis ensuite parce que ma réserve d'hosties est épuisée. Remettons donc la cérémonie à une nuit plus propice. Mais avant de nous séparer, je veux vous faire goûter à mon dernier philtre.

— Vous avez inventé un filtre? questionna

Chaufferette pour changer la conversation.

— Oui, un philtre nouveau, vous allez voir.

— Une tasse de café tombe rudement bien à cette heure-ci, murmura Marie Pasco, ça ravigote.

Le sâr était allé chercher des choses dans un coin de la grande pièce, et après avoir laborieusement dérangé une machine à faire des cigarettes, une grosse Bible et un pot de fleurs vide, il revint tenant en main une fiole verdâtre et la calotte d'un crâne d'enfant.

Puis ayant versé quelques gouttes de cette liqueur bizarre dans ce plus bizarre récipient, il tendit ce dernier à Chaufferette en ordonnant :

— Buvez !

— Jamais de la vie ! Halte là ! s'insurgea Paul Dornans que toutes ces folies, toutes ces extravagances commencaient à singulièrement agacer.

Mais il n'avait pas besoin de protester, car Chaufferette repoussait l'offre d'Eliphas Backann d'un :

— Non, merci bien !

Et le sâr ayant présenté la coupe humaine à Marie Pasco recueillait un :

— Très peu de ce café-là pour moi !

Le sâr sourit dédaigneusement.

— Vous avez tort, lança-t-il. Cette liqueur vous aurait tous rajeunis de dix ans.

Et il vida d'un trait le contenu du crâne.

— Avec quoi est donc faite cette liqueur ? interrogea Dornans.

— C'est, expliqua Apollonius Duran, un

mélange magique d'absinthe, de bière et de lait.

— Pouah !

Paul Dornans en avait tout à fait assez de ces trois loufoques ; aussi proposa-t-il :

— Voilà qu'il est bientôt six heures du matin. Il me semble que pour des gens raisonnables, il va être l'heure de rentrer chez soi.

— Je suis de votre avis, répondit le sâr Eliphas Backann, et je le suis d'autant plus que j'ai actuellement regagné mon habitacle. D'ailleurs nous voici entrés dans les heures solaires et le soleil est incompatible avec mon œuvrance. Je vais maintenant récupérer Saturne en étendant ma chair périssable sur un lit de repos.

Ayant ainsi exprimé son entière pensée dans ce jargon dont il paraissait avoir le secret, le sâr Eliphas Backann bâilla bruyamment et détendit ses membres las.

Paul Dornans comprit la pantomime du symboliste et se hâta de prendre congé de lui et de ses compagnons, car en d'autres phrases aussi bizarrement formulées, il apprit qu'Aloys Breitssel et Apollonius Duran tenaient compagnie à leur Grand Maître dans sa chapelle.

Après les salamalecs et les « à bientôt » obligatoires, Paul Dornans, Chaufferette et Marie Pasco prirent congé de leurs compagnons, la Chauffe toute émue et se promettant à part elle de revoir le maître-magiste pour tâcher de le ramener au culte de la Femme, et Marie Pasco plus gouailleuse que jamais. Ce fut d'ailleurs elle qui eut

le mot de la fin de la nuictée quand elle récidiva aux oreilles du jeune écrivain :

— Oh ! ils font bien de se coucher... Ils sont assez saoûls !

Dehors, un petit jour gris très sale, très baudelairien tombait dans la sinueuse et étroite rue Servandoni.

— Montons jusqu'au boulevard Saint-Michel, proposa Dornans; nous prendrons, Chaufferette et moi, l'omnibus qui nous ramènera à Montmartre.

— C'est cela, approuva Marie Pasco, nous nous quitterons là, après avoir bu quelque chose chez madame Chocolat.

— Madame Chocolat ? questionna Chaufferette, en voilà un drôle de nom!

— C'est celui que l'on donne au Quartier à une vieille marchande de lait, chocolat et petit noir, qui s'installe tous les matins sous une porte cochère à l'entrée de la rue Gay Lussac. Vous verrez.

Paul Dornans avait relevé le col de son pardessus et les deux femmes s'emmitouflaient dans leurs manteaux. Une petite bise aiguë montait, leur cinglant la figure désagréablement, et cependant que tous trois longeaient les grilles du jardin du Luxembourg, la mélancolie, l'espèce de malaise qui suit les nuits de vadrouille les pénétrait subtilement.

— Nom d'un chien, s'exclama Paul Dornans, l ne fait pas chaud ce matin. Pressons le pas.

— Nous ne demandons pas mieux, acquiesça Marie Pasco, parce que vrai, je suis gelée. Et toi, Chaufferette ?

—Oh ! moi, j'ai les pieds comme deux morceaux de glace.

— Alors, avançons !

Ils arrivèrent ainsi chez Mme Chocolat, et là, sous cette porte-cochère, à l'abri du vent et assis à une table boîteuse, devant trois bols de chocolat bouillant, ils retrouvèrent un peu de gaieté dans un entourage d'autres vadrouilleurs et de quelques lève-tôt en route pour l'atelier.

— C'est rudement bon, le chocolat, le matin, exprima Chaufferette en se bourrant d'un croissant. Ce que ça réchauffe !

— Et puis, ajouta Marie Pasco, quand on a pas mal bu toute la nuit, ça vous refait la bouche.

Et après une minute de silence, elle crut devoir ajouter cette réflexion ;

— Il me semble que j'ai le gosier et la langue tapissés de palissandre !...

Ayant terminé ce sommaire petit déjeuner, Paul Dornans avait allumé son éternelle cigarette et guettait les omnibus *Montmartre-Saint-Jacques*.

Soudain, un jeune homme se dressa devant le trio et prenant la voix irritée des prophètes de l'Ecriture, tónna :

— Enfin ! Je te retrouve !

— Daratte ! s'exclama Marie Pasco.

Et le plus naturellement du monde, elle l'invita :

— Prends donc un chocolat avec nous ! Je te présente mon amie Chaufferette et son amant Paul Dornans qui écrit dans les journaux et qui fait des pièces. Ce sont deux chouettes copains !

Daratte en fut tout d'abord déconcerté.

— Enfin, Marie, hasarda-t-il...



Marie Pasco comprit que — comme toujours ! — elle avait gagné la partie. Aussi s'enhardissant davantage, si possible :

— Mais assieds-toi donc, voyons, mon petit Daratte ! On ne paie pas les chaises ici ; on n'est

pas à l'église... Un chocolat, mâme Chocolat !... Et deux croissants chauds...Faut que tu te refasses, mon petit... T'en as une bouillotte, ce matin... Vrai, c'est pas pour dire... T'es pas frais... Et faut toute l'amitié que j'ai pour toi pour ne pas t'envoyer te soigner... T'es vert, mon petit, mais vert !... Tu t'en fais pas une idée... T'as tort de te coucher tard,... ça ne te réussit pas !

Daratte machinalement se laissa aller sur le banc de Mme Chocolat et, abruti, se mit incontinent à faire trempette dans le bol qui lui fut servi.

Mais au bout d'un instant, reprenant conscience de la situation, il repoussa le chocolat et se levant :

— Enfin, Marie, qu'est-ce que tu as fait cette nuit ? questionna-t-il. Je veux, tu entends, je veux savoir...

— J'ai rigolé ! déclara cyniquement Marie Pasco. Et toi ?

— Moi ?... Mais j'ai couru après toi, malheureuse !... j'ai fait comme toujours, je t'ai cherchée partout.

— T'aurais bien mieux fait de rester couché... Ça aurait mieux valu pour ta santé... Non, mais regardez-moi cette mine de papier mâché !

Le petit Daratte eut un geste de rage impuissante :

— D'où viens-tu ?

— Tu veux le savoir ? dit tranquillement Marie Pasco.

— Je l'exige.

— Eh bien, je viens de la Messe Noire.

— La Messe Noire ?

— Oui, mon vieux, de la Messe Noire, avec les camarades. Ça t'en bouche un coin, hein ?

— La Messe Noire ?... Je ne connais pas cette brasserie-là au Quartier.

— Ça prouve que tu ne connais pas grand'chose. Mais si t'es bien gentil, je te montrerai ça un de ces jours... C'est tout à fait épatant... Ça se passe à la Chapelle, y'a des femmes à poil, on boit des filtres d'absinthe, de bière et de lait dans des crânes de mômes... Et si jamais on fait tourner la boussole, ça fait claquer tout le monde !

— Elle est folle !

— Non, mon petit, je ne suis pas folle. Et tu peux le demander à Dornans et à Chaufferette. Tout ce que je te raconte, c'est la vérité, foi de Marie Pasco!

Daratte était abruti.

A ce moment, on entendit une voix de femme qui braillait dans le lointain :

— Ne me touchez pas !... Ne me touchez pas !... Je vous le défends... Je suis la maîtresse du secrétaire du commissaire !

Paul Dornans avança la tête et aperçut à cent mètres sur le boulevard Saint-Michel, une femme qui se disputait avec deux agents. Son chapeau était de travers et ses gestes désordonnés.

— C'est la grande Ida, dit Marie Pasco. Chaque fois qu'elle est saoûle, elle engueule les agents parce qu'elle a couché avec Le Ménestrier, vous

savez, le secrétaire du quart... C'est toujours la même chose !...

Et s'adressant au petit Daratte, elle ajouta :

— C'est toi qu'en ferais une bougie si je me saoulais comme Ida, hein ? Heureusement que ce n'est pas dans mon tempérament à moi, et que j'ai été bien élevée... comme une femme comme il faut!

Puis s'apercevant que Daratte fatigué, fourbu, roulait des yeux blancs, elle se leva, tendit sa main à Dornans et à Chaufferette.

— Faut que je rentre mon amant, ajouta-t-elle. Il est trop vanné. C'est pas malheureux de s'esquinter comme ça! A bientôt, Paul... Un baiser, ma petite Chaufferette... Et puis vous savez, quand vous voudrez me voir... Je suis toujours à la *Cigarette*... Entendu ?

Elle fit signe à un cocher maraudeur, qui stoppa, poussa Daratte dans la voiture et jeta l'adresse :

— A *l'Hôtel Murger*... Rue Champollion... C'est à deux pas... T'auras quarante sous pour ta course !

Le fiacre disparu, Paul Dornans et Chaufferette gagnèrent le bureau d'omnibus proche, et ils prenaient des numéros, quand ils s'entendirent interpeller du haut de l'impériale d'un omnibus venant de Montmartre :

— Hé! Dornans !.. Hé! Chaufferette !.. J'arrive ! Me v'là !

Ils levèrent la tête et aperçurent Brognarbourg, mais un Brognarbourg épique, dans une ivresse phénoménale, un verre de son lorgnon cassé, la

cravate en corde et le chapeau à haute forme informe.

Brognarbourg descendit péniblement de l'omnibus, et hoquetant, expliqua :

— Oui, me v'là... car moi quand je promets une chose, je tiens toujours... J'ai dit que je viendrais... Je viens...

— Mais qu'est-ce que tu as donc fait cette nuit ?

— Cette nuit ?... Je suis resté chez mon ami Castagna, le bougna de la rue de la Banque... Il y avait dix ans qu'il ne m'avait pas vu... Alors, on est descendu à la cave et on a bu tout le temps... Mais me v'là tout de même...

Il continua ainsi à divaguer jusqu'au moment où un omnibus remontant à Montmartre, venant à passer, Paul Dornans et Chaufferette le poussèrent à l'intérieur. Il se mit immédiatement à ronfler.

Arrivé à la rue de la Banque, il se réveilla, et comme l'omnibus pris dans un embarras de voitures de maraîchers stationnait un peu, reprenant ses esprits, il s'exclama :

— Mais c'est la rue de Castagna !.. Bonsoir, Chaufferette, bonsoir Dornans! Excusez-moi de vous quitter... Je vais voir s'il dort toujours dans sa cave...

Et Brognarbourg s'éboula avec une agilité de singe.

Le jeune écrivain et sa compagne se sourirent ; seulement, si son sourire, à lui, était causé par le départ de Brognarbourg, le sien, à elle, allait au souvenir de l'extraordinaire sâr Eliphas Backann...

CHAPITRE V



De la pluie, de la neige, du vent, tout cela s'abat, tourbillonne, hurle autour de la vieille Butte, donnant un caractère fantastique au Moulin de la Galette et des allures de petite ville de province aux maisons des ruelles montmartroises. Les marchandes de frites ont un peu plus rentré leurs fourneaux dans les porte-cochères; les petites montagnardes

s'emmitouflent davantage dans leurs pèlerines ou manteaux ; quant aux rapins, ils prennent sous leurs chapeaux de feutre mou à larges bords et leurs capes drapées à l'espagnol, des airs de brigands calabrais ou de conspirateurs de théâtre romantique.

Mais si les nez bleuissent sous les morsures du froid, les cœurs s'épanouissent toujours en joie sous l'influence des beaux vingt ans qui chantent dans toutes les têtes, grisent tous les cerveaux.

Après cette nuit de vadrouille au Quartier Latin, Paul Dornans et Chaufferette reprirent leur existence coutumière, toute faite encore d'abracadabrances, de dîners à droite et à gauche, de « premières » par-ci par-là, de soupers et de rentrées tardives dans le logis de Dornans, rue Cortot.

Le jeune écrivain était en verve cette année-là. Et tout en menant une vie de bohème à ravir d'aise l'esprit de Gérard de Nerval, premier poète de Montmartre, il se dépensait sans compter dans des contes qui attiraient peu à peu sur lui l'attention des lettrés.

Quant à Chaufferette, elle ne pouvait se défendre de songer toujours à part elle au sâr Eliphas Backann.

Le symboliste était devenu pour elle une sorte de Dieu de l'Art, et elle se remémorait jusqu'à ses moindres propos.

Et puis, une question torturante se posait constamment à son esprit : Comment une pensée aussi

haute que celle du sâr pouvait-elle se comporter avec l'amour. En d'autres termes, le Hiérophante avait-il eu des maîtresses, en avait-il encore ? Car bien entendu, la Chauffe ne pouvait croire que les dires du sâr relatifs à son horreur affichée pour la femme fussent vrais. Un homme bâti comme ça devait nécessairement être aimé.

Un soir où Paul Dornans s'était couché par hasard de bonne heure — une heure du matin — elle entreprit son amant sur la vie passionnelle des symbolistes.

— Dis donc, Paul ?

— Quoi, la Chauffe ?

— Tu crois que c'est vrai que les symbolistes n'aiment pas les femmes ?

— Ça se peut.

— Enfin, est-ce que c'est possible ?

— Tout est possible.

— Alors, qu'est-ce qu'ils font ?

— Ils ne font rien, c'est bien simple. Ils vivent tout le temps en contemplation.

— En contemplation de quoi ?

— De leur nombril, parbleu. Ils appellent ça leur tour d'ivoire.

— C'est épatant... Mais enfin, à force de rester comme ça, ça doit leur faire mal ?

— Probablement que non, parce qu'ils y sont habitués.

— C'est égal... ils doivent souffrir. Moi, à leur place, je ne pourrais pas.

— Parce que tu n'es pas symboliste.



C'était un vaste atelier d'artiste.

— Et c'est difficile à être symboliste ?

— Non, il suffit simplement de ne pas se comprendre.

— Tu blagues toujours ! N'empêche que le sâr Backann à une tête rudement intelligente.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire.

— Il a des cheveux et une barbe !

— Oh oui, pour une barbe, c'est la barbe, une bien belle barbe !

— Et des yeux !.. En voilà un qui doit en faire des passions au Quartier !

— Je ne dis pas le contraire. Seulement, je plains les malheureuses qui le trouvent à leur goût.

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'elles peuvent toujours se mettre une belle ceinture.

— Une belle ceinture ?

— Oui, une belle ceinture. Le sâr Eliphas Backann ne marche pas. C'est connu, archi connu. On n'a jamais vu une femme chez lui et quant à penser le voir chez une femme, ce serait là de la haute, très haute fantaisie. D'ailleurs, tu sais comment ses ennemis l'ont surnommé ?

— Il a donc des ennemis ?

— Parbleu ! Qui n'en a pas ? Enfin, veux-tu savoir son surnom ?

— Je veux bien.

— Le Sâr Puceau.

— Puceau !.. Non ? Mais alors, tu crois que...

— Qu'il est vierge ? Dame, c'est dans le domaine du possible. D'ailleurs, il s'en vante.

— Le drôle d'homme !

— N'est-ce pas ? Ah, il y a des gens qui ne sont pas ordinaires !

—Et tu crois que c'est vrai... tu crois qu'il n'a jamais ?...

— Qu'il n'a jamais connu l'amour ? Ma foi, oui, j'accepte bien volontiers la supposition que le sâr Eliphas Backann est un rosier, le rival de l'annuelle rosière de Nanterre et autres lieux, et celui de la pucelle d'Orléans. Si ça lui fait plaisir, pour ma part, moi, je n'y vois pas d'inconvénient.

Et Paul Dornans eut un haussement d'épaules très significatif.

Puis, changeant de conversation et enlaçant la jeune montmartroise qui achevait de se dévêtir :

— C'est pas tout ça, la Chauffe... Laissons ces louftingues tranquilles et tâchons d'être tout à fait à la question qui nous occupe...

Chaufferette ne releva pas l'épithète de louftingue appliquée au Hiérophante et à ses amis ; mais elle ne put s'empêcher de songer que Paul Dornans était à ce moment-là non seulement irrévérencieux à l'égard des symbolistes, mais aussi d'une bien basse matérialité...

Paul Dornans précisant sa caresse, ajouta :

— Tu sais, la Chauffe, les symbolistes ne m'aiment guère, mais je leur rends bien... Je ne crois, moi, qu'à la réalité des choses...

La lampe fut soufflée et toute la nuit Chaufferette rêva au sâr Backann.

Et quand l'aube pointa, elle s'endormit seu-

lement avec la résolution prise de se faire aimer coûte que coûte par le Mage, cet artiste prodigieux qui jusqu'alors n'avait jamais connu l'amour.



Mais comment retrouver Eliphas Backann, comment le revoir sans éveiller l'attention de Paul

Dornans ? Elle essaya bien de proposer une nouvelle descente au Quartier, sous le prétexte de rendre visite à Marie Pasco, mais à cela son amant répondit que la serveuse de bocks venait de s'enfuir — oh ! sans doute pour quelques jours, une semaine tout au plus, — avec un jeune rapin qui la courtisait et avait, lui aussi, menacé de se tuer par amour pour elle.

Les amoureux devaient gîter en quelque chambre d'hôtel où ils cachaient leur roman à deux, loin des fureurs du petit Daratte, le pauvre petit Daratte qui réclamait Marie Pasco à tous les échos des brasseries et de Bullier, pour ne pas en perdre l'habitude.

— Maintenant, ajouta Dornans, tu comprends que je ne tiens pas du tout à me trouver sur le chemin de ce petit imbécile qui me raserait toute une soirée avec ses mésaventures amoureuses. Et puis, le Quartier est tout en émoi. Il paraît que les Hydropathes ont émigré.

— Pour où ?

— Pour Montmartre ! Oui, ma petite Chaufferette, pour Montmartre. Ils ont presque tous abandonné la Plaine pour la Montagne. J'ai rencontré justement Emile Goudeau hier soir à la *Grande Pinte* en compagnie d'un grand type roux qui peignait dans le temps des chemins de croix pour les magasins religieux de Saint-Sulpice. Ce rouquin, qui est solidement bâti et qui a un coffre du diable, a loué une boutique vide boulevard Rochechouart, à côté du petit horloger. Il s'appelle

Rodolphe Salis et a fondé dans sa boutique un cabaret artistique où les copains se réunissent pour boire des bocks, réciter des vers et chanter. Nous sommes même allés avec Goudeau visiter l'établissement de ce Salis. Il a meublé ça à la bric-à-brac, avec des chaises, des bancs, des tables vaguement Louis XIII, une cheminée genre breton et des toiles, des pichets, des rapières aux murs. Tu verras ça. Je t'y emmènerai un de ces soirs. Il y a là un tas d'amis : Willette, Henry Somm, Rivière, Auriol, Jouy, Mac-Nab, et d'autres, d'autres...

— Et les symbolistes ? questionna Chaufferette; est-ce qu'ils y viendront ?

— Peut-être, mais ce n'est pas sûr. Ils sont trop barbeurs.

— Ah ! s'exclama la jeune Montmartroise si désappointée qu'elle ne trouva pas d'autres mots pour exprimer sa désolation.

Mais Vénus, bonne déesse de l'amour, devait prendre en pitié la Chauffe, car à quelques jours de là, comme les deux amants étaient en effet descendus à ce *Chat Noir* pour y passer la soirée, voilà que, juste au moment où Fragerolle achevait de lancer la dernière strophe de son fameux :

Sentinelle ! veillez !

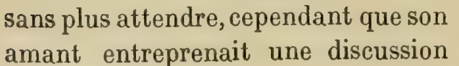
la porte du cabaret battit et le sâr Eliphas Backann entra, en compagnie d'un ami de Paul Dornans, un mage aussi, l'ami, mais doublé d'un poète étrange et d'un morphinomane enragé.

— Mon ami Wenceslas Landouski ! dit Paul

Dornans à Chaufferette, cependant que les deux magistes prenaient place à la table.

Le cœur de la Chauffe battit violemment, et sans plus attendre, cependant que son amant entreprenait une discussion d'esthétique avec Wenceslas Landouski, elle entama de son côté d'amoureuses hostilités avec le sâr Backann.

Lui était toujours l'hermétique Hiérophante qu'elle avait côtoyé au Quartier Latin durant cette nuit à jamais légendaire.



Et c'est du bout des lèvres, avec le regard dédaigneusement parti pour l'Ailleurs qu'il répondait à la jeune femme.

—Vous êtes rare à Montmartre, monsieur Eliphas Backann, avait tout d'abord déclaré Chaufferette.

— C'est que ce pays n'est point celui où hantent les purs esprits, avait répliqué le mage en caressant sa barbe de ce geste souple qui lui était familier.

— Il y a pourtant de l'esprit sur la Butte, se récria la Montmartroise. Ce que vous dites-là prouve que vous ne connaissez pas mes compatriotes, voilà tout.

— Pardon ! je les connais parfaitement et je sais de quel genre d'esprit ils sont capables. Ils se moquent de tout, ils rient de tout, et on les voit manquer de respect même à mon féal Joséphin Péladan, ce génie !

— Je ne connais pas Péladan, déclara Chaufferette à demi voix. Tout ce que je sais de lui, c'est que mon amant ne le gobe guère, et qu'il ne peut parler de lui sans se moquer.

— Oh, fit le sâr Backann en levant les épaules, monsieur Dornans est un bon garçon. Mais de là à être un intellectuel capable de soutenir une conversation sur le symbole !

Paul Dornans, tout à son dialogue avec Wenceslas Landouski n'entendait rien.

— C'est vrai, concéda Chaufferette, que Paul est une âme très terre à terre...

— C'est un ignoble réaliste, affirma à demi voix le sâr Eliphas Backann. Il n'a pas été touché par la parole de Vérité. Il ignore et ignorera toujours

les secrets du Grand Arcane. Oh! je plains ceux qui partagent ses idées !

— Alors, vous me plaignez ? demanda vivement la Chauffe.

— De tout cœur ! dit le sâr qui était bien loin de partager les sentiments de la Montmartroise.

Celle-ci eut un brusque afflux de sang au visage. Une joie inconcevable l'envahit toute.

— J'adore le symbole, déclara-t-elle spontanément. Et je ne demande qu'une chose : être initiée le plus tôt possible à toutes vos cérémonies, y compris la Messe Noire. Je sens au fond de moi-même quelque chose qui me dit que j'ai des aptitudes spéciales pour réaliser des œuvres extraordinaires.

— Vrai ? interrogea le sâr Backann en baissant un peu plus la voix, vous vous prêteriez au service de la Messe Noire ?

— Je me prêterai à tous les services avec ivresse et volupté, fit la Chauffe. Je vous le dis, mon corps est à vous... disposez-en à votre gré.

— Eh bien, s'il en est ainsi, j'accepte, répliqua le sâr Backann. Seulement je dois vous prévenir que les mystères de la Rose ✠ Croix du Temple et du Graal sont inviolables et qu'ils ne doivent être révélés à âme qui vive, fut-ce une mère ou un amant.

— Entendu.

— Si je me sers de vous, vous jurerez de ne jamais rien révéler, même à monsieur Dornans ?

— Vous pensez, répondit Chaufferette, que c'est bien lui le dernier qui le saura !

— D'autant que c'est un bourgeois.

— Et vous un grand artiste. Oui, sâr, je suis à vous.

— Eh bien, trouvez-vous demain à dix heures du soir à l'hôtel *Turino*, rue de Laval. Vous



demanderez Donald O'Carter. Dites bien Donald, n'est-ce pas, parce que son frère, Maurice, est un fumiste qui n'est aucunement affilié à notre Loge. C'est un vulgaire chansonnier qui passe sa vie à réciter des choses profanes.

— Soyez tranquille... je me rappellerai bien Donald, hôtel *Turino*, rue de Laval.

— C'est cela même. Nous avons une tenue,

autrement dit une cérémonie initiatique, chez notre frère Rose ✠ Croix. Et la Messe Noire doit y être célébrée. Justement je n'ai pas de femme sous la main pour dire ma Messe. Car c'est moi qui officie.

— Je le pense bien.

— Et ce n'est pas pour me vanter... mais vous me verrez à l'œuvre. Je suis ardent et je me donne de tout cœur et tout entier.

— C'est ce qu'il faut, répliqua Chaufferette. Moi aussi, quand je suis à mon affaire, je m'abandonne entièrement C'est vous dire que j'espère que nous n'aurons à nous repentir ni l'un ni l'autre.

— Alors, convenu. Mais rompons cette conversation. Et à demain.

Le Sâr Backann se leva.

— Vous partez ? Déjà ? interrogea Paul Dornans.

— Oui, il le faut.

— Restez donc encore un peu avec nous... On va prendre des bocks !

— Non, je ne puis.

— Vous avez tort. Voilà le petit Andhré Mordhann qui va nous dire des vers.

— Andhré Mordhann, déclara le sâr Eliphas avec conviction. Je ne puis pas le souffrir, ce petit-là. Il boit de l'éther, se pique à la morphine, porte des bagues avec indiscrétion.

— Vous n'avez rien à lui reprocher sur ce chapitre-là, mons Backann.

— Oui, mais moi, je suis sâr ! Enfin, adieu !

Eliphas Backann serra toutes les mains qui se tendirent vers lui, et après avoir chatouillé mys-

térieusement le creux de la main de Chaufferette, qui pensa s'évanouir de plaisir, il prit la porte.

— Tu sais pourquoi le sâr déteste Mordhann ? interrogea Pierre Amelot en se penchant à l'oreille de Dornans.

— Non, pourquoi ?

— Paraît que Mordhann l'a dégoté au cours d'une séance d'occultisme chez Edouard Dubus. Le sâr est bien arrivé avec un costume excentrique, des manches pagodes, des dentelles, et une paire de bottes à la Louis XIII. Mais Andhré Mordhann a surgi en Alcibiade et il s'était fait dorer les ongles de pied. Tout le monde a applaudi. Les deux symbolistes ont grincé des dents. Et depuis ce temps-là, ils s'envoûtent l'un l'autre.

— Ah, ils peuvent bien s'envoûter jusqu'à la Saint Glin-Glin ! s'exclama Paul Dornans en vidant sa choppe ; pourvu qu'ils ne nous emmerdent pas ! Pas vrai, la Chauffe ?

Chaufferette, écœurée par la vulgarité de ce langage, eut peine à retenir un geste de révolte.

Mais déjà Paul Dornans ne faisait plus attention à elle. Tout à l'audition d'un poème byzantin du petit Mordhann, il ponctuait de « Oh ! » et de « Ah ! » en compagnie de toute l'assemblée ironique, les vers du jeune esthète.

Celui-ci déclamait emphatiquement :

> Son Altesse mon Ame errait par la vallée !

— Vive la Commune ! s'exclama Jules Jouy. Il n'y a pas d'Altesses ici !

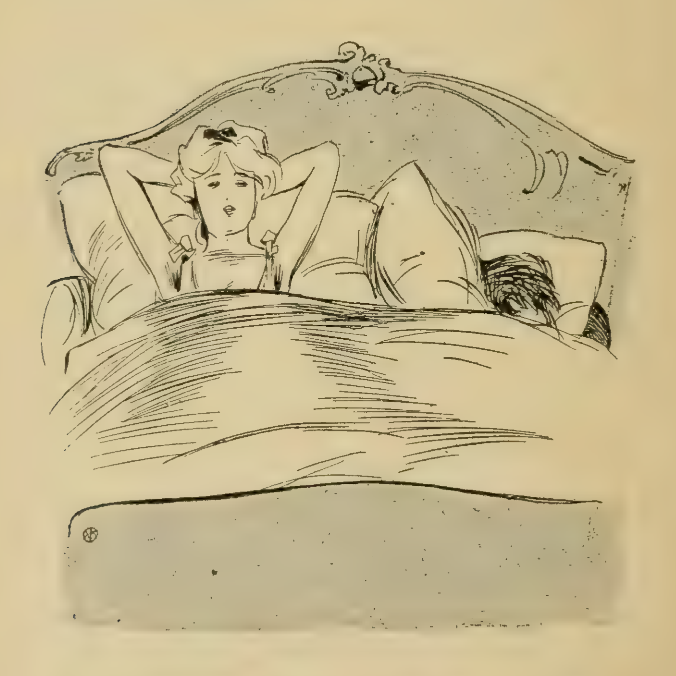
— Bravo ! Bravo !

— Bis !

— La peau ! Ta gueule, Mordhann !

— Silence !

— Qu'il s'asseye !



Le brouhaha s'enflait jusqu'au tumulte. La cinquantaine de rapins, gens de lettres et bohèmes réunis là, au *Chat-Noir*, dans cet étroit boyau continué par une arrière-salle dénommée l'Institut, faisait un potin épouvantable. Il en était ainsi tous les soirs.

Enfin, le silence — silence relatif — se rétablit et ce fut le bon poète Goudeau qui prit la parole pour réciter ce chef-d'œuvre et son chef-d'œuvre : *La revanche des bêtes et des fleurs*, à quoi succédèrent des chansons naturalistes d'Aristide Bruant et des monologues de Charles Cros.

Dans les coins, des collaborations se nouaient, des invectives s'échangeaient à propos de tout et de rien, des théories de Zola ou des amants d'Amandine ou de Mendika.

Et brochant sur le tout, la voix puissante du maître de céans, de Rodolphe Salis, excitant la verve des uns et des autres, dardant sur toute cette jeunesse et toute cette folie son louche regard d'exploiteur.

Et dans cette gaieté pourtant si communicative, alors que Paul Dornans échangeait des idées avec le groupe de ses amis, Chaufferette rêvait déjà aux félicités futures que lui réservait le lendemain.



CHAPITRE VI

Dis donc, Paul ?

— Quoi, la Chauffe ?

— Qu'est-ce que tu m'as dit l'autre soir ? Que Marie Pasco avait déserté le Quartier Latin ?

— Parfaitement. C'est Barsac qui m'a raconté ça. Il était descendu au Quartier avec une bande d'amis pour purger un peu les environs du boulevard Saint-Michel des maquereaux qui abondent dans ces parages, — tu sais, si Barsac recherche avec avidité toutes les occasions de mettre en relief ses biceps. C'est un sculpteur qui

fait beaucoup plus de poids que de sculpture. Eh bien, après avoir assommé une demi-douzaine de marlous, il est entré à *la Cigarette* pour prendre un bock, et là, il a appris de la bouche même de la grande Ida la nouvelle équipée de Marie Pasco.

— Eh, bien, elle y est revenue au Quartier.

— Comment sais-tu ça ?

— Il est probable que, si hier soir, au *Chat Noir*, tu avais un peu plus fait attention à ce que le sâr Eliphas Backann disait, au lieu de discuter avec tes gueulards d'amis, tu saurais comme moi que Daratte a remis la main sur Marie dans un hôtel du boulevard du Montparnasse. Et Marie Pasco a repris sa vie et son tablier à la *Cigarette*.

— Tant mieux pour elle, la Chauffe. Mais pourquoi me racontes-tu ça ? Tu n'as cependant pas envie de revadrouiller au Quartier ? D'abord, en ce moment-ci je n'ai pas beaucoup de temps. J'ai promis de tirer un acte d'une de mes nouvelles pour un groupe de jeunes comédiens qui montent le *Théâtre Libéral*, c'est te dire que je n'ai pas l'intention de m'éparpiller. Bien au contraire. Jusqu'à nouvel ordre, on ne quitte plus la rue Cortot. Je travaille d'arrache-pieds.

— J'aurais pourtant bien aimé voir Marie.

— Eh bien, soit, va la voir! Tiens, ce soir, va passer, si tu veux, la soirée avec elle. Moi, je salirai du papier pendant ce temps-là. C'est facile. Tu reviendras par le dernier omnibus.

— Si ça ne t'ennuie pas ?

— Pas le moins du monde. Tu sais bien que moi, je suis pour la liberté, la grande liberté.

— Alors, j'accepte. Je filerai après dîner. T'es gentil, Paul. Faut que je t'embrasse.

— Ne te gêne pas pour moi. Allons-y !

Et Chaufferette sauta au cou de son amant, et l'embrassa avec une effusion fort tendre.

C'était en fin d'après-midi, dans leur logis de la rue Cortot. En robe de chambre et en pantoufles, Paul Dornans vautré au creux d'un canapé fumait de minces et hâtives cigarettes de tabac blond. Chaufferette, assise dans une bergère, en face de lui, se faisait les ongles avec toute l'attention que les Parisiennes frivoles et les Montmartroises compagnes d'artistes en particulier, attachent à cet exercice.

Elle ruminait depuis le matin sur la façon dont elle se prendrait pour conquérir le soir même sa liberté sans éveiller les soupçons de son amant. Et le souvenir brusquement surgi du fond de sa mémoire de Marie Pasco venait de lui donner le moyen de filer après le dîner rejoindre le sâr Eliphas Backann à l'hôtel *Turino*, rue de Laval.

Oh ! pour sûr qu'elle se rappelait bien l'adresse, et le nom aussi que le Hiérophante lui avait dit de ne pas oublier. Et c'est sans hésitation qu'elle demanderait au concierge de lui indiquer la chambre de M. Donald.

Le dîner fut vivement expédié. Paul Dornans avait la tête prise par l'affabulation de sa pièce et Chaufferette par l'échafaudage de ses projets.

En un tour de main, la jeune femme, qui avait fait secrètement une toilette soignée, fut prête. Et le chapeau sur la tête, elle vint à Paul Dornans.



— Bonsoir, Paul.

— Bonsoir, la Chauffe. Amuse-toi bien. Et n'oublie pas de prendre le dernier omnibus. Je vais travailler en attendant.

—Sois tranquille.

Elle s'enrubanna le cou d'un long boa de plumes et, cependant que le jeune écrivain se mettait au travail sur la table même de la salle à manger, selon son système favori, Chaufferette descendit les pentes de la butte Montmartre par cette fraîche mais douce soirée d'avril qui semblait un salut du printemps proche. Des matous, du haut des gouttières, et des chattes au bord des trottoirs râlaient d'amour.

Il semblait à Chaufferette que toute la Butte embaumait de joie ; en vérité oui, car par toutes les rues, elle ne voyait que des visages rieurs, des groupes enlacés, des midinettes, deux sous de fleurs au corsage, avançant la tête au creux des épaules de jeunes gens très fiers de leurs gracieux et fragiles fardeaux.

Des cours montaient des romances amoureuses, les romances simples et douces que Paul Delmet venait de mettre en vogue sur des poèmes chantants d'Albert Tinchant et de Vaucaire.

Il va fleurir le joli mai,
Quoi ! toutes celles que j'aimai
Déjà parties!

. . . .
. . . .

Encore un baiser, veux-tu bien
Un baiser qui n'engage à rien,
Sans qu'on se touche,
Tu le rendras à ton amant,
En te figurant un moment
Qu'il a ma bouche !

Et toutes les rues répétaient :

Encore un baiser...

Ces simples mots la montaient tout à fait, la petite Chaufferette ; et alors elle pressait davantage le pas ; elle aurait voulu avoir des ailes pour dévaler plus rapidement la rue Germain-Pilon et traverser la place Pigalle où les terrasses du *Rat Mort* et de la *Nouvelle Athènes* et le jardin de l'*Abbaye de Thélème* commençaient à se peu-

pler d'artistes et de poètes venus discourir entre eux, autour du jet d'eau jaseur.

Toute en moiteur, et le cœur battant bien fort



dans la poitrine, elle arriva à l'hôtel *Turino*, dans la rue de Laval, cette rue qui allait bientôt, et non sans protestation, changer son nom pour

celui de Victor-Massé, à l'époque où le *Chat Noir* déménagerait du boulevard Rochechouart en grandes pompes et à grand orchestre pour se venir installer dans un luxueux hôtel.

— Pardon, demanda-t-elle au bureau de l'hôtel, monsieur Donald ?

— C'est au troisième, lui répondit une grosse femme barbue. Mais il n'y est pas.

— Cependant on m'avait dit...

— Attendez ! Il n'y est pas, mais si vous êtes la petite dame que l'on attend...

— Précisément, je suis la petite dame.

— Alors, mon enfant, voici la clef, montez. C'est le numéro 21. Vous pourrez vous coucher tout de suite. Il y a des draps blancs.

Chaufferette n'était pas encore revenue des explications que lui fournissait l'hôtelière que cette dernière lui avait passé au doigt une clef garnie d'un anneau de cuivre et dans la main même un chandelier allumé.

— Par exemple, se dit la petite Montmartroise, elle n'y va pas par quatre chemins, la vieille. Tout droit au but ! Ça doit être une ancienne cantinière ! Enfin !

Elle ascensionna les trois étages d'un escalier discret autant que décent, se trouva devant la porte portant le n° 21, introduisit la clef dans la serrure, fit jouer le pène et se trouva dans la chambre vide.

La banale chambre d'hôtel d'un banal hôtel. Un lit d'acajou, une armoire à glace, une table-

toilette dans un coin. A terre, une descente de lit figurant le tigre obligatoire et aux fenêtres, des doubles rideaux en percaline. Rien aux murs, sinon dans la ruelle du lit, un gigantesque triangle inséré dans une non moins gigantesque circonférence.

Toute déconcertée, son grand courage et sa grande joie évanouis en un instant, Chaufferette posa la bougie sur la table de nuit et se laissa aller dans le fauteuil devant l'armoire à glace qui lui renvoya aussitôt son image avec fidélité, — ainsi d'ailleurs que le font toutes les armoires à glace.

Oui, une sorte de malaise l'étreignait maintenant. Elle avait compté trouver le sâr Eliphas Backann au rendez-vous, et voici qu'elle arrivait la première. Ah ça ! qu'est-ce que cela voulait dire ? Elle ne s'était pourtant pas trompée d'heure. Et comme pour lui donner raison, dix heures se mirent à sonner précipitamment à la pendule qui, par miracle, fonctionnait.

Pourvu que le sâr ne lui eût pas monté un bateau ? Oh! non, cela ne se pouvait pas. Un si grand artiste ! Les blagues de rapins, c'était bon pour les gens dans le genre de Paul Dornans et Cie, mais un Eliphas Backann ne se donnait pas la peine de s'offrir des divertissements aussi bas, aussi grossiers.

Alors, comment se faisait-il qu'il ne fût pas là, fidèle et exact au rendez-vous ?

Et puis pourquoi ce rendez-vous, dans cette

chambre étrangère, plutôt que chez lui, dans la chapelle ?

Alors, elle se rappela que le sâr avait parlé d'une initiation à quoi la Messe Noire devait servir de prétexte...

Une idée se fit soudainement très claire dans sa tête... Une initiation ! Mais sans nul doute, c'était la sienne, à elle, Chaufferette, à laquelle Eliphas Backann avait fait allusion... C'est cela... Le sâr allait l'initier en disant la Messe Noire avec elle... Et cette concierge-gérante qui venait de lui indiquer qu'elle avait mis des draps blancs et que la « petite» dame pouvait se coucher tout de suite, cette concierge devait être une symboliste qui en savait long sur la magie, les mages et leurs mystères !

Il n'y avait pas d'erreur. Il fallait que Chaufferette se couchât immédiatement.

Et aussitôt, la jeune Montmartroise retira son chapeau, son manteau, quitta sa jupe et ses jupons.

Elle prit cinq minutes pour enlever son pantalon et cinq autres minutes encore, ses bas retirés, pour admirer le reflet troublant de son corps joliment potelé dans la transparence de la glace.

Cela fait, en deux bonds, elle fut sur le lit et se coula lestement dans les draps;

Il en est quelquefois de la vie comme de certains vaudevilles : les personnages ont à peine eu le temps de prendre leurs places respectives que d'autres personnages surgissent pour continuer à nouer davantage l'imbroglio.

Tel fut le cas de cette soirée qui devait laisser

un impérissable souvenir dans la mémoire de Chaufferette.

Elle venait de s'étendre sous les couvertures, lorsqu'un homme entra dans la chambre, un homme sombre, dissimulé dans un de ces manteaux couleur muraille qui ont fait la joie de feu Ponson du Terrail.



Tout de suite, la Chauffe le reconnut.

— Eliphas ! sursauta-t-elle.

C'était en effet le mage.

— Vous ! répliqua-t-il, stupéfait.

— Je vous attends.

— Vous m'attendez ?

— Naturellement !

— Et Donald n'est pas arrivé?

— Je n'ai vu personne, mais n'avons-nous pas rendez-vous ici pour dire ensemble la Messe Noire ?

— Je ne dis pas le contraire. Mais pourquoi vous êtes-vous couchée ?

— Dame, je croyais... et puis, c'est la concierge qui me l'a dit.

— La concierge ?

— Oui... enfin la gérante, la patronne de l'hôtel, la vieille femme qui est en bas. Elle m'a même ajouté qu'elle avait mis exprès des draps blancs.

— Cette femme est une folle, jeune Chaufferette.

— Alors, il ne fallait pas me coucher ?

— Certainement que non.

— Vous ne dites donc pas la Messe Noire dans un lit, vous ?

— Jamais ! se récria le sâr avec indignation. Le lit, c'est l'instrument de l'œuvre de chair.

— Eh bien ?

— Eh bien, le lit est abominable. Si l'on écoutait les conseils de la Magie, on démolirait tous les lits... il n'y en aurait plus.

— Sapristi, fit Chaufferette, dans quoi dormirait-on alors ? Dans quoi ferait-on les enfants ?

— On dormirait à terre, enveloppé dans un cilice, et quant aux enfants, on n'en ferait plus.

— Pour les gosses, çà, vous avez raison. Je ne tiens pas du tout à la marmaille, moi. Mais pour le pieu, c'est une autre paire de manches. J'aime les bons matelas, les oreillers de plume et les édredons bien garnis. Enfin...

Et comme elle voyait le sâr Eliphas Backann aller et venir par la chambre, en exécutant le mouvement cher aux fauves de ménagerie, elle s'inquiéta :

— Faut-il me lever ?

Le sâr s'arrêta.

— Non, dit-il ; vous pouvez rester où vous êtes.... Excusez ma nervosité, ce soir, mais je suis tout surexcité.

— Ah, il n'y a pas que vous, allez, qui l'êtes surexcité ! confessa la Chauffe en coulant une œillade amoureuse au Hiérophante.

— Est-ce que vous aussi ?

— Tu parles !

— Donnez-moi votre main ! commanda brusquement le sâr en venant au bord du lit.

Chaufferette ne se le fit pas dire deux fois.

— Ma main ! clama-t-elle avec transport, la voici... Et tout ce que vous voudrez avec !

En même temps, elle offrit une menotte très rose et très potelée à celui qu'elle considérait comme son adorateur, pensant qu'il allait la couvrir de baisers.

Il n'en fut rien.

— Vous avez une ligne de vie assez bonne, prononça dignement le mage. La ligne de tête capricieuse, la ligne de cœur désordonnée, et le mont de Vénus énorme.

— Oh oui, énorme ! appuya Chaufferette.

— Faut bien faire attention à ça, consulta le sâr en se penchant. Vous avez de plus le double anneau de Vénus, qui indique une femme terriblement passionnelle... Oh, cet anneau de Vénus !

Et Eliphas Backann ouvrit des yeux démesurés.

Du coup Chaufferette n'y tint plus... Elle s'abattit sur la poitrine du mage, l'enlaça de ses bras et le couvrit de baisers ardents.

Sous la secousse, la furie de cette tendresse désordonnée, le sâr sentit que quelque chose se détraquait en lui, l'homme sage, l'homme chaste entre les chastes. Un éblouissement lui passa devant les yeux. L'enfer lui ouvrit toutes grandes ses portes. Abruti, sans proférer un mot, littéralement affolé par l'assaut de ces baisers-morsures, il chancela et croula sur le lit...

. . . .

Au matin, quand Chaufferette se réveilla, elle chercha en vain à ses côtés le mage aimé. Il avait fui, laissant pour seul témoignage de son indignation ces seuls mots tracés sur une vieille enveloppe :

« Arrière, incarnation de Satan ! Vous m'avez souillé ! J'en mourrai ! »

La Chauffe en fut tout estomaquée. Quoi ! c'était là la façon dont le sâr Eliphas Backann payait l'énorme dépense amoureuse dont elle

avait fait preuve, c'est ainsi qu'il la remerciait de ses câlineries ?

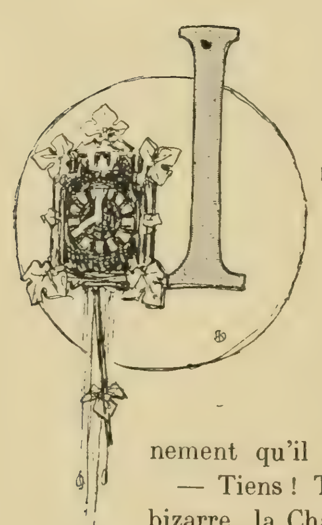
Ah! le cochon, le goret, l'imbécile!



La mort dans l'âme et un pli amer à la bouche, elle se rhabilla à la fois irritée et triste, et, quand elle fut prête, elle sortit de cette chambre où elle était entrée si joyeuse et dont elle s'éloignait si désabusée...

La tête basse, elle reprit le chemin de la rue Cortot.

CHAPITRE VII



Il était huit heures du matin quand Paul Dornans se réveilla.

Il s'étira, se frotta les yeux, puis se leva sur son séant et c'est seulement alors qu'il s'aperçut avec un peu d'étonnement qu'il était seul dans son lit.

— Tiens ! Tiens ! fit-il, c'est assez bizarre, la Chauffe qui n'est pas rentrée !

Il rassembla ses souvenirs.

La veille, Chaufferette l'avait quitté pour aller voir au quartier Latin Marie Pasco.

Elle était gaie, gentille comme d'habitude, et rien dans son attitude n'avait pu lui faire prévoir qu'elle nourrissait en secret le projet d'une escapade coupable.

Puis il s'était ennuyé, avait lâché

son travail et était descendu au boulevard d'où il était remonté à minuit après avoir gagné dix louis à son cercle. Il s'était couché sans inquiétude, sûr d'avance d'entendre sa maîtresse rentrer vers deux heures du matin.

Mais rien n'avait troublé son sommeil paisible.

Il ne put s'empêcher de sourire en se rappelant sa chance constante au baccarat.

— C'est peut-être elle qui m'a porté bonheur... conclut-il avec philosophie. N'importe, je la trouve sévère ! Je sais bien que Marie Pasco n'est pas une compagne de tout repos... mais la Chauffe est une fille sérieuse... Où diable et avec qui a-t-elle bien pu passer la nuit ?

Il fut interrompu dans ses réflexions par l'entrée d'Eulalie qui apportait le courrier.

La brave femme parut estomaquée de trouver Paul couché seul dans son lit.

— Madame n'est pas rentrée ? demanda-t-elle ingénument.

— Non, madame est chez une de ses amies.

— Mais madame rentrera pour déjeuner ?

— Ce n'est pas certain, Eulalie, vous me préparerez donc à déjeuner pour moi seul.

Paul Dornans n'était pas jaloux, mais il était sensible à la moindre blessure d'amour-propre.

Chaufferette ne fût-elle pas coupable, qu'il ne pouvait admettre une pareille façon d'agir.

Le doute lui était odieux et lui enlevait toute confiance pour l'avenir.

Il se leva, s'assit devant sa table, mais il lui fut impossible de travailler.

Toujours, comme une obsession, la même question se posait dans son esprit :

— Avec qui diable peut-elle bien avoir passé la nuit ?

Il n'avait jamais rien remarqué d'insolite dans son attitude des derniers jours.

Elle n'avait jamais affiché aucune préférence pour les familiers de la maison.

Au quartier Latin, elle ne connaissait personne si ce n'est les trois grotesques, en compagnie desquels ils avaient passé une soirée dont il avait gardé le souvenir.

Et certes, ce n'était pas d'eux que devait venir le danger !

Durant leurs six mois de collage, Chaufferette avait mené une existence exemplaire, l'accompagnant partout, ne s'absentant jamais.

Alors, quoi ? Comment s'expliquer cette fugue subite ?

L'idée d'un accident n'effleura pas même son esprit.

Au contraire, l'influence de cette folle de Marie Pasco autorisait les pires suppositions.

Brusquement, l'impatience le gagna.

— Ah ! Et puis, zut, après tout, c'est bien fait pour moi ! Je m'étais promis de vivre seul et tranquille dans mon coin. Sans m'en rendre compte, je me suis laissé empaumer par cette petite bécasse, qui s'est imposée chez moi... Si elle ne m'eût

jamais donné une raison de rompre, j'en avais pour des années... Elle me fournit là une riche occasion de reprendre ma liberté. Profitons-en !

Paul Dornans était l'homme des décisions promptes. Il sonna Eulalie.



— J'ai à sortir. Que mon déjeuner soit prêt dans une heure.

Et tout satisfait de sa brusque détermination, il commença à faire sa toilette, en fredonnant un air à la mode.

— C'est entendu, pensait-il, je vais sortir, de

façon à ce qu'à son retour Chaufferette ne me trouve pas ici... Et ce soir, ce sera mon tour de jouer la fille de l'air. Voyons ? Où pourrais-je aller? Il ne faut pas qu'elle me retrouve, dans le cas où la fantaisie lui prendrait de me relancer.

Il réfléchit un moment, puis il eut un sourire. Le souvenir de Lucienne Gilard, la petite cabotine dont Boucanais lui avait, la veille de Noël, notifié le retour à Paris venait de subitement surgir dans son esprit.

Il la revit avec ses yeux pervers et calins, son bout de nez retroussé et ses lèvres rouges encadrant une magnifique rangée de dents blanches.

Il revécut en un instant les heures exquises qu'il avait passées jadis avec la jolie fille à Bruxelles d'abord, où une de ses anciennes maîtresses la lui avait présentée, à Paris ensuite, pendant l'un de ses nombreux séjours dans la capitale. Car Lucienne était d'humeur essentiellement nomade. Elle avait horreur de la vie sédentaire et adorait les voyages. Aussi n'acceptait-elle jamais d'engagement de longue durée dans un théâtre fixe.

Elle était la spécialiste des tournées. On le savait et elle était toujours proposée en tête de liste dans les agences dramatiques formant des troupes pour les pays lointains.

— J'ai fait deux fois le tour du monde, proclamait-elle avec orgueil, et je ne m'en porte pas plus mal, au contraire !

Elle se vantait de connaître comme Paris toutes les capitales de l'Ancien et du Nouveau Continent,

et rien n'était amusant comme de l'entendre conter ses souvenirs de voyages. Au demeurant une fille calme, incapable d'un coup de cœur, et d'une amoralité charmante.

On ne lui connaissait aucune liaison et quand on s'étonnait de l'indifférence qu'elle montrait :

— Pourquoi, répondait-elle, voulez-vous que je complique ma vie ? Je me suis fait une existence très agréable... Je gagne beaucoup d'argent, beaucoup plus que si je travaillais régulièrement dans une boîte où il me faudrait apprendre dix rôles par an et être l'esclave d'un directeur... Je vis libre et sans souci... Si je rencontre un type qui me plaît, je me laisse aimer et je tâche qu'il ne s'embête pas ! Puis, bonsoir, je repars ! Et je suis sûre qu'ainsi on me regrette toujours ! J'ai des amoureux qui restent fidèles à mon souvenir dans toutes les parties du monde et qui sont toujours heureux de me revoir ! J'aurais eu un mari ou des amants... mais nous nous serions mangé le nez tous les six mois !

Paul Dornans avait été un des rares privilégiés accueillis par Lucienne et ses relations passagères avec cette jolie fille uniquement sensuelle, dont il comprenait si bien le caractère, avaient marqué une date dans son existence.

La trahison probable de Chaufferette avait réveillé en lui le désir très vif de revoir la comédienne.

S'il la retrouvait, sa vengeance était toute prête et il allait jusqu'à se réjouir d'un incident qui brisait la chaîne que l'habitude avait rivée à son

pied et qui lui donnait une occasion de revenir à ses anciennes amours.

A onze heures, Eulalie annonça que le déjeuner était servi.

Paul Dornans se mit à table et mangea avec appétit.



— Ça me fait plaisir, dit la vieille femme, de voir monsieur faire honneur comme ça à mes plats !

— C'est parce que je suis content, mère Eulalie, répondit gaiement le jeune homme, et la joie donne faim !

— Monsieur a eu de bonnes nouvelles ce matin ?

— Oui... Une que je n'attendais pas... et qui est excellente ! Allons, servez-moi vite le café, car je suis pressé !

Eulalie avait à peine eu le temps d'obéir qu'une clef tournait dans la serrure et brusquement Chaufferette apparut.

— Bonjour ! fit-elle. Comment ! Tu déjeunes déjà ?

— Oui, je suis obligé de sortir. J'ai affaire. Marie Pasco va bien ?

Il avait répondu d'un ton si calme que Chaufferette resta interdite et pâle.

Pour se donner une contenance, elle s'assit, puis :

— Elle va très bien et elle m'a chargée de toutes ses amitiés pour toi.

— Tu la remercieras quand tu la verras.

Il y eut un petit silence.

— Tu ne me demandes pas comment il se fait que je ne sois pas rentrée ?

— Pourquoi veux-tu que je te le demande ? fit Paul Dornans en sucrant tranquillement son café.

— Pour savoir. Il est tout naturel que tu veuilles apprendre où j'ai passé la nuit et par qui j'ai été retenue.

— Je ne suis pas curieux de ma nature, répondit Paul et j'ai horreur du ridicule. Si, comme j'aime à le croire, tu as obéi à un cas de force majeure, tu dois être la première à vouloir me l'expliquer. S'il s'est passé cette nuit des événements que tu as intérêt à me laisser ignorer, je te forcerais à mentir, en t'interrogeant. A quoi bon te mettre dans cette alternative ?

— Et tu n'as pas été inquiet ?

— Oh ! pas du tout ! J'ai dormi jusqu'à ce matin du sommeil du juste.

— Eh bien ! fit Chaufferette, vexée, je ne m'attendais guère à une pareille réception.

— De quoi te plains-tu ? Je ne te fais aucun reproche.Tu t'attendais à des compliments ?

— Je t'en prie, ne te moque pas de moi.

— Je n'y pense pas.

— Tu fais preuve d'une indifférence à mon égard...

— Allons, ne sois pas injuste.

— Et si je n'étais pas rentrée tout à l'heure, tu allais sortir sans m'attendre ?

— Naturellement.

— Je suppose que ç'aurait dans été l'intention d'aller au-devant de moi ou dans tous les cas de te renseigner sur ce que j'étais devenue ?

— Oh ! pas du tout.

— C'est trop fort ! Et où vas-tu ?

— Je viens de te dire que j'avais affaire.

Paul Dornans acheva de boire son café, puis il se leva et demanda son chapeau.

— Ah ! non, s'écria Chaufferette, tu ne partiras pas sans m'avoir entendue.

— Je t'ai dit que je n'y tenais pas.

— Moi, je l'exige !

Elle le força à se rasseoir et d'un ton saccadé, elle commença à lui faire le récit détaillé de son aventure.

Elle avait dîné à la brasserie avec Marie Pasco,

puis toutes deux étaient montées jusqu'à Bullier.

Là, Marie avait rencontré un grand nombre d'amis qui leur avaient fait fête. Puis, il avait fallu souper.



Marie, très en train comme d'habitude, avait été étourdissante de gaieté et les heures s'étaient écoulées sans qu'on y prit garde.

Après la fermeture des établissements et malgré

son opposition,la joyeuse compagnie avait terminé la nuit chez l'inévitable Beauvy.

Au petit jour, elle avait insisté pour prendre une voiture et regagner la Butte, mais Marie s'était moquée d'elle :

— T'en aller maintenant ! Tu es folle ! Voilà qu'il fait jour ! Tu vas venir te reposer chez moi. Et tu partiras quand tu auras dormi.

— A dix heures, quand je me suis levée, conclut Chaufferette, Marie émettait encore la prétention de me garder à déjeuner... J'ai été assez bête pour craindre que tu ne sois inquiet et j'ai préféré revenir de suite. J'en ai été bien récompensée !

— C'est tout ? demanda Paul Dornans.

— Bien sûr que c'est tout.

— Eh bien ! je m'en vais.

— Où est-ce que je te retrouve ce soir ?

— Je t'avoue que je ne sais pas moi-même ou je serai... très sincèrement.

— Je vois bien, dit Chaufferette, renonçant tout à coup à vaincre l'impassibilité de son amant, que tu es fâché contre moi.

— Pas le moins du monde.

— Eh bien ! embrasse-moi !

— Bien volontiers.

Paul Dornans pencha la tête.

Chaufferette entoura de ses deux bras et avec une sorte de frénésie le cou de son amant et elle le baisa longuement sur les lèvres.

— Tu es contente, dit Paul en se dégageant, eh bien, au revoir !

— Tu ne rentreras pas trop tard ?
— J'espère que non.
— Dans tous les cas, pour dîner ?
— Oh çà, je ne sais pas !



Et il sortit, heureux d'avoir joué avec tant de calme et de sérénité sa petite comédie.

Chaufferette, debout devant la fenêtre, le regarda s'éloigner.

Quand il eut disparu, au coin de la place du Tertre, elle appela Eulalie :

— Monsieur ne vous a rien dit ce matin ?

— Non !... Ah ! si ! Il m'a dit être bien content d'une nouvelle qu'il avait reçue. En effet, il avait l'air tout joyeux. Il chantait, en s'habillant...

— C'est bien, je vous remercie.

Chaufferette entra dans sa chambre, se décoiffa et lança à la volée son chapeau sur le lit, puis elle se laissa tomber sur un fauteuil, en murmurant entre ses dents :

— Allons ! je crois que je viens de faire la belle gaffe !

CHAPITRE VIII



M AINTENANT que voici le compte de Chaufferette réglé, où diable vais-je dénicher l'adresse de Lucienne ? se demandait Paul Dornans, en descendant la rue Lepic. Les oiseaux-voyageurs de son espèce font rarement leur nid au même endroit. Boucanais pourrait me renseigner, mais l'animal a oublié lui-même de me dire où il demeurait.

Paul était tellement obsédé par cette idée fixe de retrouver Lucienne le jour même qu'il éprouvait un véritable dépit de la difficulté qui se dressait devant lui.

Tout à coup, il se frappa le front.

— Que je suis bête ! Je n'ai qu'à aller à l'apéritif dans un café de cabots. Je saurai tout ce que je voudrai.

Il passa au *Tocsin*, écrivit quelques lettres, puis à cinq heures, il s'achemina vers le café de Suède.

Peu de monde à la terrasse, mais l'arrière-salle était déjà bondée d'habitués jouant leur traditionnelle manille.

A l'une des tables, il aperçut Boucanais.

— Voilà mon affaire, pensa-t-il ; décidément la chance me sourit.

Le vieux cabot accueillit Paul Dornans avec joie et le présenta à ses partners, enchantés de connaître un auteur réputé, qui se doublait d'un critique.

Après les compliments obligés, Paul dit à Boucanais :

— Dites donc, j'ai un renseignement à vous demander, mon cher ami.

— A votre service, monsieur Dornans.

— Lucienne Gilard est-elle toujours à Paris ?

— Oui, oui, depuis notre dernière tournée, elle est au repos, mais je crois qu'elle a traité pour Buenos-Ayres.

— Elle va partir bientôt ?

— Non, dans deux ou trois mois seulement, aux environs de la Pentecôte.

— Bon ! Parce que j'aurais peut-être quelque chose à lui proposer... pour tout de suite. Où demeure-t-elle ?

— Rue Geoffroy-Marie, seulement j'ai oublié

le numéro. Mais c'est bien simple, attendez ici. Presque tous les soirs, elle passe au Suède, avant dîner.

— Ça suffit, je vous remercie, je vais l'attendre. C'est tout ce que je voulais savoir, continuez votre partie, mon cher Boucanais.

Paul Dornans s'assit à une table voisine et se fit servir une absinthe.

Dans ce café qu'il fréquentait jadis et où il ne venait plus que très rarement depuis son collage avec Chaufferette, le jeune homme se sentait revivre. Il s'intéressait à ce défilé de mentons bleus dont il connaissait le plus grand nombre.

Presque tous tenaient à honneur de venir lui serrer la main, dans l'espoir d'un rôle ou pour se concilier, le cas échéant, les bonnes grâces du critique.

Mais les femmes surtout requéraient son attention.

Duègues, soubrettes et ingénues se pressaient autour des tables ; de temps à autre, quelques jolis minois inconnus de lui excitaient sa curiosité.

Alors il se renseignait auprès du légendaire patron, le père Giraud, qui, sa serviette au bras, surveillait le service.

A considérer ces frimousses éveillées, ces mines de gavroches en jupons, il en arrivait à trouver fade et sans expression la figure fine de Chaufferette.

— Mon Dieu, que j'ai été bête, pensait-il, de me claustrer ridiculement avec ce modèle, qui ne vaut pas mieux que ses pareils, au lieu de vive

librement au milieu de ce troupeau de jolies filles, avec la faculté de choisir et de changer ! Oh ! mais, ça ne va pas durer !

Soudain, le profil mutin de Lucienne s'encadra dans la porte.



Elle entra, souriante et gaie, et fit le tour des tables, en échangeant des poignées de main.

Le père Giraud, prévenu par Paul, glissa à l'oreille de la comédienne

— Il y a quelqu'un là-bas qui serait bien content de vous dire bonjour.

— Qui donc ?

— Au coin, près du comptoir.

— Comment, c'est toi, Paul ? s'écria Lucienne en courant auprès du jeune homme. Je suis joliment heureuse de te voir.

Et elle lui planta un gros baiser sur la joue.

— Mais par quel hasard te trouves-tu au Suède ?

— Je savais t'y rencontrer, répliqua simplement Dornans, et je suis venu.

— C'est gentil, ça !

Et Paul lui raconta sa conversation avec Boucanais, le soir de Noël.

— Il t'a fallu près de trois mois pour te décider à revoir cette vieille Lucienne ? Tu as pris le temps de la réflexion.

— J'ai pensé à toi tous les jours depuis cette époque, mais j'étais retenu par des circonstances indépendantes de ma volonté... Ce matin, un incident s'est produit qui m'a permis de brusquer les choses... et me voici !

— Je comprends, tu as une bonne femme jalouse, un crampon ?

— Pis que cela, un collage !

Une véritable stupéfaction se peignit sur le visage de Lucienne.

— Un collage, toi, l'homme fort ? L'homme que j'aimais, parce que, comme moi, il avait juré mille fois de ne jamais aliéner sa liberté ! Mon vieux, je ne te reconnais plus... je te méprise !

— Ne m'accable pas ! Je suis victime d'une liaison conclue sans le faire exprès.

— Ah ! par exemple, ça demande explication.

— Je te raconterai mon histoire en détail, mais parlons de toi d'abord. Qu'est-ce que tu fais maintenant ?

— Moi, du lard ! Depuis que je suis de retour, j'engraisse, mon pauvre vieux, et je m'embête ! Je suis heureuse et je ne me porte bien qu'en voyage. Je suis comme les oiseaux, je suis faite pour voler !

— Tu es libre ?

— Comme l'air ! Jusqu'à la Pentecôte, où je m'embarque pour l'Amérique du Sud, à des conditions épatantes ! Ah ! tu en as un nez d'être venu aujourd'hui ! Zizi est parti avant-hier.

— Qui ça, Zizi ?

— Zizi ? C'est Isidore ! C'est vrai, tu ne sais pas ! Il y a eu bien du changement dans mon existence, depuis que je ne t'ai vu... J'ai trouvé l'idéal ! Je suis une femme pas collée... moi, mais entretenue ! Voici la chose ! Il y a trois ans, j'étais à Bordeaux et je fis la connaissance d'un homme très chic, pas trop jeune et pas trop vieux, mais fort riche... un comte, propriétaire d'immenses vignobles... Dans ce pays-là, les comtes ne rougissent pas d'être marchands de vins ! Il me vit, je lui plus ! Tu sais que je ne suis pas vadrouilleuse et que moi, pour marcher, faut que ça me dise ! D'abord, ça ne me disait pas du tout ! Mais il se montra si gentil, si prévenant, si amoureux que,

ma foi, un beau jour j'acceptai un rendez-vous avec lui. Je ne sais pas ce que je lui ai fait... depuis ce jour-là, il est fou ! Il paraît qu'il n'a jamais vu une femme aussi accomplie que moi... et que ma façon de vivre correspond parfaitement à sa manière de comprendre l'existence... C'est épatant... Je crois t'entendre parler quand il m'explique, comme il dit, son état d'âme.

— « Vois-tu, ma petite Lucienne, je n'ai jamais « voulu me marier, parce que j'ai horreur de la vie « commune... je vis tout seul, sans famille, au « fond de mon vieux château... De temps en temps, « j'ai besoin d'un mois de vacances; et ces mois-là « autant que possible, on n'aime pas à les passer « seul ! je t'ai trouvée... Physiquement, tu me « plais... tu es gaie, pas embêtante... Tu passes ta « vie en chemin de fer et en bateaux, et je sais que « tu te tiens bien. Je prendrai, si tu veux, mes « vacances, à chacun de tes retours, en allant te « trouver où tu seras... Le reste du temps, nous « nous écrirons, toi, pour me donner de tes nou- « velle et me raconter tes impressions, moi, pour « te servir régulièrement une rente mensuelle de « cinq cents francs. Nous ne nous ferons jamais « de scènes et ce sera une nouvelle lune de miel, « chaque fois que nous nous retrouverons ! »

Tu penses si j'ai accepté ! Depuis, nous vivons comme deux tourtereaux. Il n'a jamais manqué à sa parole, moi non plus. Il est si content qu'il m'a fait cadeau d'une vigne, qu'il a baptisée le Clos Gilard ! Je suis propriétaire, mon cher, et tu

boiras de mon vin, quand tu viendras dîner chez moi... Il est venu passer à Paris le mois dernier, et il est retourné avant-hier dans son patelin, bien sagement. Je le retrouverai prochainement à Bordeaux, quelques jours avant de m'embarquer. Et voilà !

— Alors, tu l'aimes, Zizi ?

— Non ! Tu sais bien que j'en suis incapable. Je ne l'aime pas, mais j'éprouve pour lui une estime et une affection profondes. Il n'est pas exigeant et pour rien au monde, je ne voudrais lui causer de peine ! Pauvre Zizi, il se contente de si peu ! Il vit de mon souvenir, cet homme-là ! Je suis un rayon de soleil au milieu de ses affaires et de ses tracas commerciaux.Ce n'est plus le même homme quand je suis avec lui !

— Mais enfin, c'est ton amant ?

— Bien sûr ! Et cela ne me coûte pas de me donner à lui, mais cependant, il y a une nuance. Te souviens-tu de cette phrase que tu me répétais souvent jadis et que tu me disais caractériser si bien nos relations mutuelles :

« L'amour, c'est le contact de deux épidermes « et l'échange de deux fantaisies. »

— Oui, la fameuse phrase de Chamfort.

— Eh bien, reprit Lucienne d'un petit air malicieux, l'amour avec Zizi, c'est le contact de deux épidermes tout simplement...

— Tandis que...

— Tandis qu'avec toi, c'est la phrase tout entière !



Et aussitôt la jeune montmartroise retira son chapeau.

— Tu es gentille comme tout, ma petite Lucienne, fit Paul Dornans, et je t'aime tout plein pour ce joli mot !

— Oh ! oui, des fantaisies ! dit Lucienne, penses-tu que nous nous en sommes payé à Bruxelles !... Et nos aventures avec Mary Vallin, oh ! te souviens-tu? Tu n'as plus jamais eu de ses nouvelles ?

— Non, jamais !

— En avons-nous fait une vie ! On ne s'est rien refusé ! Ah ! Et puis, moi, c'est mon principe ! J'ai horreur de la noce bête, comme je la vois pratiquer à un tas de mes camarades... mais avec quelqu'un qui me plaît, j'estime que tout est permis...

— Si les hystériques de la vertu t'entendaient!...

— Je le leur répéterais en face... En amour, il n'y a rien de sale !

Paul Dornans passa câlinement son bras autour de la taille de la jeune fille, puis tout bas, à son oreille :

— Nous reprendrons, si tu veux, lui dit-il, cette intéressante conversation un peu plus tard, sous des lambris plus propices. En attendant, puisque tu es libre, si nous allions dîner ?

— Et ta femme ?

— Ne nous occupons pas d'elle pour le moment, si tu veux bien.

Ils allaient sortir, quand retentit la voix de Boucanais :

— Eh bien, quoi, Lucienne, on ne me remercie pas ?

— De quoi ?

— De t'avoir ramené ce grand oublieux.

— Oh ! si, de tout mon cœur !

— Ça marche ? Tu es contente ?

— Enchantée !

— Tu ne m'invites pas ?

— Pas aujourd'hui ! Tu nous gênerais !

— Amusez-vous bien, mes enfants !

— Il s'agit maintenant, dit Paul Dornans, dès qu'ils se retrouvèrent sur le Boulevard, de régler l'ordre et la marche de notre soirée. Où veux-tu dîner ?

— Où tu voudras.

— Bien, et ensuite ?

— Nous irons passer notre soirée dans un music-hall quelconque.

— Et ensuite ?

— Ensuite... comme il sera sans doute trop tard pour remonter chez toi... et que je demeure à deux pas... Mais tu sais, seulement si tu te sens le courage d'affronter demain les colères de ta légitime... Tâte-toi bien !

— T'es bête ! Je t'expliquerai tout à l'heure la revanche que j'ai à prendre... et la prendre avec toi, c'est doubler le plaisir de la vengeance.

Les deux amoureux dînèrent à l'*Américain*.

Ce fut alors le tour de Paul d'expliquer par quel concours de circonstances il avait été amené contre sa volonté à contracter une liaison régulière.

Il expliqua que Chaufferette était une jolie

petite fille, très simple, pas encombrante, et il l'avait désirée à cause de son caractère calme et peu enclin aux effusions.

— Elle est vicieuse ? demanda Lucienne.

— Pas même, curieuse seulement. Elle était modèle chez des peintres de mes amis... je la ren-



contrais chaque jour... j'eus l'imprudence de la ramener pendant quelque temps tous les soirs chez moi... Après le Salon, les séances de pose

cessèrent... Elle ne quitta plus mon appartement... Un beau jour, elle me dit très naïvement :

— Ecoute, j'ai pensé qu'il fallait éviter des frais inutiles,puisque je passe toutes les nuits ici. Ça ne va pas te fâcher, j'ai donné congé de ma chambre.

J'étais pincé. Je n'avais rien à lui reprocher. Elle n'avait été jusque-là ni un embarras, ni un ennui dans ma vie. Je n'avais aucune raison de la mettre à la porte...

—Alors, tu l'as laissée emménager chez toi ?

— C'était fait ! Elle habitait en meublé et ne possédait qu'une malle, contenant son linge et quelques bibelots. Elle avait, peu à peu et sans me rien dire, apporté tous les jours quelque chose. Ça y était ! J'étais collé !

— Et depuis ?

— Depuis, nous avons mené une petite vie bourgeoise très tranquille... Elle a toujours partagé sans mot dire, avec moi, les bons et les mauvais jours.

— Alors, de quoi te plains-tu ?

— Attends la fin. Bien que relativement très heureux, il m'arrivait parfois de regretter une liaison monotone, qui s'annonçait comme devant s'éterniser, mon honnêteté naturelle se refusant à susciter injustement un cas de divorce que je ne pouvais baser sur aucune plainte. Mais j'étais bien décidé, à part moi, de profiter, pour m'affranchir, de la première occasion qui s'offrirait à moi. Cette occasion s'est présentée hier. Voici comment : Chaufferette avait il y a trois mois attiré chez moi une de ses camarades d'enfance, très jolie et

très brave fille, mais qui mène au Quartier Latin une vie de bâtons de chaise. Elle est célèbre de l'autre côté de l'eau sous le nom de Marie Pasco.

— On pourrait l'appeler Marie Couche-toi-là !

— Sans inconvénient. A-t-elle subi l'influence néfaste de son amie ou nourrissait-elle tout bas le projet de s'offrir un béguin? Toujours est-il que, sans que sa conduite ni son attitude ait pu jamais éveiller en moi le moindre soupçon, Chaufferette, partie hier soir à quatre heures pour dîner avec Marie Pasco, n'est rentrée que ce matin à onze heures. Chaufferette a découché !

— Que t'a-t-elle dit en rentrant ?

— Rien ! Si... qu'elle avait passé la nuit avec Marie.

— Tu ne lui as posé aucune question ?

— Pas de danger ! Qu'elle m'ait trompé ou non, elle s'est mise dans son tort. A moi d'en profiter. Je me suis hâté de finir de déjeuner et je suis parti avec le sourire, comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé... Et je suis descendu au trot, avec l'unique désir de te retrouver le plus vite possible.

— Tu es une jolie rosse !

— Est-ce que cela ne vaut pas mieux que de crier ?

— Et que vas-tu faire ?

— Je n'en sais rien encore, mais, comme tu as le temps, que tu ne pars pas tout de suite, j'imagine que cela te regardera un peu.

— Pauvre fille !

— Je ne fais, ma chère, que lui rendre la pareille.

— Enfin, si c'est vrai qu'elle n'a rien à se reprocher ?

— Je ne veux pas le savoir !

Lucienne, au fond, s'amusait follement de la sérénité avec laquelle Paul envisageait un événement, en général cause de tant de drames et principe de tant de catastrophes.



— Et si tu ne m'avais pas trouvée ce soir ? demanda-t-elle.

— J'en aurais été désolé !... J'aurais alors passé ma nuit au cercle... Et après, j'aurais vu...

Les deux amoureux achevèrent leur soirée aux

Folies-Bergère. Paul, qui, depuis longtemps, ne mettait plus les pieds dans aucun établissement de plaisir, bornant ses sorties aux seules répétitions générales qu'il suivait par devoir et toujours en compagnie de Chaufferette, se sentait tout ragaillardi.

— Il me semble que je respire plus librement, disait-il, et en te sentant appuyée sur mon bras, je m'imagine que je ne t'ai jamais quittée et que je suis rajeuni de quatre ans... C'est très curieux, ce soir, toutes les femmes me paraissent jolies...

— Alors, je vais me dépêcher de t'emmener ! dit Lucienne en souriant.

— Ne crains rien, va, ma chérie, tu es la plus belle !

La jeune femme tint parole.

A peine le rideau était-il tombé sur le dernier tableau de la revue qu'elle murmura tout bas :

— Allez, filons !

— Tu ne veux pas venir souper ?

— Ah ! non ! Nous avons trop de choses à nous dire... Je ne veux pas me charger l'estomac.

Lucienne occupait rue Geoffroy-Marie un appartement au premier étage, très confortablement et même élégamment meublé.

— J'aurais pu choisir un quartier plus chic, dit-elle, mais ici, on me connaît et je suis très bien. Zizi d'ailleurs paye à l'année. Je suis donc tout à fait chez moi. On me fournit une bonne et j'ai une cave pour mon vin.

Paul admira l'ordre et la propreté qui régnaient

dans ce joli nid, et il en fit compliment à Lucienne.

— Mon cher, répondit-elle, tu me connais. Je ne fais pas la noce et personne n'entre ici... Je n'ai pas d'autre amant que Zizi... Ils sont très rares dans ma vie ceux qui m'ont plu et que j'aime à retrouver. Il faut que je les connaisse bien et que j'aie gardé d'eux un souvenir, comment dirai-je... un souvenir reconnaissant.

— Je te remercie.

— Tu représentes une de ces raretés et voici pourquoi, le seul avec Zizi, tu es admis à pénétrer dans ma « garçonnière ».

Lucienne alluma deux candélabres, et après avoir passé un peignoir, elle disposa dans la chambre à coucher, sur un petit guéridon, un demi-poulet froid, du dessert et une bouteille de champagne.

— Comme je ne fréquente guère les restaurants de nuit, expliqua-t-elle, ma bonne a l'ordre de me préparer tous les soirs un en-cas.

— C'est admirable ! Tu penses à tout !

— L'habitude des voyages. Si je te disais qu'en route j'emporte dans deux nécessaires, invraisemblables d'exiguité, tout ce qui est indispensable à une femme... Mes nécessaires, ce sont des chefs-d'œuvre, qui font l'admiration de tous ceux qui les connaissent... Ce que chacun d'eux contient ne tiendrait pas, étalé, sur ma table de ma salle à manger... Moi... je m'y retrouve tout de suite... En dix minutes, au théâtre, ma loge est garnie de tout ce qui m'est utile pour me maquiller... En dix minutes, à l'hôtel, mon cabinet de toilette est

aménagé... Il n'y manque rien : brosses, parfums, dentifrices et jusqu'au bock et l'inévitable tub en caoutchouc... J'ai même une pharmacie très bien montée !... En dix minutes, tout est rempaqueté et le tout peut, à la rigueur, se porter à la main... En route, il faut aller vite... comment veux-tu qu'ici où j'ai le temps et toutes mes aises, tout ne soit pas classé et étiqueté dans un ordre parfait ?

Paul Dornans n'avait pas faim.

Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait surexcitait en lui le désir et il n'avait qu'une pensée : retrouver dans les bras de cette jolie fille les sensations de jadis...

Comme, par avance, elles lui semblaient exquises en comparaison des caresses coutumières et fades de Chaufferette !

Toutefois, sur un point, sa psychologie restait en défaut.

Comment la nature essentiellement amoureuse de Lucienne pouvait-elle s'allier à ce sens pratique et bourgeois qu'il venait de découvrir en elle ?

— Alors, demanda la comédienne, c'est entendu, tu n'as pas faim ?

Paul Dornans secoua la tête.

— A quoi penses-tu, depuis un moment, tu as l'air tout drôle ?

— Je pense à ce que tu viens de me raconter. Dans le temps, tu étais tout autre... J'ai peur de ne pas retrouver la Lucienne d'autrefois...

— Grosse bête ! autrefois, j'étais une petite folle... Les voyages forment la jeunesse et je suis

devenue sérieuse... Mais je suis restée une vraie femme, va !... Comme toutes les autres, j'ai en réserve des trésors de tendresse pour ceux qui me plaisent... Mais je ne les gaspille pas... On m'aime toujours quand j'aime... Viens, mon chéri, ne crains rien, couchons-nous !

***

Le lendemain matin, Paul Dornans se réveilla tard.

Toutes ses craintes de la veille s'étaient évanouies et il bénissait l'escapade de Chaufferette.

— Je te demande pardon, ma petite Lucienne, disait-il en entourant de son bras le cou de sa charmante compagne. d'avoir un instant douté de toi... Tu es la plus adorable des maîtresses... Et dire que si je n'avais pas été cocu...

— Mais tu ne l'es peut-être pas.

— Admettons que je le sois... ma revanche est bien prise !

— Ta première revanche, dit Lucienne malicieusement.

— Tu dis ?... Alors, tu veux bien ?...

— Dame ! puisque nous sommes contents tous deux et que j'ai deux mois à te consacrer !

Un long baiser scella cet engagement réciproque.

— Maintenant, continua Lucienne, nous allons nous lever et tu déjeunes avec moi.

— Dehors ?

— Non, ici, chez moi, il faut que tu goûtes le vin de mon Clos!

Il était trois heures quand Paul se leva de table.



— Tu me quittes? demanda la comédienne.

— Oui, je tiens à rentrer chez moi. Je me sens fort pour la lutte et disposé à la bataille.

— Je serais curieuse de connaître le résultat de ce duel. Ta Chaufferette est-elle jalouse?

— Ma foi, je ne sais pas au juste. Mais sois persuadée que cela se passera très tranquillement.

— Alors, quand te verra-t-on ?

— Demain soir, au *Suède*, nous dînerons ensemble.

— Même programme qu'hier ?

— Si tu veux !

— Allons ! Voilà ta liberté reconquise ! Au revoir, Popaul ! A demain !

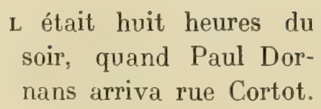
Quand il fut dans la rue, Paul hésita un moment.

Il réfléchit, puis :

— Ah ! zut, se dit-il, j'ai bien le temps, pourvu que je rentre à l'heure du dîner.

Et il prit le chemin de son cercle.

CHAPITRE IX



Il était huit heures du soir, quand Paul Dornans arriva rue Cortot.

Le couvert était mis et Chaufferette, les yeux rouges et brillants de fièvre, attendait, étendue sur la chaise-longue.

— Bonjour, la Chauffe ! dit Paul avec l'air de souriante bonne humeur qui lui était habituel.

Il se pencha et la baisa sur le front.

— Bonjour. Je pensais que tu ne rentrerais pas ce soir, fit la jeune fille d'un ton âpre.

— Et pourquoi donc ? Allons, mettons-nous à table, je crève de faim.

— Il ne faudra pas vous plaindre, monsieur, si le dîner ne vaut rien, dit la mère Eulalie. Il est

prêt depuis une heure.. Il a fallu que je le tienne au chaud, et vous savez, les plats réchauffés...

— C'est bon ! C'est bon ! mère Eulalie ! On va lui faire honneur quand même... à votre dîner !

Paul s'installa et commença à manger avec appétit.

— Ah ! à propos, la Chauffe, dit-il, une bonne nouvelle : j'ai depuis deux jours au Cercle une veine extraordinaire... Je ne sais pas à quoi cela tient... Toujours est-il que j'ai gagné la forte somme... C'est le cas ou jamais de remplacer la légendaire robe verte... Tu peux y aller.

— Je te remercie, répondit sèchement Chaufferette.

— Qu'est-ce que tu as ? reprit un instant plus tard Paul Dornans ; tu ne dis rien ?.. Tu ne manges pas ?

— Je n'ai pas faim.

— A ton aise !

Le reste du repas s'acheva en silence.

Quand, il eut terminé, Paul alluma un cigare et commença à lire les journaux.

Chaufferette ne le quittait pas de l'œil. Elle cherchait à deviner les pensées qui devaient s'agiter derrière ce masque impassible et ironiquement jovial.

Mais elle était désarmée par cette allure insouciante et légère, cette attitude aussi tranquille que si aucun incident grave n'eût depuis quarante-huit heures traversé leur existence commune.

Cette indifférence apparente l'agaçait ; elle eût

préféré un accès de colère, qui se fût probablement terminé par une explication franche.

A la fin, elle n'y tint plus et demanda d'un ton qu'elle s'efforça de rendre très calme :

— Tu t'es bien amusé, cette nuit ?

— Très bien, je te remercie.

— Avec qui étais-tu ?

Paul Dornans posa son journal et regardant fixement Chaufferette :

— T'ai-je demandé, chère amie, avec qui tu avais passé la nuit d'avant-hier ?

— Je te l'ai dit ! s'écria Chaufferette, que cette réponse à laquelle elle ne s'attendait, pas, avait piquée au vif, j'étais avec Marie Pasco.

— C'est entendu ! reprit Paul Et je ne t'ai pas fait la moindre objection. Mais, puisque tu as admis en principe que chacun de nous avait le droit de disposer à son gré de ses jours et de ses nuits, tu aurais mauvaise grâce de trouver mauvais que j'aie suivi un exemple que tu as été la première à donner. Aie donc le bon goût de te montrer aussi discrète que moi.

— C'est bien, j'ai compris ! fit Chaufferette rageusement.

— Qu'est-ce que tu as compris ?

— Tu étais chez une femme.

— Quand cela serait, je n'en suis pas mort, ni toi non plus.

Chaufferette se leva sans répondre.

Elle entra dans la chambre à coucher, dont elle referma derrière elle la porte avec fracas, et elle se

laissa tomber sur le lit en éclatant en sanglots.

Depuis la veille, elle s'était commandé d'être calme.

Elle avait échafaudé cent systèmes, préparé



mille excuses grâce auxquelles elle pensait facilement sinon faire pardonner, au moins faire accepter sa fugue.

Tout s'écroulait devant l'impassibilité et la



— Je te demande pardon, ma petite Lucienne.

logique féroce de Paul ! En face de lui, elle ne trouvait plus une parole !

Elle pleura longtemps, revivant en quelque sorte les heures douloureuses qu'elle venait de traverser.

Elle se sentait coupable et, ce qui l'exaspérait, c'était de n'avoir pas découvert dans l'accomplissement de sa faute les satisfactions qu'elle était en droit d'espérer.

Comment avait-elle pu prendre un instant au sérieux ce grotesque ridicule, auquel, en somme, elle venait de sacrifier sa tranquillité ?

Car, elle le sentait bien. Quoiqu'il affectât de ne faire aucune allusion à son escapade, Paul, par sa conduite, montrait clairement qu'il avait perdu toute confiance.

Et qui sait, d'ailleurs, s'il n'attendait pas depuis longtemps une défaillance semblable ?

La hâte qu'il avait montrée à ressaisir le jour même une liberté dont il n'usait plus, la joie qu'il affectait ne prouvait-elle pas que sa fugue à elle n'avait été pour lui que l'occasion d'une délivrance, peut-être depuis longtemps souhaitée et attendue ?

Alors, c'en était fait de leur tranquille petite existence ?

Il ne l'aimait plus, puisqu'il n'avait pas souffert...

Et Chaufferette en arriva naturellement à conclure :

— S'il ne m'aime plus, c'est qu'il en aime une autre... S'il paraît si joyeux, c'est que mon aventure de l'autre soir pourra peut-être un jour lui

fournir un excellent prétexte de rupture... Nous nous séparerons et une autre que moi viendra habiter dans ce petit nid, que je considérais comme m'appartenant, où j'ai toutes mes aises... Ah! non!... ce ne sera pas! Et, dans tous les cas, je me défendrai...

Un sentiment aigu de jalousie la mordait cruellement au cœur, sentiment dont elle se fût crue incapable huit jours plus tôt.

— Il n'y a pas à dire, j'ai une rivale. Et celle-là, comment est-elle ? Est-elle grande, petite, blonde, ou brune ?.. Est-elle vraiment mieux que moi? Où l'a-t'il connue? Et depuis quand? L'aime-t-il pour sa beauté ou son intelligence ?

Puis brusquement, elle en arriva à penser :

— Mais au fait, il est impossible qu'il ait ainsi rencontré cette femme à point nommé, le soir même du jour où il a cru pouvoir se rendre libre... Sa hâte de sortir, le soin qu'il a pris de déjeuner plus tôt, la joie qu'il a affectée, montrent bien qu'il n'attendait qu'une occasion et que, cette occasion se présentant de se donner entièrement à l'autre, il n'avait garde de la laisser échapper... Donc c'était un projet conçu de longue date dont ma stupide équipée a hâté la solution... Ils se connaissaient depuis longtemps !... Et moi qui n'ai rien deviné, rien vu, rien pressenti ! Je n'ai pas de veine, mais aussi je suis trop bête !

Chaufferette en était là de ses réflexions, quand minuit sonna à la pendule.

Elle se leva et entr'ouvrit doucement la porte de la salle à manger.

Paul Dornans s'était assoupi dans son fauteuil !

— Il est éreinté, se dit-elle; quelle nuit il a dû passer chez cette grue ! Ah ! non, c'est désormais



une lutte à mort entre elle et moi; on verra qui aura le dernier mot !

Elle réveilla doucement son amant.

— Tu es fatigué, Paul, tu ferais mieux de te coucher.

— Tu as raison, fit le jeune homme, je n'en puis plus. Allons dormir.

Ils se déshabillèrent en silence et, dès qu'ils furent au lit, Paul souffla la lampe.

— Bonsoir, chère amie, bonne nuit !

Mais Chaufferette ne l'entendait pas ainsi.

Elle se rapprocha de lui, très près, puis :

— Tu m'en veux, dis ?

— Mais pas du tout, je t'assure.

— Je vois bien que tu ne m'aimes plus.

— Où vois-tu cela ?

— Ecoute !.. je t'ai dit ce que j'avais fait... rien de mal, je te l'affirme ; mais toi... avoue-le, tu m'as trompée, tu as couché chez une autre femme !...

— Quand cela serait ? fit Paul. Lorsque nous nous sommes connus, nous sommes-nous prêté mutuellement serment de fidélité ? Nous n'avons le droit de nous adresser aucun reproche...

— Paul, si tu savais combien je souffre à l'idée que tu peux aimer mieux que moi une autre femme !...

De ses deux bras, elle entourait le cou de son amant et elle le couvrait de baisers.

— Paul, songe que jamais personne ne te comprendra mieux que moi... Tu le sais bien, puisque jusqu'à ce jour tu m'as gardée sans regret... Oublie, je t'en supplie, ce qui n'a été qu'une étourderie de ma part... Mon Paul, aimons-nous comme autrefois !

Dornans se dégagea lentement de l'étreinte de sa maîtresse, puis :

— Je t'assure, répliqua-t-il, mon cher petit, que rien n'est changé entre nous... Il t'est loisible

d'organiser ta vie comme bon te semble et je ne me reconnais pas le droit de t'imposer une volonté quelconque... Laisse-moi de mon côté la même liberté... Pourquoi compliquer notre existence ?

Et comme Chaufferette ne trouvait pas un mot à répondre :

— Allons, bonsoir, mon petit, continua-t-il, dormons ! Je te l'ai déjà dit, je suis très fatigué.

Et il lui tourna le dos.

La pauvre Chaufferette ne s'endormit qu'au petit jour.

Quand elle se réveilla, Paul Dornans, déjà levé, était installé à sa table de travail.

La journée tout entière s'écoula très calme, sans une allusion, sans un reproche.

De temps en temps, Chaufferette se détournait pour essuyer les pleurs qui lui montaient aux yeux ; Dornans gardait son attitude souriante des bons jours.

A quatre heures, il se prépara à sortir.

— Tu rentres dîner ? demanda Chaufferette.

— Non, j'ai affaire et je dîne en ville.

Et ayant embrassé sa maîtresse, il partit, sans qu'elle se sentît le courage de demander plus d'explications.

Dès qu'elle fut seule, une idée l'obséda :

— Si je le suivais !... Mais à quoi cela me servirait-il ? Il s'en apercevrait probablement et une pareille démarche gâterait tout ! D'ailleurs, lui ne le ferait pas... Je serai aussi fière que lui... Cherchons autre chose.

Puis elle pensa :

— Après tout, il est homme... En dépit de l'indifférence qu'il affecte, qui sait s'il n'a pas cédé, lui aussi, au désir de savoir ? Peut-être a-t-il été



trouver Marie Pasco pour vérifier l'exactitude de mes explications ? Je vais m'en assurer. J'ai le temps, puisqu'il ne dîne pas !

Elle s'habilla rapidement et une heure plus tard l'omnibus Pigallé-Halle-aux-Vins la déposait place Saint-Michel.

Marie Pasco venait d'arriver à sa brasserie.

— Eh bien, mon gros, cria-t-elle, en voyant entrer Chaufferette, quoi de nouveau ? Ça va toujours bien ?

— Très mal ! répondit la nouvelle arrivée.

Et elle lui fit le récit détaillé de ses aventures, depuis qu'elle l'avait quittée ; son lamentable fiasco avec le grotesque imbécile pour qui elle risquait de tout perdre, sa tranquillité d'abord et probablement son avenir, et l'invraisemblable réception que lui avait faite son amant.

— Tout va bien ! s'écria Marie, puisqu'il ne t'a pas fichu de gifles !

— Tout va mal, au contraire ! Le soir même, il a découché à son tour.

— Alors, vous êtes quittes ! Tu t'effraies pour bien peu de chose... Moi, chaque fois que ça m'arrive de découcher, j'ai des scènes abominables avec mon « phénomène » ! Il part en tapant les portes, après m'avoir bien traitée de putain ! Le lendemain, il revient, plus amoureux que jamais !

— Oui, dit Chaufferette amèrement, mais Paul, ce n'est pas le même homme que ton phénomène. J'aimerais mieux mille fois qu'il m'eût rouée de coups ! Je ne souffrirais pas tant !

— Je ne comprends pas que tu te plaignes, puisqu'il est resté aussi gentil et qu'il ne te fait aucun reproche.

— Mais comprends donc, il a une autre femme!

— Qu'est-ce que cela peut te faire, puisque tu restes la maîtresse en pied ? Je te jure, mon « phénomène » peut bien s'envoyer toutes les grenouilles qu'il voudra... Ce que je m'en moque!..

— Tu ne me comprendras jamais, fit mélancoliquement Chaufferette ; aussi n'est-ce pas pour te consulter que je suis venue te trouver ce soir... Je voulais seulement m'assurer qu'il n'était pas venu se renseigner auprès de toi...

— Je ne l'ai pas vu. D'ailleurs, tu penses bien que je ne t'aurais pas trahie.

— C'est tout ce que je voulais savoir.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je n'en sais rien.

— Veux-tu que je te dise, moi, comment je m'y prendrais si j'étais toi ?... Je le suivrais et quand je connaîtrais la bonne femme, je lui ficherais une volée dont elle se souviendrait... Je lui dirais : « Ma vieille, il est à moi, et si tu le veux, il faut le gagner ! »

— Ça pourrait se faire s'il s'agissait d'un homme comme ton « phénomène ». Avec Paul ce serait la rupture immédiate et définitive. Et alors quoi ? Où aller ?

— Tu viendrais ici, s'écria Marie; je te ferais entrer dans ma brasserie et tu ne serais pas longue à trouver une situation.

— Merci, nous ne pensons pas de même.

Marie Pasco ne pouvait comprendre l'obstination

que mettait son amie à ne pas tenir compte de ses conseils.

— Faut-il que tu sois gourde, proclamait-elle, pour te faire tant de bile pour si peu de chose ! Tu regretteras un jour de n'avoir pas écouté une femme d'expérience... qui en a vu bien d'autres et qui a toujours fini par avoir raison ! Les hommes, c'est bien crapule, mais au fond, c'est si bête !

Marie Pasco perdait son temps. Chaufferette ne se laissa pas convaincre.

Elle dîna à la brasserie et reprit, bien triste, vers dix heures du soir, le chemin de Montmartre.

— Allons, grosse bête, lui dit Marie en la quittant, montre-toi un peu, ne te laisse pas faire, et tu m'en diras des nouvelles !

Chaufferette ne répondit rien, mais elle éprouva un petit sentiment d'orgueil, en songeant qu'elle était certainement supérieure à son amie, puisqu'elle pouvait souffrir d'une blessure d'amour-propre, dont la délicatesse échappait à Marie Pasco.

— Elle est bien à sa place, pensait-elle, elle est surtout fille de brasserie !

Quand elle se retrouva seule rue Cortot, le petit appartement lui sembla de nouveau bien sombre et bien vide.

Elle attendit un peu, essaya de lire, mais les lignes dansaient devant ses yeux et elle ne parvenait pas à fixer son attention.

De guerre lasse, elle se coucha.

Elle était fatiguée par ses deux nuits de veille

et elle dormit jusqu'au lendemain d'un sommeil de plomb.

Quand elle se réveilla, elle constata que Paul n'était pas rentré.

— Allons, fit-elle, c'est une habitude ! Puisque je ne trouve aucun moyen d'en sortir, il faut que j'en prenne mon parti.. Pourtant, il doit y avoir quelque chose à faire !



Mais elle avait beau chercher, elle ne trouvait rien et elle restait plongée dans cette indécision qui la minait sourdement.

Paul rentra vers onze heures.

— La Chauffe, dit-il gaiement, tu vas ce soir nous faire un bon dîner. J'ai invité Amelot et Marinette. Après, nous descendrons au *Chat Noir*,

où il y a la première d'une représentation d'ombres extraordinaires.

Chaufferette sourit. C'était depuis trois jours la première phrase vraiment aimable que lui eût adressée son amant.

Et elle allait, ce soir, l'avoir à elle toute seule, et elle allait sortir à son bras !

L'épreuve à laquelle il l'avait condamnée était-elle donc terminée et le règne de l'autre était-il déjà révolu ?

— Es-tu contente, la Chauffe ? demanda gaiement Paul.

— Oh ! Oui ! bien contente !

Elle se pendit à son cou et l'embrassa sur les deux joues.

CHAPITRE X



La veille, Paul Dornans avait retrouvé Lucienne Gilard, joyeuse, déjà habillée, et attendant impatiemment son retour.

De nouveau, ils avaient passé une soirée exquise.

Il avait dû raconter en détail les incidents qui avaient marqué sa première entrevue avec Chaufferette, après sa brusque revanche.

— Et son repentir ne t'a pas touché ? Et tu es revenu tout de même, ce soir ? demanda Lucienne d'un ton câlin.

— Le souvenir des heures que je venais de passer près de toi avait doublé mon impatience de te revoir, répliqua Paul.

Et il était sincère.

Il avait subi le charme de cette nature droite et franche, incapable de ces coups de cœur imbéciles qui détraquent les ménages.

La comédienne s'était donnée à lui librement, entièrement, sans arrière-pensée, parce qu'il lui plaisait et qu'elle l'estimait, et non pour obéir à l'un de ces béguins stupides qui conduisent les femmes aux plus irrémédiables folies.

Il avait retrouvé en elle l'amoureuse de jadis, subtile, vicieuse, caressante, sachant aimer, et il s'étonnait à présent d'avoir pu se contenter si longtemps des naïvetés un peu bébêtes de l'ignorante Chaufferette.

Il passa auprès de Lucienne une seconde nuit délicieuse.

Pourtant, le lendemain matin, il crut remarquer un pli léger sur le front de la jolie artiste.

— A quoi penses-tu, ma chérie ? lui demanda-t'il un peu inquiet.

— Je vais te le dire... j'ai des remords.

— Des remords, pourquoi ? A cause de Zizi ?

— Il ne s'agit pas de Zizi. Je le vois à peine deux mois par an. Il sait à quoi s'en tenir sur ma façon de vivre et il m'aime comme je suis. Il s'agit de ta petite amie.

— En quoi peut-elle t'intéresser ?

— Suppose que tu ne m'aies pas rencontrée. A l'heure qu'il est, vous seriez raccommodés. Elle t'aime, au fond, cette gamine, et une folie passagère comme celle qu'elle a pu commettre, ça se par-

donne. C'est une âme simple, qui n'a pas comme moi cette expérience de la vie qui vous rend forte et sûre de vous-même. C'est mon intrusion dans votre existence qui fait son malheur et perpétue sa peine. J'en ai pitié !

— Voilà une réflexion à laquelle je ne m'attendais guère.

— Mais si ! Je suis une bonne fille, moi, et je puis me vanter d'avoir un excellent cœur. Depuis hier, je pense à cette petite, qui souffre à cause de moi... Je suis sûre qu'elle est très gentille.

— Oui, elle a beaucoup de qualités.

— Ecoute, fais-moi la voir.

— Voyons, tu es folle !

— Si, si, ça me fera plaisir et je te dirai ce que je pense d'elle. Je me connais en femmes.

— Je voudrais pouvoir te faire plaisir, mais comment ? Je ne puis pas t'amener chez moi.

— Je puis me rencontrer en même temps qu'elle dans un endroit public.

Dornans réfléchit un moment, puis tout à coup :

— Ecoute, dit-il, amusé par la bizarre fantaisie que manifestait Lucienne, je crois que j'ai trouvé. Ce soir, il y a au *Chat Noir* représentation de gala. On y donne *l'Epopée* de Caran d'Ache. J'ai deux places que je vais te remettre... Tu t'y feras accompagner par quelqu'un...

— L'ami Boucanais me prêtera bien son bras... Il sera même enchanté.

— Moi, de mon côté, je me rendrai avec Chaufferette à cette petite fête. Tu pourras nous exa-

miner tout à ton aise, tu seras perdue au milieu de la foule des invités et personne ne soupçonnera rien.

— Entendu ! Et cela me fait d'autant plus plaisir que je ne connais pas le *Chat Noir*.

— Provinciale !

— Je ne suis pas la provinciale, mon cher, je suis l'étrangère... l'étrangère chic qui vient passer deux mois par an en France, dit en riant la belle fille.

Cette convention passée, Paul Dornans avait quitté Lucienne, mais il avait eu soin, avant de remonter à Montmartre, d'aller inviter Pierre Amelot et Marinette.

Prévoyant le cas où il aurait le désir d'aller le soir s'attabler seul quelques instants avec Boucanais et sa « dame », il assurait ainsi à Chaufferette, la compagnie de deux amis sérieux.

Marinette et son amant avaient accepté avec empressement et à l'heure dite, ils arrivaient rue Cortot.

On expédia rapidement le dîner et, à huit heures, tous les quatre descendirent rue de Laval.

Jamais Chaufferette n'avait été plus gaie. Il semblait que ce plaisir que lui offrait spontanément Paul Dornans avait effacé en elle le souvenir de ses chagrins passés.

Pourtant, en dévalant par les marches de la rue Foyatier, elle ne put se retenir de prendre Marinette à part.

— J'aurais besoin de te parler, lui dit-elle, mais à toi toute seule.

— Il y a quelque chose de cassé ?

— Ça ne va pas du tout avec Paul. Quand est-ce que je puis te voir ?



— Quand tu voudras. Tous les soirs, nous allons faire notre manille au *Chat Noir*, Amelot et moi.

— Bon ! un de ces soirs, j'irai t'y retrouver. D'ici là, pas un mot !

Quand la petite bande parvint rue de Laval, une file interminable de voitures s'allongeait déjà devant l'hôtel de Rodolphe Salis, le gentilhomme - cabaretier.

A la porte de ce logis somptueux grinçait, en girouette de zinc, une lune blanche; entre ses dents pointues, le profil



Elle se leva .et entr'ouvrit tout doucement la porte de la salle à manger.

grimaçant de Maigriou, le chat légendaire·

Ils entrèrent. Dans le vestibule, un suisse de six pieds, tricorne en tête et épée au côté, salua leur arrivée par les trois coups de canne réservés aux visiteurs de marque.

La salle brillamment illuminée regorgeait déjà de monde.

Des garçons, en costume d'académiciens, circulaient, dispensant les bocks aux clients altérés, cependant que Salis, en redingote grise, haranguait la foule, faisant passer dans les âmes son enthousiasme montmartrois.

Paul Dornans jeta un coup d'œil autour des tables.

Lucienne n'était pas encore arrivée.

Tous les quatre prirent place dans un coin et se firent servir, tandis que Chaufferette considérait d'un œil étonné ces murs ornés de tableaux, d'armures, de crédences anciennes, de tapisseries, avec dans tous les angles des têtes de matous symboliques, émergeant de soleils d'or.

A une table voisine, l'état-major de la maison, attendait tranquillement l'heure de la représentation.

C'étaient Jules Jouy, le chansonnier populaire, Albert Tinchant, le poète des *Sérénités*, le paradoxal Alphonse Allais.

Paul Dornans serra les mains qui se tendaient vers lui; puis,comme il allait s'asseoir, son attention fut attirée par Chaufferette qui lui dit :

— Tiens, voilà le vieux cabot que tu connais,

tu sais, celui que nous avons rencontré à la *Grande Pinte*... Il est avec une jolie femme.

Paul se retourna vivement.

Lucienne venait d'entrer au bras de Boucanais.

— Tu permets, dit le jeune homme vivement; j'ai justement deux mots à lui dire.



Le jeune homme courut au devant des nouveaux venus qu'il fit asseoir avec peine à une table déjà occupée par d'autres consommateurs.

Lucienne considérait d'un œil ravi ce décor nouveau pour elle. En quelques mots, Paul lui fit l'historique du célèbre cabaret, lui nomma les gens connus, puis :

— Vous êtes bien gentil, dit-il à Boucanais, d'avoir consenti à accompagner Lucienne.

— C'était un plaisir pour moi, monsieur Dornans, répliqua le comédien. Mais dites donc, vous n'êtes pas seul; vous n'avez pas peur de vous faire arracher les yeux ?

— Vous êtes, ce soir, le paravent, mon vieux Boucanais ; grâce à vous je ne crains rien.

— Et où est ta petite amie ? demanda Lucienne.

— Elle n'est pas difficile à voir, ricana Boucanais, elle ne vous quitte pas de l'œil.

— Ah ! c'est cette jolie blonde, qui est assise là-bas, dans le coin, à côté d'une autre femme ?

— Oui, fit Paul Dornans, sans se retourner.

— Je la trouve tout à fait gentille, reprit Lucienne.

Le jeune homme ne tenait pas à laisser s'éterniser cette question. Il se sentait surveillé; aussi se hâta-t-il d'y couper court.

— Tu vas assister ce soir, dit-il à la jeune femme, à une représentation tout à fait intéressante, mais je ne pourrai probablement pas te revoir.... Quand nous retrouverons-nous ? Demain, à l'heure habituelle ?

— Ça va !

Il serra la main de Boucanais et rejoignit ses amis.

— Tu la connais, cette femme ? demanda Chaufferette, quand il eut repris place auprès d'elle.

— Oui, c'est une petite actrice, qui voyage avec Boucanais.

— Celle dont il nous a parlé, quand nous l'avons vu ?

— Justement !

— Ah ! fit Chaufferette, dont le sourcil se fronça.

Elle allait certainement poursuivre son interrogatoire, quand retentit soudain, au milieu du bruit, la voix sonore de Rodolphe Salis qui proclamait « que Montmartre, cette mamelle, était fière de « recevoir dans son sein pareille élite et de tendre « la patène intellectuelle à semblable phalange, « véritable cerveau de la France. On allait, en con« séquence, donner l'*Epopée*, chef-d'œuvre impé« rissable par quoi ce grand artiste, Caran d'Ache, « s'était fait l'Homerus de cet Achille : Napo« léon ! »

On applaudit et la foule s'engouffra dans le petit escalier vêtu de tapisseries anciennes, orné de vieilles statues et de dessins originaux de maîtres contemporains, qui menait à la salle du spectacle.

On commença par la *Potiche*, ballet japonais d'Henry Somm, où, sur la toile blanche, s'exaspérèrent en cadence les fureurs d'un mari cocu ; puis vint l'*Epopée*.

Et d'abord ce fut le *Bivouac* et *la Tente Impériale*, la veille d'Austerlitz.

Le Petit Caporal suivi d'un fort beau caniche, visite son campement, tandis qu'attentif aux allées et venues de l'Empereur, le vieux grenadier de garde présente automatiquement les armes.

L'Empereur rentre sous sa tente.

Survient un officier d'ordonnance.

— Le brave capitaine Boulanger ! crie Salis dans le silence. Notre distingué ministre n'était que capitaine à cette époque.

On rit. Boulanger demande au factionnaire si l'Empereur est là.

— Oui, mon capitaine.

— Est-ce toi, Joséphine ? interroge l'Empereur.

— Non, Sire, c'est moi, Boulanger !

— Ah ! très bien ! Entrez, Boulanger, entrez !

Boulanger prévient l'Empereur. Les colonnnes autrichiennes sont signalées. Le jour se lève. Il faut partir.

Sur l'ordre de Napoléon, l'alerte est donnée. Les tambours battent, les clairons sonnent. Branle-bas de combat !

Le piano a des grondements sous les doigts de Tinchant.

Mais la scène change.

On voit au fond s'avancer des masses profondes, qui traversent la toile. Ce sont les Autrichiens !

Puis défilent les pionniers, qui construisent des redoutes.

On les suit de l'œil, hissant des canons au sommet des ouvrages, tandis qu'au loin la fusillade éclate !

Le soleil d'Austerlitz brille !

L'infanterie française s'ébranle, cependant qu'Alphonse Allais, dans la coulisse, bat une charge forcenée...

Puis paraît Napoléon, suivi de son état-major.

Au fond, des régiments défilent : — *Ave, Cesar* !

Le duel d'artillerie commence, le canon tonne.

George Amyot réussit des effets de cymbales et de grosse caisse, absolument merveilleux...

Les chevaliers-gardes autrichiens donnent et viennent se briser contre une muraille hérissée de bayonnettes, et le soleil fait briller armes et cuirasses, qui scintillent au galop furieux des chevaux..

Enfin, la bataille est gagnée...

Le champ de bataille est jonché de morts... On en profite pour les enterrer et on revient aux vivants...

— La Revue ! crie Salis.

Et alors commence un inoubliable défilé : gardes, dragons, hussards, cuirassiers, carabiniers, lanciers polonais, mameluks, grenadiers, voltigeurs !

Quinze mille hommes passent, dans un ordre parfait, sans un accroc, sans un détail laissé au hasard, avec leurs fanions, leurs colbaks brillants, leurs schapskas !...

Dans une extraordinaire perspective, des profondeurs immenses de bataillons et d'escadrons !

Puis, nouveau décor, des effets de neige avec la retraite de Russie, et tout cela coupé par les épisodes du couronnement, l'enthousiasme du peuple s'écrasant pour voir passer l'Empereur sur la place de la Concorde, le service d'ordre fait par les grenadiers, l'arrestation du légendaire Mayeux, récalcitrant... le défilé des drapeaux conquis et des princes prisonniers...

Dans la salle, ce fut du délire. On salua le baisser du rideau par un tonnerre d'applaudissements.

Dans le tohu-bohu de la foule qui s'écoulait bruyamment, Paul Dornans trouva le moyen de serrer furtivement la main de Lucienne et de lui demander tout bas :

— Es-tu contente, ma chérie !

— Ravie ! Enthousiasmée ! A demain, n'oublie pas !

— A demain!



Chaufferette remonta à la Butte, encore toute secouée d'émotion. Le spectacle avait remué ses nerfs, et la joie qu'elle ressentait de voir Paul revenu à elle lui avait rendu toute sa gaieté.

Il avait été si gentil toute la soirée !

Elle se serrait contre lui, bien heureuse, et elle se jurait de le reprendre définitivement.

Elle en arrivait à ne plus se reprocher son escapade.

N'avait-elle pas largement payé son égarement d'un jour par tout ce qu'elle avait souffert ?

Et s'il lui avait rendu la pareille, ils étaient quittes !



Rentrée chez elle, elle fit part à son amant de toutes ses impressions, elle le remercia de s'être montré si empressé et quand elle se fut étendue près de lui dans le grand lit, témoin de leurs anciennes folies, elle mit en œuvre toutes ses ressources de femme amoureuse pour reconquérir tout à fait cet homme qu'elle avait failli perdre.....

Elle fut chatte, câline, caressante; mais peu à

peu, elle se lassa, et elle sentit ses yeux s'humecter de larmes...

Loin de répondre à ses effusions, Paul opposait une force d'inertie, une apathie qu'elle ne comprenait plus.

— Paul, Paul, tu n'es pas content de te sentir près de moi, qui t'adore ?

— Mais si, ma chérie, mais si, comme toujours!

Ils s'aimèrent en effet, mais ainsi que de vieux amants, que n'aiguillonne plus la passion et qui obéissent à l'habitude...

Et Chaufferette, désolée, s'endormit en pensant :

— Je me trompais, il n'est plus à moi ! Il pense toujours à l'*autre !*

CHAPITRE XI

La journée du lendemain se passa paisiblement.

Paul Dornans montra comme toujours un visage aimable et la plus parfaite égalité d'humeur, et Chaufferette put espérer un instant qu'en dépit de la froideur que son ami lui avait témoignée, contre son attente, il allait reprendre avec elle la vie régulière et calme d'antan.

Mais sa déception fut grande quand, à quatre heures, Paul se prépara à sortir, sans l'inviter comme jadis à l'accompagner, ni sans lui assigner de rendez-vous.

Elle attendit patiemment et se risqua seulement

à la dernière minute à lui poser la question habituelle :

— Tu rentreras pour dîner ?

— Non, pas ce soir, je suis invité.

Chaufferette, le cœur serré, le laissa partir sans insister, mais elle jugea qu'à présent une résolution définitive s'imposait.

Mais laquelle ? C'était l'éternel problème qu'elle ne parvenait pas à résoudre.

A son tour, sans perdre de temps, elle se hâta de s'habiller et descendit au *Chat Noir*, où elle savait trouver Marinette.

La jeune femme, en effet, venait d'y arriver avec Pierre Amelot et tous deux attendaient, en parcourant les journaux, les partners de leur traditionnelle manille.

— Tiens, voilà Chaufferette ! Et Paul, qu'est-ce que tu en fais ?

— Il est dans Paris.

— Ça ne va donc plus, les amours ? Tu avais l'air si contente, pourtant, hier soir ?

— Hier soir, il était gentil, en apparence et par exception.

Et tout d'un trait, comme quelqu'un qui a besoin de se décharger le cœur, elle raconta tout ce qui s'était passé depuis le jour du coup de tête imbécile qui l'avait jetée dans les bras du grotesque Eliphas.

Marinette était une fille sérieuse et pratique avant tout. Elle écouta attentivement, puis :

— Ma chère amie, dit-elle à Chaufferette, je comprendrais que tu aies cédé à un béguin raison-

nable. Toutes, nous avons passé par là, mais que toi, intelligente comme je te connais, tu aies pu t'enticher d'un magot comme cet abruti de Backann, voilà qui vraiment me dépasse...

— Alors, toi aussi, tu me donnes tort ?

— Non, en tant que femme, je ne puis te donner tort, mais j'excuse parfaitement Paul. J'en connais beaucoup, des amants, qui ne montreraient pas autant de patience et de douceur.

— Il a l'air de me garder par pitié, sanglota Chaufferette.

— C'est une vengeance de raffiné. Il y en a d'autres qui t'auraient assommée, quand tu es rentrée le lendemain matin.

— J'aurais mieux aimé cela. Au moins, ce serait fini.

— Tandis qu'il t'enlève même le droit de te plaindre.

— Alors, que faire pour le reprendre ? Je t'en prie, conseille-moi !

— Ma chère, c'est très délicat, et je ne sais trop que te répondre.

A ce moment, Pierre Amelot lâcha son journal et demanda :

— Tu ne vas pas à la répétition du Vaudeville, la Chauffe ?

Chaufferette sursauta.

— Qu'est-ce que tu dis ? Il y a une générale ce soir au Vaudeville ?

— Tu ne le savais pas ? Tiens, vois le journal.

Chaufferette consulta pour la forme le courrier

des théâtres et de grosses larmes jaillirent de ses yeux.

C'était la première fois depuis leur liaison que Paul ne la conviait pas à l'accompagner,et pourtant il savait que c'était là son plus grand plaisir!

A cet instant, la brune Mendika fit son entrée.



Elle serra la main à tout le monde, puis s'apercevant que Chaufferette pleurait :

— Eh bien, quoi, mon petit, on a du chagrin ?

— Laisse donc, dit Marinette, elle a fait une gaffe et,à présent, ça va très mal et elle ne sait plus comment la rattraper.

Une seconde fois, Chaufferette refit le récit détaillé de son aventure et elle conclut en renouvelant son éternelle question :

— Et maintenant que faire ?

— La morte ! dit Amelot. Paul est un bon garçon et le temps arrangera tout.

Mais Mendika ne partageait pas cet avis

Comme les femmes de son pays, elle avait le sang chaud et le geste prompt :

— Moi, déclara-t-elle, c'est bien simple. Je chercherais et je trouverais la femme qui se permet de me souffler mon amant et elle passerait entre mes mains un foutu quart d'heure !

Mais cette façon brutale d'envisager les choses souleva une unanime réprobation.

— Oui, je sais, dit Chaufferette, et Marie Pasco m'a déjà donné le même conseil, mais je connais Paul... Ce serait entre nous la rupture immédiate et définitive... Il n'aime pas les histoires... et je veux le garder. En somme, à bien considérer, ajouta-t-elle avec une sincère humilité, j'ai eu les premiers torts.

— Une femme ne doit jamais avouer qu'elle a eu tort, proclama Mendika, sinon elle est perdue.

— Ecoute-moi ! dit Marinette; ce que vient de de dire Mendika m'a donné une idée. Il peut être utile à toi de te tenir au courant de toutes les intrigues qui s'agitent autour de Paul. Tâche de savoir où il va, tâche de connaître ta rivale, non pas pour la provoquer, mais pour te rendre compte à quelle sorte de femme tu as affaire. Il te sera

facile ensuite de juger par quelles armes tu peux le plus utilement la combattre.

— Mais comment la connaître, cette femme ?

— C'est bien simple. Paul t'a prévenue qu'il ne rentrait pas dîner ce soir. Il est évident qu'il va la retrouver. Il ne t'a pas dit de venir le rejoindre comme d'habitude à la répétition. Il est hors de doute que c'est elle qu'il y emmènera. Va te promener ce soir, à minuit, aux abords du Vaudeville. Tu les en verras sortir. Au besoin, sans te montrer tu les suivras, et tu seras fixée tout de suite sur le genre et le domicile de la bonne femme. Après, on verra ce qu'il y aura à faire. Mais surtout, pas de scandale !

Cette opinion prévalut et il fut entendu que Chaufferette s'y conformerait.

— Tu vas dîner et passer la soirée avec moi, s'écria la bouillante Mendika, et à onze heures nous descendrons ensemble au boulevard.

— Oui, mais tu sais, je n'ai pas confiance en toi, dit Marinette, tu vas lui faire faire quelque extravagance qui gâtera tout... Cette petite est déjà assez embêtée.

Puis, comme à ce moment Mordhann entrait au cabaret :

— Tiens, il tombe à pic, celui-là ! Mordhann vous accompagnera toutes deux. C'est un garçon de tout repos. Tu veux bien accompagner, ce soir, Chaufferette et Mendika jusqu'au Vaudeville ? poursuivit Marinette en s'adressant au jeune poète.

— Je veux tout ce que vous voudrez, répondit-il.

Il s'assit et sans demander de plus amples explications, il s'absorba dans la confection d'une savante absinthe.

Cependant, l'heure de la manille avait sonné.

Successivement arrivèrent Barsac — le Discobole — et Jean Frontignan, un peintre à longue barbe et aux yeux bleus, habituel partner de Pierre Amelot.

Frontignan salua très poliment les dames et alluma gravement sa pipe.

— Qu'est-ce que c'est, celui-là ? demanda tout bas Chaufferette.

— Tais-toi, répondit Marinette, c'est un garçon très gentil, pas pétardier et très au pognon. Il peint comme un sabot, ça l'empêche pas d'avoir décroché une troisième médaille.

La soirée passa rapidement.

Tandis que les messieurs s'adonnaient aux douceurs de l'enchère, ces dames avaient demandé un domino et elles taquinèrent l'ivoire jusqu'à l'heure du dîner.

A huit heures, Mendika et Mordhann emmenèrent Chaufferette au petit restaurant de la rue Bréda où ils avaient coutume de prendre leurs repas, en compagnie de toute une bande de jeunes poétereaux.

Chaufferette mangea peu ; elle était trop troublée.

Puis tous les trois retournèrent au *Chat-Noir* pour entendre les dernières recommandations de la sage Marinette.



Il pense toujours à l'autre !...

Mordhann reçut le commandement de l'expédition.

Il fut entendu qu'on agirait avec la plus extrême prudence, qu'on éviterait tout incident et qu'ensuite on se retrouverait à Montmartre pour aviser



et arrêter les dispositions qu'on jugerait utiles de prendre pour l'avenir.

A minuit moins le quart, les trois conjurés prenaient place, en face le Vaudeville, sur le trottoir du restaurant Paillard.

Chaufferette, toute frémissante, s'était dissimulée derrière la haute stature de Mendika.

Soudain les portes du théâtre s'ouvrirent toutes grandes et vomirent dans un flot de lumière le Tout-Paris classique des premières représentations.



Critiques et cercleux, cocottes et grandes dames descendaient l'escalier et s'arrêtaient au bas des dernières marches, cependant que les camelots époumonnés faisaient avancer les voitures et les autos.

Soudain, Chaufferette pinça fortement le bras de Mendika.

— Le voilà ! fit-elle d'une voix altérée.

Au milieu de la foule, elle venait d'apercevoir la face rieuse de son ami.

A son bras s'appuyait une très jolie fille dont les dents resplendissantes brillaient entre des lèvres trop rouges.

Elle aussi riait, et son air heureux fit mal à la pauvre Chaufferette, qui devint très pâle.

— C'est elle ! murmura-t-elle tout bas. Je la reconnais ! C'est la même femme qu'il est allé saluer hier soir au *Chat Noir* ! La femme qui est venue avec Boucanais !

Tout s'éclaira dans son esprit.

La veille, Paul lui avait donné rendez-vous au *Chat Noir* ! Il ne pouvait plus maintenant passer un jour sans la voir ! C'était un coup monté !

Cependant Dornans et sa compagne avaient suivi le trottoir de droite et s'étaient engagés sur le boulevard des Capucines.

Mordhann fit exécuter aux deux femmes une conversion savante de façon à ne pas perdre le couple de vue.

Ils le virent s'asseoir à la terrasse du *Café Américain.*

— Passons devant eux ! fit brusquement la belliqueuse Mendika. Qu'on voie un peu la gueule qu'ils feront en nous apercevant.

— Non pas ! fit le prudent Mordhann, j'ai charge d'âmes et j'ai promis d'éviter tout incident.

Il entraîna ses compagnes qu'il installa à la terrasse du *Café Napolitain.*

De là, la surveillance était facile. On pouvait tout voir, sans être vu.

Paul et son amie ne s'attardèrent pas. Ils prirent rapidement un verre de liqueur, se levèrent et s'éloignèrent dans la direction du boulevard des Italiens.

Mordhann et ses complices leur emboitèrent le pas, marchant à vingt mètres derrière eux.

— Regarde un peu, disait l'impitoyable Mendika, comme elle s'appuie sur son bras. Deux amoureux en pleine lune de miel ! Et elle est jolie et bien fichue, la garce !

Chaufferette, sans mot dire, pleurait en déchiquetant le mouchoir qu'elle avait porté à ses lèvres.

Paul marchait lentement, s'arrêtant de temps à autre avec son amie devant les quelques magasins encore illuminés.

Il prit la rue du Faubourg-Montmartre, puis la rue Geoffroy-Marie.

— C'est là qu'elle demeure ! dit tout à coup Mendika en les voyant s'arrêter devant une maison de belle apparence.

Paul et son amie étaient entrés.

Mordhann et ses compagnes, debout sur le trottoir opposé, attendirent un instant, les yeux fixés sur la façade de l'immeuble.

Soudain les fenêtres du premier étage s'illuminèrent et des ombres glissèrent derrière les rideaux.

— Elle est bien logée, la mâtine ! reprit Mendika.

Puis, par les fenêtres entr'ouvertes une main passa qui ramena les persiennes et on ne perçut plus à travers les lames qu'un filet de lumière.

— C'est fini ! nous ne verrons rien de plus ! dit Mordhann. Remontons à Montmartre.

Il était une heure du matin, quand ils arrivèrent au *Chat Noir*, où Marinette les attendait.

— Eh bien ? demanda-t-elle.

— Eh bien, répondit Mendika, nous sommes fixés. Nous venons de les remiser rue Geoffroy-Marie.

Et elle fit le récit de leur expédition, s'extasiant sans pitié sur la jolie figure et l'élégante allure de la nouvelle conquête de Paul.

— Tu la connais, cette femme ? demanda Marinette en s'adressant à Chaufferette.

— Oui, c'est la femme qui était ici hier soir et qu'il est allé saluer, pendant que je restais avec toi.

— Mendika a raison. C'est une jolie créature ! Mais sais-tu qui c'est ?

— Je m'en doute. C'est une artiste, une de ses anciennes maîtresses, dont il m'a souvent parlé et dont il avait gardé un excellent souvenir.

— Où joue-t-elle ?

— Jamais à Paris. Elle est toujours en tournée en province ou à l'étranger. Je me souviens maintenant que Boucanais lui avait annoncé son retour, tu te souviens, le soir, où nous l'avons rencontré, à la brasserie de la *Grande Pinte*, la veille de Noël. Ah ! reprit Chaufferette avec dépit, je suis sûre qu'il l'a revue souvent depuis ce jour-là...

— C'est bien cela, dit Marinette, mais il était gêné, n'ayant rien à te reprocher, et il a été heureux de profiter de ta première incartade pour reprendre sa liberté. C'est à lui que tu as rendu service en découchant.

— Ah ! bon Dieu ! une riche idée que j'ai eue là !

— Quand tu répéterais cela pendant huit ans,

cela ne changerait rien à la situation; mais, attends, il n'y a peut-être rien de perdu et peut-être vaut-il mieux pour toi qu'il se soit toqué de cette femme là que d'une autre. D'abord, puisque c'est une ancienne, il a obéi à un simple revenez-y, et puisque tu dis qu'elle n'habite pas habituellement Paris et qu'elle est tout le temps par monts et par vaux, sa petite fantaisie ne durera pas autant que les contributions. Un de ces quatre matins, elle va repartir et il y a lieu de penser qu'il ne la suivra pas.

— Alors, que me conseilles-tu ?

— Toi, tu es sa petite femme d'intérieur. Il ne t'a pas flanquée à la porte; donc, au fond, il tient à te garder, parce que tu es pour lui une compagnie, une amie de tous les instants, bien au courant de ses habitudes et de ses manies. Tu es là pour surveiller le service général de la maison, assurer la régularité de ses repas et lui tenir chaud au lit. C'est pour ça qu'il t'a surnommée la Chauffe ! Eh bien ! comme les hommes sont tous des égoïstes, il faut le prendre par son faible... Si tu lui manquais du jour au lendemain, il serait tout désemparé et tu le verrais bien vite revenir à toi, puisqu'il ne peut pas compter sur l'autre pour te remplacer.

— Tu es bonne, toi ! dit Chaufferette, mais je ne veux pas m'en aller ! Et où voudrais-tu que j'aille ?

— Je ne te dis pas de le quitter. Je te dis de lui manquer, ce qui n'est pas la même chose.

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant simple.

— Je ne trouve pas.

— Tu as bien des parents ?

— J'ai ma mère et mon beau-père. Mais rien à faire avec eux. Nous sommes fâchés à mort et il le sait.

— Tu n'en as pas d'autres ? Pas d'oncles, de tantes, de cousines ?

— Ah ! si, j'ai une tante qui est à Corbeil, épicière.

— Il la connaît ?

— Il n'ignore pas qu'elle existe.

— Eh bien, tu vas lui raconter que cette tante est malade, qu'elle veut te voir... Et tu lui demanderas d'aller passer huit jours près d'elle. Il t'accordera cette autorisation avec le plus grand empressement. Pendant ton absence, forcément tout ira chez lui de bric et de broc, naturellement... et tu verras à ton retour comment tu seras reçue.

— Mais où veux-tu que j'aille pendant ce temps-là ? Ma tante ne me recevra pas.

— Mon Dieu, que tu es bête. Il te donnera de l'argent pour ton voyage. Eh bien, tu viendras te loger près de nous, en ayant bien soin de ne pas te montrer pendant le temps que durera ta pseudo-absence.

— Parfaitement ! dit Mendika, tu loueras une chambre dans mon hôtel. C'est bon marché et on y est très bien !

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

dit Chaufferette, que ce conseil inattendu désespérait.

— Es-tu bête de ne pas comprendre !

— Vous me demandez juste de faire ce que je voudrais éviter : le laisser seul avec l'autre !



— Ecoute ! reprit Marinette vexée, agis donc comme tu l'entendras, mais alors ne viens rien nous demander.

Chaufferette, suffoquée par une nouvelle crise de larmes, ne répondit plus.

Cependant il se faisait tard et il importait de prendre un parti.

Tous s'empressèrent autour d'elle, touchés par l'expression de ce désespoir très sincère.

De nouveau, ils revinrent à la charge et ils parvinrent enfin à la persuader que le mieux était de s'éloigner pour un temps.

— Mais, je ne peux pas me faire écrire par ma tante ! répliqua-t-elle enfin, heureuse de trouver cet ultime argument de défense.

— C'est moi, qui vais l'écrire, la lettre de ta tante ! s'écria Mendika. Tu la mettras à la poste ce soir, et tu la lui feras lire demain, quand tu la recevras, en ayant bien soin de ne pas lui montrer le timbre de départ.

Séance tenante, Mendika, sous la dictée de Marinette, rédigea l'appel pressant qu'était censée adresser à sa nièce l'épicière de Corbeil.

Elle prêta à la brave femme un corps d'écriture pittoresque et une orthographe un peu hongroise, mais comme disait Marinette, c'étaient là des certificats d'authenticité indéniable.

A deux heures précises, tous quittèrent le *Chat-Noir*, avec les derniers consommateurs.

Ils accompagnèrent Chaufferette jusqu'au bas de la rue Foyatier et l'embrassèrent en lui souhaitant bonne chance.

— Je me charge de la lettre, dit Mendika en la quittant ; je la jetterai tout à l'heure dans la première boîte que je rencontrerai et demain je t'attends chez moi. Ta chambre sera retenue.

La pauvre Chaufferette crut gravir un calvaire en montant les escaliers de la rue Foyatier.

Elle ne cessa de sangloter, cherchant mais en vain à comprendre comment la décision qu'on

venait de lui faire prendre pouvait lui être utile et profitable.

Le petit appartement de la Butte, qu'elle aimait et dans lequel elle se retrouva seule, comme elle s'y attendait, lui parut plus morne et plus vide que jamais.

Elle songea que pendant qu'elle se lamentait, abandonnée à elle-même, Paul dormait, heureux et tranquille,dans les bras de l'autre... Elle n'eut pas le courage de procéder à sa toilette ordinaire, elle se jeta toute habillée sur le lit et pleura jusqu'au matin...

CHAPITRE XII

PAUL Dornans fronca le sourcil, quand, rentrant à l'heure du déjeuner, il trouva Chaufferette bouffie, échevelée et les yeux tout gonflés.

— Bon ! pensa-t-il, je n'ai pas encore eu la scène inévitable... que j'attends tous les jours. Je crois que cette fois-ci, je ne vais pas y couper.

Néanmoins, il tint à ne rien faire paraître de son appréhension.

— Qu'est-ce que tu as, ma petite Chauffe, demanda-t-il très gentiment ; tu es malade ?

Chaufferette secoua la tête et tira de sa poche une lettre toute froissée qu'elle

lui tendit. Le visage de Paul se rasséréna aussitôt et il eût un soupir de soulagement.

— Comment, reprit-il, c'est la santé de ta tante qui te cause tant d'inquiétude ? Je croyais que vous ne vous voyiez plus ?

— Il y a en effet, dit Chaufferette très troublée, longtemps que je ne l'ai pas vue, mais elle m'aimait beaucoup... Alors, étant souffrante, elle a pensé à moi...

— Eh bien que comptes-tu faire ?

— Je ne sais pas, ce que tu voudras.

— Dame, si tu veux aller la voir, comme elle te le demande...

— Ça ne t'ennuierait pas que je te quitte quelques jours ?

Dornans eut peur de répondre trop vite : — Oh ! non !

Il réfléchit un instant, puis :

— Cela m'ennuiera évidemment de ne pas te voir, mais si tu y tiens absolument...

Chaufferette crut lire dans la physionomie de son amant la joie qu'il éprouvait à l'idée de se séparer d'elle et elle eût envie de crier :

— Eh bien, non ! je ne veux pas m'en aller ! Je veux rester près de toi, puisque ça t'embête !

Mais elle s'était trop avancée pour reculer et elle répondit d'un ton résigné.

— Oui, je crois qu'il vaut mieux que j'y aille.

— Alors, quand veux-tu partir ? se hâta de demander Paul.

— Mais le plus tôt possible... ce soir.

— A ta volonté... je vais te donner cent francs pour ton voyage. Si tu n'en as pas assez, tu m'écriras de là-bas.



Et la question fut réglée définitivement.

Chaufferette consulta pour la forme l'indicateur, prépara sa valise et, à cinq heures, elle quitta la maison.

Les adieux furent froids, gênés de part et d'autre et exempts de ces interminables recommandations qu'ont coutume de se faire les amoureux, à la veille d'une absence.

— Ne reste pas trop longtemps, se borna à dire Paul Dornans. Reviens dès que ta tante ira mieux et préviens-moi de ton retour.

Cependant, dès qu'il fut seul, l'imprévu de cette convocation et la manifestation de cette tante de Corbeil dont il avait à peine entendu parler lui donna à réfléchir.

L'empressement de Chaufferette à répondre

dans un moment cependant si critique pour elle lui semblait incompréhensible.

Le soir, il s'ouvrit de ses doutes à Lucienne qui répondit aussitôt par une opinion très nette.

— Cela me semble très simple, répondit-elle ; cette petite t'a certainement trompé. Il se peut qu'elle s'en repente et c'est ce qui t'explique sa résignation. Mais elle n'en sent pas moins le sol trembler sous ses pas. Elle prévoit que cette crise aboutira à une rupture. Elle a informé son complice de la situation et c'est chez lui qu'elle se rend. Elle ne veut pas rompre la première, ne sachant encore sur quoi elle peut compter dans l'avenir. Elle a alors imaginé le coup de la tante.

— Mais j'ai lu la lettre de l'épicière de Corbeil.

— As-tu examiné le timbre du départ ? L'enveloppe t'aurait renseigné. Je parierais dix contre un qu'elle a été jetée au bureau de poste de la place d'Anvers !

—Ah! Et puis, au fait, pourquoi discutons-nous ? dit tout à coup Dornans, à peu près convaincu et tout honteux de s'être laissé prendre à une rouerie de femme. Dans tous les cas, la chaîne est brisée et c'est bien le commencement de la fin de ma liaison avec Chaufferette. Les choses sont trop avancées pour que cela se remette jamais. C'est au fond ce que je désirais. Laissons donc maintenant au hasard le soin de tout casser. En attendant, nous sommes libres, profitons-en et soyons heureux !

— Comme les hommes sont ingrats ! reprit

Lucienne. Voilà une petite qui t'a donné beaucoup de bonheur et tu la lâches avec une désinvolture!... Quelle chance pour moi que je parte dans deux mois !

— Toi, ce n'est pas la même chose.

— On dit toujours cela, mais quelle différence trouves-tu entre nous ? Cette petite Chaufferette est plus jeune que moi, elle t'aime certainement autrement que moi.....

— Oui, dit Paul, mais pas mieux...

— C'est affaire d'expérience et de tempérament. Je ne suis pas encore très vieille, mais quand elle aura mon âge, peut-être sera-t-elle une amoureuse infiniment plus consommée...

— Cela, jamais ! interrompit Dornans. Il faut bien te l'avouer, elle est un peu bourgeoise... un peu bébête au lit, et peut-être est-ce cette monotonie qui m'éloigne d'elle, tandis qu'avec toi...

— Vicieux, va !

— Tu me comprends maintenant ?

— Pas encore ! Elle est jolie, très jolie même...

— Tu me l'as déjà dit, l'autre soir, et je te l'ai reproché.

— Elle était dans tes mains. Si tu n'as pas su, depuis le temps, parfaire son éducation, c'est que tu es un maladroit.

— Ecoute, ma petite Lucienne, dit Paul que ce persiflage commençait à agacer, veux-tu que nous parlions d'autre chose ?

— Volontiers, puisque ça t'ennuie... mais un dernier mot avant de finir... Si les choses ne

s'arrangent pas comme tu me parais le désirer, si tu éprouves quelques remords de ta conduite avec ta petite amie et que tu aies la velléité de la garder... confie-la moi quelques jours... et la veille de mon départ, je te la laisserai dressée sur les obstacles et bien au point... Elle m'intéresse, cette petite... elle me plaît et je serais enchantée de lui être utile.

— Je ne te connaissais pas sous ce jour-là.

— Fantaisie n'est pas vice, cher ami. N'avons-nous pas maintes fois convenu ensemble que toutes les fantaisies d'amour étaient légitimes ? Chaufferette, à mon sens, a assez de charme pour justifier un léger écart aux règles sacro-saintes de l'amour bourgeois.

— Lucienne, je t'assure que tu m'ennuies.

— Tu n'es pas reconnaissant ! Moi qui m'offrais si gentiment à t'aider à sortir d'une situation inextricable !

L'insistance qu'apportait la comédienne dans sa démonstration finit par décider Dornans, qui conclut en répondant :

— C'est entendu ! Attendons les événements. Et si les circonstances s'y prêtent, je te laisserai le soin d'intervenir à ta guise... Tu seras l'arbitre de mon sort... Es-tu satisfaite ?

— Oui, maintenant que te voilà devenu raisonnable !

Pendant les deux jours qui suivirent, les amants ne se quittèrent pas.

C'est à peine si Paul prit le temps de monter à la Butte pour chercher son courrier.

Il ne trouva aucune nouvelle de Chaufferette.

Il eut alors une idée.

Il commanda pour le lendemain un dîner fin dont il remit le menu à Eulalie; il lui recommanda d'orner de fleurs toutes les chambres de l'appartement, dont il voulait faire honneur à une visiteuse de marque.

— Vous serez content, monsieur Paul, répondit la vieille.

Et Dornans redescendit, excité à la pensée qu'il allait posséder Lucienne chez lui...

Ce serait la marque nette et définitive de son affranchissement. Mais il se heurta à un refus catégorique.

— Non, mon cher, ce ne serait ni honnête ni prudent de ma part. Supposons, par exemple, que Chaufferette, qui, après tout, est encore chez elle, là-haut, revienne tout à coup, quelle tête ferais-je ? Et toi-même, comment te tirerais-tu de ce mauvais pas ? Pas sans bruit ni scandale, dans tous les cas. Et je serais horriblement vexée de me trouver mêlée à vos discussions de ménage.

— Mais il n'y en aura pas, affirma Dornans. Chaufferette est absente pour huit jours au moins et elle doit m'aviser de son retour. D'ailleurs, je tiens à ce que tu connaisses mon Ermitage... C'est un coin charmant, unique à Paris, dont je veux te faire les honneurs et jamais ne se représen-

tera peut-être une occasion plus propice. D'ailleurs, on t'attend et le dîner est commande.

— Eh bien ! je consens, dit enfin la comédienne, mais après avoir dîné, nous redescendrons dans Paris. C'est la condition *sine quâ non.*

— Soit ! fit en soupirant Paul Dornans ; mais à part lui, il se promit bien de rendre au bon moment impossible le retour à la rue Geoffroy-Marie.



Le lendemain, à trois heures, ils gravirent ensemble, à pied, la pente de Montmartre.

Paul, très joyeux, fut un cicérone infatigable. Il ne fit grâce à la comédienne d'aucune des curiosités de la Butte.

Après une visite au Moulin de la Galette, au Sacré-Cœur, au Vieux Calvaire, au champ de la rue des Rosiers où furent en 1871 fusillés les généraux Clément Thomas et Lecomte, ils passèrent les dernières heures de la soirée à l'ombre des lilas fleuris qui embaumaient le jardin du petit cottage.

— C'est là que je travaille tout l'été, expliqua Paul, avec sous les yeux cet admirable décor, loin des bruits de la ville. C'est là, ma chérie, que je voudrais vivre avec une femme comme toi !

Eulalie avait réalisé des merveilles.

Lucienne s'extasia sur l'ordre et la propreté qui régnaient dans la maisonnette.

Elle admira le goût qui avait présidé à l'aménagement des pièces, le choix des bibelots et des œuvres d'art qui ornaient les murs.

L'examen du cabinet de toilette et de la chambre à coucher avec son grand lit de milieu la retint particulièrement.

— Je comprends, dit-elle, que la pauvre Chaufferette puisse regretter un pareil nid !

Mais le soin avec lequel Eulalie avait préparé le dîner excita son enthousiasme.

Au milieu d'une débauche de fleurs, un couvert impeccable avait été disposé, et ce ne fut pas sans orgueil, qu'à huit heures précises, la vieille cuisinière vint solennellement annoncer :

— Monsieur est servi !

Les deux amants prirent place, en face des deux fenêtres d'où la vue s'étendait sur la banlieue

nord de Paris jusqu'aux coteaux de Montmorency, et ils firent honneur à un dîner exquis arrosé de vins fins et de champagne grande marque.

— Mais tu as fait des folies ! ne put s'empêcher de s'écrier Lucienne, en plantant un gros baiser sur le cou de son amant.

— Et toi, n'en as-tu pas fait pour moi ? demanda malicieusement Paul.

— Ce n'étaient pas les mêmes, et à moi... elles ne me coûtaient rien... au contraire.!



L'arrivée de Chaufferette chez Mendika avait été fort triste. En vain, la Hongroise avait tenté de consoler et de ragaillardir son amie.

— Plus j'y pense, ne cessait de répéter Chaufferette, plus j'ai le trac que tu ne m'aies fait faire une bêtise.

— Mais non, mais non, tu verras! Il n'y a qu'en te faisant regretter que tu arriveras à le reconquérir.

— Et s'il ne me regrette pas ?

— Evidemment, ça peut arriver, mais c'est peu probable. Dans ce cas-là, on cherchera autre chose. Attendons !

La vie, dès lors, s'écoula très monotone pour Chaufferette..

Pendant les deux premiers jours, elle ne quitta sa chambre que pour se rendre, dans l'après-midi, au *Chat-Noir*, où elle retrouvait la même bande,

assise aux mêmes tables. Son aventure à présent était connue de tous. Mendika en avait informé tous ses amis et presque tous avaient approuvé le parti qu'on avait conseillé de prendre à la pauvre Chaufferette.

Mais presque tous aussi disaient tout bas que la facilité avec laquelle Dornans avait laissé partir sa maîtresse dénotait chez lui son intention de rompre.

Et pour ceux qui n'étaient pas pourvus, Chaufferette devenait un parti.

Le plus empressé et le moins discret de tous était le gros Barsac, le sculpteur-athlète.

— Ah ! ma petite Chaufferette, ne cessait-il de répéter, une gosse comme toi, ce serait le rêve pour moi ! Je la dorloterais, je la bichonnerais ! C'est pas gentil un amour d'enfant comme cela ?... C'est gros comme rien ! On la porterait à bras tendu !... Tu sais, si tu as des embêtements, si tu es plaquée, tu n'as qu'à transporter ton fourbi chez moi... et je garantis que tu n'auras rien à regretter.

Chaufferette connaissait Barsac depuis longtemps. Aussi, la brutalité de sa déclaration ne la surprenait-elle pas.

Elle se contentait de répondre en souriant :

— Je te remercie, mon vieux Discobole, je connais ton cœur. Et je me souviendrai à l'occasion de ta proposition.

Mais ce qui la combla de stupéfaction, ce fut l'attitude de Mordhann vis-à-vis d'elle.

Du matin au soir, il était à ses côtés, attentif et

empressé, ayant toujours une parole de consolation; chaque fois que son chagrin et son inquiétude reprenant le dessus, elle ne pouvait retenir ses larmes.

Il arriva que le second soir, elle se trouva seule avec lui dans un coin du cabaret, à cette heure mystérieuse où les lampes n'étant pas encore allumées, le jour tombant ne laisse plus distinguer que les grandes lignes des corps.

Dans cette demi-obscurité si propice aux aveux, Mordhann se rapprocha de la jeune fille et d'un ton bien bas et bien caressant :

— Ma chère Chaufferette, lui dit-il, je vous connais depuis longtemps et j'ai pu vous apprécier. Vous êtes avant tout une femme artiste et je comprends votre désolation devant les procédés dont vous êtes victime.... Jamais je n'ai osé vous le dire, mais votre délicatesse d'âme autant que votre enfantine et si séduisante gracilité m'a conquis depuis longtemps !... Je vous aime !... Et s'il vous plaît de daigner laisser tomber les yeux sur moi... je mets à vos pieds mon amour profond et sincère... Je suis pauvre, mais pas assez pour ne pouvoir vous assurer une existence heureuse et exempte de soucis.

— Mais Mendika ? interrogea Chaufferette tout à fait ahurie.

— Mendika est ma sœur d'élection... une âme fine et subtile, qui comprend mes aspirations de poète ; mais elle est libre et jamais notre intimité n'a été troublée par une pensée charnelle.

Et Chaufferette de se demander :

— Mais qu'est-ce qu'ils ont donc tous ? Jusqu'à Mordhann qui s'enflamme, lui que je croyais adepte exclusif de sa passion pour la morphine et l'éther ?

Elle avait encore un troisième adorateur, celui-là plus discret que les deux autres, parce qu'il connaissait moins Chaufferette; mais il était cependant visible que la jeune fille avait exercé sur lui, dès le premier jour, une très vive impression.

C'était Frontignan, le peintre médaillé, le partner habituel de Pierre Amelot.

Tout en jouant à la manille, il ne perdait jamais un mot de la conversation des femmes, roulant toujours sur le même sujet.

Et il lui arrivait à chaque instant d'interrompre Mendika ou Marinette pour lancer une phrase banale mais significative :

— Voilà qui ne m'arrivera jamais, à moi !

Ou bien :

— Une petite femme comme ça, dans mon intérieur, qui trotterait autour de moi quand je travaille... comme une petite souris... Mais je la mettrais dans du coton... je la renfermerais, tant j'aurais peur qu'on me la volât !

— Taisez-vous donc, lui cria un soir Marinette; si Chaufferette vous prenait au mot, vous seriez bien attrapé, vieux bourgeois !

Frontignan s'était alors levé et avait déclaré d'un ton solennel et prud'hommesque :

— Mademoiselle Chaufferette serait libre... Elle

mettrait sa main dans ma main en me disant : — Je suis à vous ! que je l'emmenerais de suite... Et ma maison dès lors serait sienne !

— J'espère que tu en as du succès, Chaufferette, s'écria Mendika. Tout le monde veut t'adopter !

— Monsieur Frontignan est un blagueur à froid, hasarda Mordhann, vexé.

Le peintre haussa les épaules et répondit simplement avec la même gravité comique :

— N'écoutez pas ces mauvais plaisants, mademoiselle Chaufferette. Je n'ajouterai qu'un mot que vous pouvez retenir :

— Quand vous voudrez !

Tous ces incidents, flatteurs pour son amour-propre, amusaient Chaufferette un moment, mais elle n'attachait pas une extrême importance à ces déclarations, et quand elle se retrouvait seule dans sa petite chambre, elle se sentait reprise d'une mélancolie et d'un chagrin profonds.

Elle songeait à Paul Dornans !

— Où est-il ? Que fait-il ? Pense-t-il seulement à moi ? Ou sa nouvelle passion l'absorbe-t-elle à ce point qu'il m'ait déjà totalement oubliée ?

Le soir du troisième jour, elle n'y tint plus.

Sans rien dire à personne, car elle craignait que ses amis ne la détournassent de son projet, elle prit le parti, après son dîner, de remonter à la Butte.

Son cœur battait très fort, quand elle arriva rue Cortot. Elle s'arrêta un instant dans la rue et elle aperçut des lueurs provenant de la fenêtre de la salle à manger.

— Il est rentré! Il dîne à la maison! Mais est-il seul ?

Elle hésita une minute, puis s'armant de courage:

— Après tout, dit-elle, je le verrai bien ! Je suis encore chez moi ici et il ne me mettra pas à la porte.

Et elle monta.



Paul Dornans et Lucienne savouraient doucement leur café en fumant des cigarettes d'Orient, tout à la joie de leur exquis tête-à-tête, quand Eulalie ouvrit brusquement la porte :

— Monsieur, c'est Madame !

— Ça devait arriver ! fit Lucienne sans s'émouvoir. Je l'avais prévu.

— Zut ! ne put s'empêcher de répondre Dornans.

Il voulut se lever, mais l'apparition subite de Chaufferette, toute blême, le cloua à sa place.

— C'est moi ! dit simplement la jeune fille.

Elle resta un instant immobile, secouée de frissons, se demandant ce qu'elle allait faire, ce qu'elle allait dire...

Une seconde, elle eut la tentation de crier, de jeter à la tête de cette intruse qui lui volait sa place les verres et les bouteilles, mais l'œil glacé de Lucienne fixé sur elle avec un sang-froid merveilleux, éteignit en elle toute velléité de révolte.

Paul Dornans reprit rapidement son aplomb.

— Eh bien ! sois la bienvenue, ma chère ! Tu as fait bon voyage ? Ta tante va mieux ?

— Merci, balbutia Chaufferette.

— Assieds-toi donc, reprit le jeune homme, je te présente mademoiselle Lucienne Gilard, une artiste de beaucoup de talent, qui a bien voulu me faire le grand plaisir d'accepter à dîner chez moi.

Puis se tournant vers Lucienne :

— Ma petite amie Chaufferette, dont je t'ai parlé!

— En effet, dit alors la comédienne sur le ton tranquille et calme d'une femme qui n'a rien à se reprocher, mon ami Paul m'a parlé de vous en si excellents termes que je suis bien heureuse de vous connaître. Je suis une très ancienne camarade de

votre amant et il n'a pas de secrets pour moi. Maintenant que je vous vois, je le félicite d'avoir rencontré une amie aussi charmante

Chaufferette se demanda si on se moquait d'elle.

Que signifiaient ces compliments dans la bouche de cette femme,qui, depuis huit jours, bouleversait son existence ?

Devait-elle remercier ou, lâchant la bride à sa rancœur, lui jeter à la face les injures qui lui montaient aux lèvres ?

Lucienne eût conscience du combat qui se livrait dans le cœur de Chaufferette.

— Si vous saviez, continua-t-elle avec le même calme, quels vieux liens d'amitié nous unissent, votre ami et moi, vous ne trouveriez pas extraordinaire que j'aie accepté son invitation... Que votre amour pour lui, bien naturel, — car il le mérite — ne s'en offusque donc pas. Je ne viens pas ici en rivale... je n'habite pas Paris. Dans quelques jours je serai loin et des années s'écouleront peut-être de nouveau, avant que nous ayons l'occasion de nous revoir... Paul et moi... Vous êtes chez vous... Accordez-moi donc la grâce de trinquer avec vous et de boire à votre bonheur !

Paul Dornans tendit à Chaufferette une coupe de champagne et la pauvre fille dut choquer son verre contre celui de cette femme qu'elle détestait, mais qui exerçait sur elle une influence si profonde qu'elle ne trouvait pas un mot à répondre.

La tranquillité avec laquelle Lucienne avait débité son boniment la confondait et c'était elle

qui se trouvait mal à l'aise dans cette maison qui était sienne.

— Eh bien ! voyons, dit Paul, donne-nous des nouvelles de ton voyage.

— Je m'ennuyais, dit simplement Chaufferette, et je suis revenue tout de suite.

— Amour ! quand tu nous tiens ! s'écria Lucienne. Mais voyons, je m'aperçois très bien que je vous gêne. Je vais me retirer.

Et elle fit mine de se lever.

— Mais pas du tout, fit Dornans, tu as le temps.

— Si ! Si ! Je vous gêne ! Comment ! Cette petite qui t'aime tant ne t'a pas même embrassé ! Voyons ! Soyez aimable ! Et ne vous occupez pas de moi ! Embrassez-le, ce vilain garçon, ou je pars !

Et elle poussa Chaufferette, debout tout près d'elle, dans les bras de Dornans.

La jeune fille étreignit avec passion le cou de son amant qu'elle embrassa goulûment et des larmes perlèrent à ses paupières.

La bonhomie de Lucienne l'avait vaincue.

— A la bonne heure ! Comment, elle pleure ! C'est de joie, alors ! Eh bien ! soyez donc tout au plaisir de vous retrouver, sans contrainte ! Je n'existe pas, moi ! Allons ! ôtez ce chapeau et asseyez-vous là entre nous deux, tout près de cet homme que vous aimez tant !

Chaufferette sourit. Elle était conquise et la glace était rompue.

— As-tu dîné au moins ? demanda Dornans.

— Oui... Oui... avant de venir, car je ne savais si je te retrouverais à la maison.

— Elle n'a pas faim, mais l'émotion doit l'avoir altérée, dit Lucienne. Elle doit avoir soif, cette belle enfant !

Dornans déboucha une nouvelle bouteille à laquelle tous trois firent honneur.

— Savez-vous, reprit la comédienne, que j'envie votre bonheur à tous deux, moi qui suis une isolée. Ça doit être si bon de se laisser aimer par une gentille fillette comme vous !

Et la fine mouche qui poursuivait son idée, se répandit en théories sur l'amour, auxquelles Chaufferette, décidément revenue à la gaieté, s'amusa à répondre, avec sa gaminerie coutumière.

—Décidément, pensait-elle, la « dame » était une gentille personne, et il fallait pardonner à Paul le plaisir qu'il trouvait en sa compagnie, puisqu'aussi bien elle ne se posait pas en rivale.

Dornans s'amusait à suivre ce jeu dont il devinait le but secret, et sans relâche, il versait aux deux femmes le cliquot pétillant, qu'elles buvaient sans y prendre garde.

Peu à peu, les têtes s'échauffèrent.

Chaufferette avait des réparties de gavroche qui ravissaient Lucienne et les heures coulaient sans que celle-ci parlât de repartir.

— Si j'étais homme, déclara-t-elle tout à coup je vous adorerais, tant je vous trouve gentille...

Brusquement, elle renversa en arrière la tête de la jeune fille et elle la baisa sur les lèvres.

Etourdie par le vin, surprise par ce brusque mouvement, Chaufferette ferma les yeux et rendit la caresse...

. . . .

— Dites donc, mes enfants, savez-vous quelle heure il est ?... Deux heures tout simplement !



— Mon Dieu ! s'écria Lucienne, mais je ne trouverai pas de voiture sur la Butte... Comment faire ?

Elle tixa sur Chaufferette un œil brillant et plein de convoitise.

— Je ne puis pourtant pas coucher ici... bien que ce ne soit pas l'envie qui m'en manque... ce joli petit minois me plaît tant...

Chaufferette rougit et comme obéissant à la suggestion de ce regard qui pesait sur elle, elle murmura tout bas :

— Pourquoi pas ?

— Vous consentiriez ?...

— Si Paul le permet ? dit Chaufferette en baissant les yeux.

— C'est Chaufferette qui commande ici, proclama Paul Dornans, en échangeant avec Lucienne un coup d'œil complice.

— Tu es la plus délicieuse des petites femmes ! s'écria Lucienne en imprimant de nouveau sur la joue de Chaufferette un retentissant baiser. J'accepte de grand cœur !...

. . . .

. . . .

. . . .

CHAPITRE XIII



Le souvenir de cette soirée laissa dans l'esprit de Chaufferette une profonde impression de trouble. Elle n'était pas vicieuse, à peine perverse ; aussi pour s'être prêtée si facilement à toutes les fantaisies de cette femme qu'elle abhorrait quelques instants plus tôt, il semblait, à son sens, qu'il avait dû se produire un phénomène bizarre, indépendant de sa volonté, une sorte d'hypnotisme et de suggestion...

Et ce qui la confirmait dans cette idée, c'était la sensation qu'elle avait éprouvée au réveil, le lendemain de cette nuit de folie.

Elle s'était sentie prise d'un sentiment de honte, qui avait été surpris par Lucienne et par Paul et qu'ils avaient salué de leurs compliments ironiques.

— Je leur ai fait l'effet d'une petite dinde, qui ne sait rien, qui ne comprend rien... Je comprends à présent l'influence de l'Autre sur Paul... Celle-là c'est une femme terrible ! Je suis une chiffe à côté d'elle ! Mais qui sait si la douceur que je montrerai et mes habitudes plus calmes ne pourront pas à la longue avoir une bonne fois raison de la perversité de cette cabotine !.

Et s'efforçant d'oublier le passé, elle avait repris son existence tranquille d'autrefois, affectait une soumission et une gaieté qu'elle n'éprouvait guère, mais ses efforts n'avaient abouti à aucun résultat.

Paul Dornans ne faisait plus maintenant que de rares apparitions à la maison, découchant sans trêve et ne se préoccupant pas plus de Chaufferette que si elle n'existait pas.

Découragée, la jeune fille prit l'habitude de descendre tous les jours au *Chat-Noir*, où elle rejoignait ses amis.

Au moins, elle trouvait auprès d'eux un peu de distraction !

Elle leur avait raconté ses nouvelles déceptions et ses trois adorateurs avaient fait entendre un tolle unanime de réprobation.

— On ne traitait pas ainsi une petite femme aussi gentille, avec laquelle on avait vécu si longtemps et dont en somme on n'avait pas à se plaindre. C'était dégoûtant !.

Mais les femmes surtout affectèrent de se montrer sévères et agressives à l'égard de Paul et

comme Chaufferette était une petite nature impressionnable, il en résulta qu'elle subit à son insu l'influence de ses conseillers, que son caractère se modifia et que, peu à peu, sans s'en apercevoir, elle passa de la résignation à la révolte.

Un soir enfin qu'elle racontait que Dornans n'avait pas reparu rue Cortot depuis deux jours, Mendika ne put retenir son accès d'indignation :

— Mais ma pauvre fille, c'est fini et il se montrera toute la vie aussi muffle pour toi, et si tu ne te rebiffes pas ! Voyons ! c'est ton tour ! Vas-y carrément ! Flanque-lui par la figure tout ce que tu as à lui reprocher et s'il n'est pas content... plaque-le ! Les hommes ne sont pas rares ! Et il n'y en a pas d'indispensables !

— Pour sûr ! prononça le chœur des soupirants.

Toute la soirée, on remonta Chaufferette, on la fit boire, on lui persuada qu'il y allait de sa dignité à ne pas accepter plus longtemps une situation aussi humiliante et quand elle repartit pour la Butte, accompagnée jusqu'à la porte par son voisin le Discobole, elle jura de ne pas tergiverser plus longtemps.

Le lendemain, elle ferait un éclat !

Une nuit presque sans sommeil aggrava encore ses dispositions batailleuses.

A onze heures du matin, Paul Dornans vint prendre son courrier.

Il allait s'enquérir comme d'usage de la santé de son amie avec son petit air ironique et sou-

riant, lorsque brusquement Chaufferette lui coupa la parole.

— Ecoute, j'en ai assez des tourments que tu viens me faire avec ta figure à claques. Il faut que cela finisse !



Paul resta stupéfait devant cette brutale attaque.

— Parfaitement, poursuivit Chaufferette, j'en ai soupé d'être l'éternelle poire. Tu t'es fichu de moi avec ta cabotine et j'ai été assez bête pour m'y laisser prendre un soir... Ah ! vous avez dû vous la payer, ma figure ! Et ça continue encore ! Eh bien ! maintenant je vais tout te dire... Si tu me trompes, tu entends, tu n'en as pas eu l'étrenne,

car il y a longtemps que je t'ai fait cocu, entends-tu ?... Le voyage à Corbeil, encore un boniment dans lequel tu as coupé, toi, le gros malin !

Paul Dornans laissa dire. Il ne fit paraître ni émotion, ni colère et se contenta de répondre tranquillement :

— Je ne sais pas, ma chère amie, pourquoi tu me dis tout cela sur un ton aussi agressif. Tu as fait tout ce que tu as voulu, comme je fais aujourd'hui ce que je veux et je n'ai pas songé un instant à t'adresser le moindre reproche. N'étant pas mariés, nous sommes libres. Tu es une petite fille pas méchante, pleine de qualités, mais mal conseillée... Pourquoi nous fâcher ? Puisqu'il est entendu que nous ne pouvons plus vivre ensemble, séparons-nous gentiment, en amis, sans nous en vouloir.

Deux larmes tombèrent des yeux de Chaufferette.

— Paul, tu es meilleur que moi! prononça-t-elle tristement.

Dornans s'approcha d'elle et lui prit les mains.

— Tu vois, dit-il, te voilà déjà devenu raisonnable. Eh bien ! voyons, causons ! Nous allons nous quitter, c'est entendu, mais que vas-tu faire ? Où vas-tu aller ?

Chaufferette eut un petit sursaut d'orgueil.

— Oh ! je ne suis pas embarrassée ! Il y en a trois qui me font la cour.

— Tu ne vas pas les prendre tous les trois !

— Ecoute, reprit Chaufferette, si nous ne

sommes plus des amants, nous restons des amis, n'est-ce pas ? Eh bien, je vais te les nommer et tu me diras lequel je dois choisir !

— Entendu ! répondit Paul en riant.

Chaufferette, très naïvement, lui raconta alors dans quels termes le Discobole, Mordhann et Frontignan avaient formulé leurs propositions.

— Ma chère, déclara alors Dornans, nous mettons si tu veux bien, tout d'abord, Andhré Mordhann en dehors de la question. Tu n'as pas l'intention, je suppose, de vivre d'amour et d'eau claire... Barsac est plus sérieux, mais il fait beaucoup de poids ! Je crains qu'il ne soit un peu brutal avec les femmes et tu t'exposes peut-être là à une désillusion... Quant à ce monsieur Frontignan, je ne le connais pas... mais je sais que c'est un homme bien posé, presque riche, un peintre officiel, puisqu'il a eu une médaille... C'est un monsieur enfin !... Il ne passe pas pour être bien fort, mais c'est, s'il t'aime, un avenir assuré qui s'ouvre devant toi... N'hésite pas, ne laisse pas échapper Frontignan !

— Je te remercie, s'écria Chaufferette et je suivrai ton conseil, mais je vais te faire une dernière prière. Nous nous séparerons demain... Consacre-moi cette dernière journée et cette nuit... Que nous nous quittions au moins sans arrière-pensée, comme des gens qui ne s'en veulent pas et qui s'estiment toujours !

— Accordé, ma petite Chaufferette !...

. . . .

Et le lendemain matin, après le déjeuner plantureux qui scella cette rupture, Chaufferette en embrassant Paul pour la dernière fois, lui murmurait tout bas :



— Quel malheur que tu aies attendu si tard pour être si gentil ! Je suis fichue de te regretter encore !



CHAPITRE

XIV

Q**UAND** Chaufferette arriva au *Chat-Noir*, Paul, l'un des deux garçons, somnolait sur une banquette avec, posé sur l'épaule à la façon des concierges, un corbeau qui répondait au nom de Bazouge.

A l'entrée de Chaufferette, Bazouge agita fébrilement ses ailes, ce qui eut le don d'éveiller Paul. Et aussitôt ce dernier se dressa. Puis, reconnaissant la jolie Montmartroise qui tout interloquée considérait la salle vide, il n'eut tout d'abord que cette exclamation :

— Déjà !

— Quoi, déjà, Paul ?... Il n'y a donc personne ici ?

— Comme vous le voyez, mademoiselle Chaufferette. Personne... que Monsieur Allais qui boit là-bas son café dans un coin.

— Mais Frontignan, Barsac, Mordhann ?

— M'sieu Frontignan ?

— Oui.

— Il est parti d'hier soir en Bretagne, au Croisic... Il va préparer son Salon, qu'il a dit à ces messieurs, en les quittant, après avoir payé pas mal de bocks...

— Ah ! s'exclama la Chauffe désappointée.

— Maintenant, pour ce qui est de messieurs Barsac et Mordhann, ils vont probablement venir... Asseyez-vous donc en attendant.

Sans répondre, Chaufferette se laissa aller sur une chaise très Louis XIII, et le cerveau vide, machinalement se mit à boire à petites gorgées l'habituelle chartreuse que Paul lui servait si souventes fois.

Frontignan parti, envolé brutalement ! Voilà vraiment qui l'étonnait. C'était à ne pas croire. Et pourtant la réalité était là. Le garçon venait de la lui révéler. Frontignan, peintre consciencieux et qui n'avait jamais à l'instar de tant de ses confrères baclé des paysages en chambre, Frontignan était allé en Bretagne peindre son futur envoi au Salon !

— Pour de la guigne, c'est vraiment de la guigne ! songeait tristement Chaufferette. Que faire ?

Elle se perdait dans un océan de réflexions et de projets aussitôt détruits que construits, quand elle fut un moment distraite de ses pensées par une scène de mystification qu'elle vit se dérouler sous ses yeux.

Un homme venait d'entrer au *Chat Noir*, une façon de gros paysan ou plutôt de gros bourgeois de petite ville. Timidement il s'approchait du garçon et s'enquérait :



— C'est bien ici le *Chat Noir*, n'est-ce pas, m'sieu ?

— Oui, répondait le digne Paul.

Alphonse Allais levait la tête et dressait l'oreille, flairant une mystification possible et probable.

— Alors, continuait le nouveau venu, c'est ici que se réunissent ces messieurs de l'Institut ?

— Ici même, repartit le brave Paul sérieux comme un pape.

— Et à quelle heure qu'ils viennent ?

— Ma foi, vous savez, ils n'ont pas d'heure.. Ils viennent comme ça au petit bonheur... Quand ils ont soif...

— Et ils ont souvent soif, hein ?... On m'a dit que c'était toujours si altéré, les artistes !

Du coup, Alphonse Allais, n'y pouvait plus tenir. Il se dressait et interpellait le visiteur.

— Monsieur ! clamait-il.

— Monsieur ! répliquait l'autre comme un écho.

— Vous venez pour voir mes camarades ?

— C'est-à-dire, monsieur, que je viens visiter ces messieurs de l'Institut.

— Je ne suis pas de l'Institut, moi, monsieur, mais je suis tout de même un ami... Permettez-moi de vous offrir le bock de l'amitié...

— Oh, monsieur... je ne sais...

— Sachez, sachez, monsieur ! Paul ! Un bock pour Sa Seigneurie et moi un idem !

Paul s'exécutait cependant que le provincial s'installait à la table d'Alphonse Allais sous l'œil de plus en plus amusé de Chaufferette.

— « Alors, vous connaissez l'Institut ? interrogeait l'humoriste du *Chat Noir*, après qu'il eut trinqué avec l'homme et humé quelques gorgées du piot.

— C'est-à-dire que j'en ai beaucoup entendu parler... Justement dans le *Chat Noir*... Car je lis le *Chat Noir*, monsieur.

— Parfait !

— Et à tous les moments mes yeux tombent

sur des comptes rendus de soirées où l'on annonce que devant l'affluence des visiteurs, monsieur Salis a dû mettre du monde jusque dans l'Institut.

— De plus en plus parfait, acquiesçait Alphonse Allais, qui se rendait compte de l'erreur de son



naïf interlocuteur. Evidemment, celui-ci, victime d'une confusion de mots, prenait l'étroit boyau du fond de la salle, dérisoirement baptisé Institut, pour l'édifice à dôme du quai Voltaire!

— Alors, continuait le brave homme, je me suis dit ce matin : Gontran ! (car je m'appelle Gontran Palempin), je me suis dit : Gontran Palempin, faut pas que tu retournes à Carlepont

sans avoir causé avec ces messieurs de l'Institut... Et me v'là !

— Et vous v'là !... Eh bien ! vous causerez avec ces messieurs de l'Institut, mon vieux Gontran Palempin. Vous permettez que je vous appelle par votre nom tout court ?

— Si ça vous fait plaisir.

— Certainement que ça me fait plaisir ; seulement faut aussi que vous m'appeliez par mon nom tout court.

— Je veux bien. C'est comment ?

— Coppée.

— Comment ça, Coppée ?

— Oui, Coppée, François Coppée.

— François Coppée ! Alors... c'est vous ?

— Oui, c'est moi.

— Vous ! bien vous ?

— Moi, bien moi ! Ah ça, qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela ?

— Rien... rien... en effet... Mais enfin... Enfin, j'en suis tout étonné... Alors c'est vous François Coppée, le grand poète qui a écrit la *Grève des Forgerons* et qu'a fait de si beaux vers sur les *Epiciers de Montrouge ?*

— Oui...

Mon histoire, messieurs les juges, sera brève.
Voila : les forgerons...

— C'est bien ça !... Ah ben, c'est pas pour dire, mais j'en suis baba...

— Pourquoi donc, mon vieux Palempin ?

— Et vous me tutoyez ?

— Pas tout à fait... Mais tu sais, ma vieille branche, s'il n'y a que ça pour te faire plaisir... Et, tu sais, tu peux me tutoyer aussi !

— Ah, j'oserai jamais, m'sieu Coppée !

— Peuh ! Peuh ! Il ne manquerait plus que ça !... Ah ben, par exemple, je voudrais bien voir ça que ce vieux Palempin de Carlepont ne me tutoye pas quand je le fais moi-même. Ah ça, est-ce que nous ne sommes pas Français tous les deux ?

— Si.

— Est-ce que nous ne sommes pas vaccinés ?

— Encore si.

— Est-ce que nous ne sommes pas de chair et d'os comme tout le monde ?

— Toujours si.

— Eh bien alors !

— Eh bien alors, ça y est, Coppée... J'te tutoye !

— A la bonne heure ! Paul ! Deux demis bien tassés comme pour des malades !

— Boum !

Et aussitôt que les demis furent servis et mi-vidés :

— Une chose qui m'épate, par exemple, déclarait Palempin, c'est que tu ne ressembles pas beaucoup à ta photographie.

— C'est parce que je laisse pousser ma barbe maintenant, déclarait le pseudo Coppée.

— Oui, c'est sans doute ça... Et puis, tu me disais, en arrivant, que tu n'étais pas de l'Institut... T'es pourtant académicien !

— Oui, académicien... mais pas de l'Institut.

— Par exemple ! Explique-moi ça !

— Tu vas comprendre tout de suite... Paul !... Deux autres demis !

— Boum !

— Je ne serais pas fâché de savoir ça...

— Ecoute : l'Académie, c'est pour les académiciens, tandis que l'Institut, c'est pour les instituteurs.

— Par exemple ! Vrai ?

— Aussi vrai que je bois ce demi.

— Eh bien ! qui croirait ça à Carlepont !...

— Oh ! à Carlepont vous n'êtes pas bien forts!...

— Cependant...

— Non, pas bien forts... C'est ce que me disait encore cette nuit Claretie...

— Ah ! Claretie disait...

— Oui, mon vieux, Claretie me disait : « A Carlepont, ce sont de bons bougres, mais pour être forts, ils ne sont pas forts » !

— C'est pas possible !

— Dame, mon vieux, tu sais, chacun a son opinion.

— Oui, moi je suis pour la liberté de toutes les opinions ; pourtant les gens qui pensent des bêtises comme ça, c'est à fusiller!

— Ben, mon vieux Palempin, tu n'y vas de main morte, toi !

— Oh ! moi je suis comme ça et pas autrement!

— Fichtre !... Allons, faut pas trop en vouloir

à Claretie, va... Au fond, ce n'est pas un méchant bougre.

— Méchant bougre ou pas méchant bougre, n'empêche que des gars comme ça,ça peut être nuisible... Ah ! s'il y en avait beaucoup de pareils, eh ! bien, je me demande où nous irions !

— Tu sais, entre nous, je crois qu'hier soir, il était un peu saoûl...

— Ah, il était un peu...

— Oui... Oh ! la petite pointe seulement. Il avait bu trois absinthes de trop.

— Ah ! trois absinthes...

— Oui, de trop... Claretie, c'est un bon garçon que je gobe, que je porte dans mon cœur, c'est vrai, à côté de mon bonnet à poils ; seulement je dois reconnaître que c'est un garçon qui ne peut pas supporter la boisson... Quand il a dépassé ses huit pernods, il n'y a plus d'homme.

— Alors, je ne m'étonne pas qu'il dise après des choses inconvenantes ! triomphait Palempin. Un académicien ! Boire de l'absinthe comme ça ! Si c'est pas une honte ! Ah, où allons-nous, grands Dieux ! où allons-nous ?

— Tu as raison, mon vieux Palempin. Eh bien, tiens, j'ai une idée : tu ne sais pas ce que je ferais à ta place, non ?

— Parle !

— J'irais trouver Claretie...

— Il ne me recevra pas !

— Si. Je vais t'écrire un mot pour lui.

— Alors, c'est différent.

— Et je n'irais pas par quatre chemins. Je lui demanderais ce qu'il se rétracte ou bien je lui proposerais un duel, carrément.

— C'est une idée !

— Et puis, tu verras ce que ça te posera à Carlepont !

— C'est vrai, ça !

— Tes compatriotes sont capables de te porter en triomphe.

— Oui ! Oui !

— Paul ! Donnez-moi de quoi écrire et deux demis sans faux-cols !

Et Alphonse Allais se mit en devoir d'envoyer à Claretie le trop naïf habitant de Carlepont.

Chaufferette, quoique au fond très ennuyée, quitta le *Chat Noir* pour ne pas éclater de rire.



Elle se jeta tout habillée sur le lit et pleura jusqu'au matin.

CHAPITRE XV



CHAUFFERETTE, toute déconcertée, cheminait sur le boulevard Rochechouart par cette claire et douce fin d'après-midi de mai, quand, soudain, un gros garçon très blond et très solidement découplé se dressa devant elle à la hauteur du cirque Fernando.

— Chaufferette ! fit le jeune homme.

— Barsac ! s'exclama la Chauffe en reconnaissant le sculpteur.

— Moi-même, ma petite Chaufferette. En chair et en os... Ah ça, où filez-vous si vite ? Est-il indiscret de le savoir ?

— Oh ! il n'y a aucune indiscrétion, Barsac ! déclara la jeune Montmartroise ; et pour la seule raison que je ne vais nulle part. Je marche droit devant moi, pour me promener.

— Salutaire exercice, approuva le jeune homme. Voulez-vous me permettre de le partager ? Je n'ai pas le cœur à l'ouvrage, aujourd'hui, et tout comme vous, je vagabonde. D'abord, ainsi que le dit notre Courteline national : « Ça vaut toujours mieux que d'aller au café ». N'est-ce pas votre avis ?

— J'adore la marche, affirma Chaufferette.

— Eh bien, nous marcherons ensemble ! approuva le Discobole en se mettant au pas de sa compagne.

Tous deux continuèrent à arpenter l'asphalte dans la direction de la place Clichy.

— Quand je dis nous marcherons ensemble, c'est une façon de parler ! poursuivit Barsac. N'en croyez pas un mot et ne vous en offusquez pas au point d'aller le répéter à Paul Dornans. J'ai beaucoup d'amitié pour Dornans. C'est un excellent garçon et qui a beaucoup de talent. Je me plais à le déclarer à tous les échos. Aussi, je serais bien fâché que cette petite plaisanterie que je viens de risquer amenât entre nous la plus légère brouille.

— Oh ! soyez pleinement rassuré, répliqua Chaufferette en souriant avec malice.

— J'en accepte l'augure.

— Je ne dirai rien à Paul.

— Très bien cela !

— Attendez ! Je ne dirai rien à Paul pour l'excellente raison que nous ne sommes plus ensemble...

— Allons donc ! Je n'en crois pas un mot.

— C'est pourtant comme je vous le dis, mon cher Barsac.

— Vous êtes fâchés ?

— Non, pas fâchés.

— Alors ?

— Nous nous sommes séparés. Voilà tout.

— « Voilà tout ! » Comme elle dit ça !

— Il n'y a pas deux manières de le dire. Nous nous sommes séparés, en camarades ; mais nous restons tout de même des amis.

— A la bonne heure !

— N'est-ce pas ?

— Vous êtes une femme épatante, ma petite Chaufferette !

— Merci du compliment.

— Je le dis comme je le pense.

— Bravo pour votre franchise !

— Ne raillez pas. Elles sont rares les femmes avec lesquelles on peut se séparer tout en restant bons camarades.

— C'est vous qui le dites.

— Demandez aux amis !

— Parce que la plupart des hommes ne savent pas quitter convenablement les femmes.

— Et que les femmes sont souvent déraisonnables, appuya malicieusement le sculpteur. Enfin, c'est terminé avec Dornans ?

— Oui ! On ne s'accordait plus. On a repris chacun sa liberté.

— Barsac fredonna :

L'amour s'envole
Là-bas ! Là-bas !
L'amour s'envole
Et ne revient pas !

Puis s'interrompant, il reprit :

— Alors je pense à une chose...

— Laquelle ?

— Puisque Dornans est sacrifié...

— Oui.

— La place est libre ?

— Quelle place ?

— Eh ! bien, la place de votre cœur.

Et de rire de sa plaisanterie. Chaufferette s'associa à son hilarité.

— Oui, déclara-t-elle gaîment, la place est libre.

— Eh bien, fit Barsac en prenant galamment et d'une manière preste le bras de sa compagne, permettez-moi de poser ma candidature.

— Je vous le permets.

Tout en devisant de la sorte, le Discobole et la Chauffe étaient parvenus à la place Clichy.

— Allons-nous plus loin ? proposa la jeune femme. Jusqu'au parc Monceau ? Ça nous dégourdira les jambes.

— Je veux bien, répondit Barsac. Mais auparavant, jetons si vous le voulez bien un coup d'œil à ce rassemblement, là, sur le terre-plein du boulevard de Clichy.

— Je n'y vois aucun inconvénient.

Ils traversèrent et se faufilèrent au premier rang. Il s'agissait d'hercules forains au nombre de deux qui bonimentaient avant d'enlever sous les yeux du public des haltères et des poids variant de quarante à deux cents kilos.

— C'est bien ça ! s'exclama Barsac. Je m'en doutais. Ce sont des hercules.

Et se tournant vers Chaufferette :

— Vous ne faites pas de poids, vous, hein ?

— Ma foi non, répliqua la Chauffe.

— Il est d'ailleurs rare, très rare, infiniment rare qu'une femme fasse des poids. Et c'est un tort.

— Comment ça, un tort ?

— Naturellement ; une femme qui fait des poids, qui brandit des haltères, exécute des rétablissements à la barre fixe ou au trapèze ne songe aucunement à chercher des disputes à son amant sous le facétieux prétexte de se calmer les nerfs. Ce que je vous en dis là, ma petite Chaufferette, ne saurait aucunement vous blesser, car vous n'êtes pas en cause. Si vous n'êtes pas une femme hercule, vous êtes en tous les cas une intrépide footingwoman.

— Footingwoman ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est-à-dire que vous êtes une femme qui marchez, dans le bon sens du mot, s'entend. Mais écoutons les hercules. Il y a toujours à s'instruire avec ces gens-là.

L'un des deux forains, un gros poussif qui contrastait avec son compagnon petit et malingre, hurlait :

— Oui, messieurs, oui, mesdames, mon camarade Berlingot, champion athlétique des deux mondes, va enlever à bout de bras cette haltère qui ne pèse pas moins de cent cinquante kilos !... Et ce n'est pas tout, messieurs-dames, il fera le tour

de l'assistance en portant toujours son haltère à bout de bras. Et que vous demandons-nous pour exécuter cet exercice surprenant, que vous demandons-nous ? Rien qu'une quinzaine de sous, messieurs-dames ; oui, quinze sous et l'on commence. Allons, un peu de bonne volonté ! La main au gousset ! Quinze petits sous sur le tapis, et Monsieur Berlingot, champion du monde, médaillé à tous les concours, enlèvera l'énorme haltère de cent cinquante kilos !

Un frémissement parcourut l'assemblée. Les sous pleuvaient cependant que l'œil attentif, le bonimenteur annonçait :

— Plus que huit sous ! Plus que sept ! six ! cinq ! quatre ! Allons plus que quatre petits sous !

Deux pièces de monnaie rejoignirent leurs compagnes, lancées par Barsac. Et aussitôt l'orateur forain de s'écrier :

— Nous allons commencer ! Nous commençons! Monsieur Berlingot, à ton travail !

Ledit Berlingot s'avança, soupesa l'haltère, tendit ses nerfs et enleva le poids à bout de bras, cependant qu'un vieil orgue pleurait une fade romance.

Puis, l'haltère toujours en l'air, il se mit à faire le tour de l'assistance en tendant de sa main libre une soucoupe.

Quand Barsac le vit arriver à côté de lui, il fendit la foule et l'apostropha :

— C'est vous le champion du monde ?

— Oui, monsieur, c'est moi.

— Et vous prétendez que cet haltère qui pèse soi-disant cent cinquante kilos ne peut être enlevé que par vous seul ?

— Oui, y'a qu'moi qui sait y faire dans ce travail-là, répondit l'hercule. Mais, c'est pas tout



ça ; nous ne sommes pas ici pour faire du pallas et du boniment. C'est de la galette qu'il nous faut !

Il n'avait pas achevé son apostrophe que le sculpteur était derrière lui et lui arrachait l'haltère des mains aux yeux stupéfiés de l'assistance.

— Çà ? Cent cinquante kilos ! s'exclamait Barsac

Ça ne pèse même pas quatre-vingts livres ! C'est léger comme une plume !

Et il lançait l'haltère en l'air, s'en jouait comme d'un simple bilboquet.

— Finissez ! ordonna le forain rouge de honte et de colère, cependant que son compagnon se trouvait pris à parti par des spectateurs.

L'affaire menaçait de tourner mal pour les deux compères. Heureusement que Barsac était bon garçon. Il rejeta dédaigneusement le poids et plaçant cent sous dans la main de Berlingot qui n'en revenait toujours pas, il lui conseilla :

— Voilà cent sous... Achetez un peu de fonte pour parfaire les cent cinquante kilos. Bonsoir !

Et il s'éclipsa, suivi de Chaufferette.

La petite Montmartroise était ravie d'aise. Surtout qu'à ses côtés elle avait entendu plus d'une femme proclamer en désignant Barsac :

— Un rude gaillard !

— Oh, oui alors, c'est un gars !

— Celle qui l'a ne doit rudement pas s'embêter !

— J'vous crois !

Aussi une jolie petite pointe d'orgueil lui venait au cœur quand, sous les yeux de tous, elle s'éloigna au bras du jeune sculpteur.

— Ah! vous, s'écria-t-elle en se serrant à lui, on peut dire que vous êtes un vrai mâle !

— N'est-ce pas ? fit Barsac en se dressant.

— Vous ne devez pas être symboliste, vous ?

— Symboliste, moi? Ah! non alors. Les symbolistes, ce sont tous des fausses couches !

— A qui le dites-vous !

— Des petits crevés qui ne sauraient seulement pas faire un rétablissement aux anneaux. Ainsi,



tenez, ma petite Chaufferette, vous avez certainement entendu parler du sâr Eliphas Backann ?

— Je le connais même.

— Eh bien ! c'est un veau !

— Oh ! ça, parfaitement ! approuva la Chauffe.

— Imaginez-vous qu'un jour j'ai eu la stupidité de l'amener chez moi, à l'atelier, et d'exécuter devant lui plusieurs fois de suite le grand soleil à la barre fixe. (Je suis épatant dans ce numéro-là, c'est pas pour me vanter.) Eh bien ! savez-vous ce que ce grand andouille de sâr est allé colporter à tous mes amis ?

— Non.

— Il a dit sur tous les toits ! — « Barsac n'est pas un artiste, C'est un vulgaire voyou qui fait de la gymnastique ».

— Et qu'avez-vous répondu ?

— Moi ? Rien. Qu'est-ce que vous voulez que je réponde à un symboliste bouché comme ce Backann ? Je me suis contenté de crier partout que c'était un veau, un sale veau !

— Je partage complètement votre manière de voir. Mais dites-moi, nous allons loin de ce pas ?

— Où vous voudrez.

— C'est que nous voici presque arrivés à la place des Ternes.

— Oh, presque !

Le fait est que les deux marcheurs arpentant l'asphalte avec une intrépidité de sportsman avaient plutôt l'air de s'entraîner à quelque future course pédestre que de se promener.

— Revenons-nous sur nos pas, proposa le Discobole.

— Je ne demande pas mieux, souscrivit Chaufferette, car, moi, dès que je suis loin de Mont-

martre, je m'ennuie. J'ai toujours besoin de voir le moulin de la Galette. Ah, ce n'est pas pour rien que l'on m'a surnommée Notre-Dame de la Butte !

— Mes compliments, le surnom est joli. Et il vous va d'ailleurs à ravir.

— Flatteur, va !

— Pas flatteur du tout. Dites donc, voulez-vous prendre quelque chose ?

— Oui.

— Quoi ?

— L'omnibus.

— Comment ça, l'omnibus ?

— Enfin, le tramway. Je vous avouerai que, toute bonne marcheuse que je sois, je n'en suis pas moins un peu éreintée.

— Ah ! fit Barsac. Eh bien, va pour le tramway ; mais vous verrez, à la longue, vous vous ferez très bien aux longues balades.

Mentalement, il ajouta :

— Quand nous serons ensemble.

Car, il ne doutait pas en ce moment que le cœur de Chaufferette venait d'être conquis par l'étalage de sa force.

Et c'était vrai. Chaufferette venait de s'éprendre violemment de ce jeune homme vigoureux et qui contrastait si fort avec son précédent amant.

Aussi quand, débarqués à la place Pigalle, ils s'assirent à une table de la terrasse de la *Nouvelle Athènes*, des camarades qui les aperçurent, Jean Floux, Hector Sombre et Jules Dépaquit eurent raison de déclarer :

— Tiens, le nouveau ménage Barsac-Chaufferette ! La petite Chauffe n'a pas mis longtemps pour remplacer Dornans. Ah ! les femmes !



Le Discobole et sa compagne prirent l'apéritif en silence et serrés l'un à l'autre, comme deux amoureux de romance. Puis, on s'en fut dîner dans un restaurant de la rue Houdon où se réunissait la bande du peintre Grün. Et quand on eut rapidement absorbé quelques nourritures solides, on remonta tout de suite à l'atelier de Barsac, tout là-haut, sur la Butte et non loin de la maison de Paul Dornans.

C'était rue de la Barre, dans la sinueuse rue de la Barre sur quoi s'ouvre une des entrées du Sacré-Cœur, que le sculpteur possédait son atelier, un atelier plus encombré de poids, d'haltères, de fleurets, de gants de boxe etc... que de maquettes et d'ébauchoirs. Un gigantesque trapèze se balançait au milieu de la vaste pièce, et le lit était figuré par un divan très bas.

Et ce fut sur ce divan très-bas, que Chaufferette connut cette nuit-là l'amour de Barsac, un véritable amour de mâle.

CHAPITRE XVI



Tu me demandes, ma chère Marie, des nouvelles de la Butte, comme si tu habitais un pays lointain et qu'il te fût difficile de venir en prendre toi-même.

« Paresseuse, va ! Tu mériterais que je laisse ta

lettre sans réponse. Mais je suis bonne fille et ne veux pas te faire languir. Je mets donc la main à la plume (comme dit l'autre) et je te trace cette babillarde que tu trouveras un peu longuette probablement, mais que tu excuseras quand tu sauras que je suis toute seule cette après-midi et au lit, oh, pas malade du tout ! mais simplement très avachie, sans courage. J'ai vadrouillé toute la nuit dernière avec Marinette et Pierre Amelot, tu sais le chansonnier qui louche ? Et puis, aujourd'hui, il pleut à seau. Alors, je m'embête...

« Nous sommes allés hier soir dîner en bande chez Adèle, au *Lapin à Gill* autrement dit à l'*Auberge des Assassins.* Nous étions invités, Marinette et moi, par une drôle de société qui s'intitule *La Soupe et le Bœuf* et qui est composé d'un tas d'amis buvant sec comme Ponchon.

« C'est assez te dire que l'on ne s'est pas rasé, loin de là ! On a blagué jusqu'à minuit et après minuit, on a dit des vers. Naturellement, j'ai dû réciter les miens. Il paraît qu'ils ne sont pas mal du tout, et un des poètes qui étaient là (tu le connais certainement : Charles Cros) m'a déclaré que j'avais du talent. C'est un rude gars ! Ça m'a fait plaisir.

« Mais au lieu de te faire part du jugement des autres, si je te demandais le tien ? Voici mes vers. Ils sont comme le temps d'aujourd'hui ; ils sont tristes et un peu fanés.

MON TESTAMENT

Je ne veux pas que l'on m'enterre
Dans un cimetière triste.
Je veux être dans une serre
Et qu'il y vienne des artistes.

Il faut qu'Henri me promette
De faire ma statue en marbre blanc,
Et que Charles me jure sur sa tête
De la couvrir de diamants.

Les bas-reliefs seront en bronze
Doré ; ils représenteront
Les trois Jeanne, puis Cléopâtre,
Et puis Aspasie et Ninon.

Qu'on chante ma messe à Notre-Dame,
Parce que c'est l'église d'Hugo ;
Que les draperies soient blanches comme des femmes
Et qu'on y joue du piano.

Que la messe soit faite par un jeune homme
Sans ouvrage et qui ait du talent.
Il me serait très agréable
Que de la chanteuse il fût l'amant.

Enfin, que ce soit une petite fête
Dont parlent huit jours les chroniqueurs.
Sur terre, hélas ! puisque je m'embête,
Faut tâcher de m'amuser ailleurs.

« Hein ? qu'en penses-tu ? N'est-ce pas, franchement, ce n'est pas mal pour un ancien modèle ?

« Je te le répète. J'ai été très applaudie.

« Aux environs de deux heures du matin, donc,



— J'accepte de grand cœur...

nous avons levé la séance, Marinette, Amelot et moi, au moment où Marcel Legay entamait sa chanson du *Semeur :*

Landéridera lon la !
Je sème le blé.
Qui le mangera,
Lon la,
Qui le mangera ?

« Et nous nous disposions à rejoindre la plaine, quand sur la place du Tertre, nous rencontrons qui ? Barsac et Chaufferette.

« Tu sais probablement qu'ils sont maintenant ensemble depuis bientôt un mois.

— Où allez-vous ? nous demande Barsac après nous avoir serré la main à tous.

— Nous rentrons, répond Amelot.

— Vous n'allez cependant pas vous coucher d'aussi bonne heure ! se récrie Barsac. Je vous l'interdis !

« Et le voilà qui nous propose de nous emmener dans son atelier où il y a, paraît-il, un joli petit souper qui les attend, Chaufferette et lui.

« Au mot souper, ma Marinette acclame et accepte, et quand Barsac ajoute qu'il a mis une demi-douzaine de bouteilles de champagne en réserve, du champagne de Maurice Bertrand, c'est-à-dire du bon, elle s'enthousiasme.

— C'est entendu ! C'est entendu ! Vive Barsac ! Vive Chaufferette ! En route !

« Et nous voilà emboitant le pas au couple par

les ruelles enténébrées de la Butte trois fois sacrée.

« Nous arrivons chez Barsac dans son grand atelier qui a plus l'air d'un gymnase que d'un atelier, et en effet, nous trouvons un très joli souper servi : des pâtés aux truffes, des volailles froides, du champagne dans des seaux ; un vrai service à croire que l'on est dans un cabinet particulier du Boulevard avec le riche Américain de nos rêves à toutes.

« Et l'on se met à table, Marinette rigolant de plus en plus et Pierre Amelot se répandant en reproches sur Salis qui l'exploite, paraît-il. C'est sa marotte quand il est saoul, à Amelot. Il parle tout le temps de Salis et du *Chat Noir*. Moi, j'étais comme à mon habitude, ni gaie, ni triste, mais plutôt pas très en train car j'avais laissé ma mandoline au *Lapin*, chez Adèle.

« Tout alla bien... jusqu'aux premières bouchées. Mais voilà que tout à coup Barsac et Chaufferette se mettent à s'engueuler, mais à s'engueuler comme jamais de ma vie je n'ai vu deux amants s'engueuler. Tout cela parce que Chaufferette avait usé de ses deux mains pour passer un plat à Marinette.

— Pourquoi emploies-tu tes deux mains ? fait le Discobole.

— Parce que c'est trop lourd !

— Trop lourd !

— Oui, trop lourd !

— Allons donc ! Un plat, ça se porte à bout de bras. Comme ça !

Et Barsac brandit un plat.

— Tant mieux pour toi si tu es fort, réplique la Chauffe. Moi, je ne le suis pas.

— Dis plutôt que tu veux faire des manières.

— Des manières !

— Certainement, des manières !... Mais tu sais que je ne le supporterai pas. Je ne suis pas une poire comme Dornans, moi !

Du coup, Chaufferette s'emballe. (Elle doit certainement avoir conservé un pépin pour son ex-amant.)

— D'abord, fait-elle en se levant, Paul n'est pas une poire, une !

— Un joli monsieur, oui... qui ne peut pas même mettre deux poids de vingt kilos en équilibre à bras tendus.

— Qu'est-ce que ça prouve ?

— Ça prouve qu'il n'est pas fort.

— Alors, n'être pas fort, ça signifie qu'on est poire ? réplique Chaufferette du tac au tac. Alors, toi aussi tu es une poire à ce compte-là !

— Moi !

— Oui, toi !

— Par exemple !

— Il n'y a pas de « par exemple » qui tienne. Tu es une poire en comparaison de ce fort de la halle que tu as bousculé hier matin et qui t'a envoyé d'un seul coup de poing tremper une soupe dans le ruisseau ! Ah la poire !

Barsac se lève à son tour, tout pâle.

— Répète-le ! fait-il.

— Oui, poire ! poire !

Mon Barsac attrape un plat, le lance à la tête de Chaufferette. Heureusement qu'elle avait prévu le coup et qu'elle s'était garée; sans ça elle avait la tête fendue. Mais elle



ne perd pas de temps ; à son tour, elle saisit une bouteille de vin et l'envoie dans la figure de son amant qui la reçoit en plein dans le nez. Alors, c'est devenu un vrai carnage. Toute la vaisselle y a passé. Les plats, les assiettes, les couverts, les carafes, tout, tout !

« Nous autres, nous essayions bien de les apaiser. Pas moyen.

« Tout à coup, Barsac n'ayant plus rien sous la main a attrapé une haltère et s'est précipité sur Chaufferette. Nous n'avons poussé qu'un cri. Encore heureusement pour la Chauffe, son amant a glissé et s'est abattu de tout son long dans les débris du souper et dans une véritable mare de vin.

« Nous avons profité de ça pour pousser Chaufferette dehors et l'emmener.

« Dans la rue, elle pleurait, hurlait, nous racontait l'existence qu'elle mène depuis un mois avec Barsac, depuis juste le lendemain qu'ils se sont mis ensemble.

« Ah, quelle vie ! Quel cauchemar ! Mais c'est une brute, ce type-là !

« A fallu que la pauvre petite se mette à faire de la gymnastique, des poids, de l'escrime, enfin un tas de fourbis d'homme. Et quand ça n'allait pas, pan ! une claque ou un coup de pied ! Et pour distraction, il l'a emmené deux fois, devine où ? au gymnase Henri, sur la Butte, voir des lutteurs qui se battent.

« Nous avons consolé Chaufferette comme nous avons pu. Amelot, qui est pourtant l'avarice personnifiée, nous a offert un bock au *Rat Mort*. Et j'ai décidé Chaufferette à venir passer la nuit avec moi, dans ma chambre, rue Bréda.

« Elle a accepté ; nous avons souhaité le bonsoir à Pierre Amelot et à Marinette, et nous sommes rentrées toutes les deux ensemble.

« Si tu avais vu le corps de la pauvre gosse comme je l'ai vu quand elle a été déshabillée, tu pleurerais ! Elle a des noirs partout. Si ce n'est pas pitié d'esquinter une femme comme ça ! Ah ce Barsac est un rude salopiot ; et je me charge de lui faire sa réputation.

« La pauvre Chaufferette !

« Je l'ai soignée le mieux que j'ai pu. J'avais un peu d'arnica dans mon armoire, je l'ai badigeonnée. Elle se laissait faire, la pauvre mignonne! Elle a le corps doux comme du duvet et une peau comme du satin. Nous nous sommes couchées et elle s'est endormie câlinement dans mes bras.

« Voilà ma soirée d'hier.

« Ce matin nous avons été réveillés par le petit Andhré Mordhann qui est venu chez moi m'apporter des fleurs, des grands lys et des iris noirs.

« Cela a distrait Chaufferette de ses histoires de la veille, cette visite du petit Andhré. Il est si gentil garçon ! Tout le contraire de Barsac, bien sûr ! En voilà un qui ne battrait pas une femme même avec une fleur.

« Quand il a su l'équipée de la veille, il s'est mis gentiment à la disposition de la Chauffe.

— Voulez-vous venir toutes les deux déjeuner avec moi ? Nous irons ensuite chez un orfèvre très artiste, Charles de Mouvel, qui est en train de me faire une nouvelle bague.

— Une nouvelle bague, ai-je dit ? Mais vous en avez déjà à tous les doigts.

— Je n'en ai que trente-sept, a-t-il répondu

modestement. La nouvelle bague que je fais faire est étrange. Elle figure une araignée, une grosse araignée rouge, et j'ai trouvé un merveilleux rubis pour figurer le corps. Vous verrez ça.

« Là-dessus, il s'est lancé dans des appréciations de bijoux, de pierres précieuses. Il connait tout ça. Il aime tout ça follement, surtout les perles et les opales. Et puis les étoffes et puis les fleurs ont été aussi passées en revue par lui.

« Tu ne peux pas te figurer ce que cette conversation-là ravissait la pauvre Chaufferette. Elle buvait littéralement les paroles du petit Andhré Mordhann. Moi, ça m'amusait moins. Je trouve que Mordhann a des idées un peu trop femmes pour un homme.

« Aussi, j'ai refusé le déjeuner ; mais j'ai poussé Chaufferette, qui ne s'est pas trop fait prier d'ailleurs, à accepter l'invitation.

« Elle s'est levée, s'est habillée et Andhré et elle sont partis.

« Ai-je favorisé une nouvelle aventure ? Je n'en sais rien. En tous les cas, je leur adresse à tous deux mes bénédictions.

« Voilà ma vie, ma chère Marie, et les derniers scandales de Montmartre.

« Il est cinq heures. Je me lève. J'ai juste le temps de me préparer pour aller rejoindre tout une bande de poètes qui m'attendent pour l'apéritif à l'*Auberge du Clou*.

« Ton amie qui t'embrasse bien fort.

MENDIKA. »

*
* *

— Qu'est-ce que vous prenez, ma petite Chaufferette.

— Ce que vous voudrez.

— Ce n'est pas une réponse, ça. Faites vous-même votre choix...

— C'est que je n'ai pas beaucoup d'idées...

— La carte du menu ne vous conviendrait-elle pas ?

— Oh! si... mais après mes émotions de cette nuit...

— Je comprends ça... Mais voulez-vous m'en croire ? Il n'y a rien de tel pour couper les émotions que de déjeuner parfaitement bien... Et j'ai l'intention de vous faire déjeuner ainsi.

— Vous avez donc fait un héritage, plaisanta Chaufferette pour déjeuner dans des endroits aussi chics... Mâtin ! Paillard ! Vous ne vous refusez rien.

— Quand vous aurez indiqué votre menu, je vous raconterai ça.

— Alors ce sera vite fait, car j'adore les histoires.

— Fille d'Eve, va !

Et ce fut en effet vite fait. La Chauffe, pas gourmande pour un sou, indiqua des éperlans, un filet grillé, de la salade et du dessert, — le déjeuner de tout le monde, quoi !

Quant à André Mordhann, il se lança tout de

suite dans les mets compliqués, salmis et autres,et couronna le tout par une salade de fruits à l'éther, ce qui eut le don d'effarer le maître d'hôtel, qui en avait pourtant pas mal vu d'excentriques dans le célèbre restaurant du Boulevard.

Et une fois qu'ils eurent commencé à manger, les garçons et le maître d'hôtel partis pour servir d'autres déjeuneurs aux tables voisines :

— Contez-moi votre histoire, demanda Chaufferette. Comment se fait-il que vous qui, sans vous offenser, courez plus souvent après cent sous qu'après cent francs, vous vous trouviez aujourd'hui avec des perles et des émeraudes aux doigts à rendre jalouses une habituée des Acacias ?

— Et de l'or plein les poches, ajouta Andhré Mordhann... Oh! c'est tout un véritable roman. Et si je ne l'avais pas vécu, je vous jure que je croirais à quelque rêve extravagant.

Imaginez-vous qu'il y a deux mois à peu près, je fis paraître chez Vanier, le bibliophile qui nous est cher entre tous, à nous autres les poètes décadents, un volume de vers, mon treizième ! intitulé : *Les Navrances d'un Pèlerin Magnifique...*

— Je sais, interrompit la Chauffe, vous m'en avez offert un exemplaire sur papier de japon.

— Gardez-le précieusement, il vaudra beaucoup d'argent plus tard. Je fis donc paraître mon bouquin qui obtint, ce n'est pas pour me vanter, un joli succès dans les jeunes revues. Les journaux, il est vrai, n'en parlèrent pas, mais je n'ai cure des journaux. Ils sont écrits pour la masse et

moi, je ne m'adresse qu'à l'élite et encore l'élite rare.

— Oh, combien ! pensa Chaufferette.

— Quinze jours environ après l'apparition de mon œuvre, quinze nuits plutôt, j'étais assis solitairement dans un coin du Café Vachette, quand un inconnu vint se poser devant moi.

— Vous êtes monsieur Andhré Mordhann ? me demanda-t-il.

— Oui, monsieur, répondis-je.

— L'auteur des *Navrances d'un Pèlerin Magnifique* ?

— Lui-même. Mais à qui ai-je l'honneur?...

— Le prince Mécislas Tzatopki, un de vos admirateurs.

Je m'inclinai modestement, car la modestie sied bien au mérite et au talent, mais au fond de moi-même le cœur empli d'une immense joie. Songez, j'avais un prince comme admirateur !

— Altesse, fis-je d'un geste noble, vous agréerait-il de prendre quelque chose en ma compagnie ?

— Oh ! s'exclama-t-il choqué, jamais ici. Je ne suis venu dans cet antre que parce que l'on m'y assura vous y rencontrer. Mais si vous voulez me faire l'honneur de me suivre...

— Volontiers, acquiesçai-je.

Et je me levai, me dirigeai vers la sortie en compagnie du prince.

Le prince Mécislas Tzatopki ! Je l'examinai. C'était un grand slave, tout blond, de ce blond auburn que l'on rencontre si fréquemment dans les races du Nord. Son visage d'une incontestable

noblesse par la régularité des traits, le dessin ferme du nez et de la bouche, portait néanmoins cette mélancolie particulière à ceux qui sont revenus de toutes les joies, de toutes les jouissances, et qu'aucun désir ne sollicite plus.

On sentait tout de suite que ce Russe blasé et fini ne devait chérir la littérature et notre littérature, à nous les décadents, que parce qu'elle est la seule qui exprime la lassitude même, qui donne un avant-goût de la décomposition latine...

Dehors, un landau nous attendait, valet de pied à la portière. Nous nous engouffrions dans la voiture et sans un mot, sans un ordre, l'équipage partait au grand trot.

— Nous allons chez moi, si vous le permettez, m'indiquait simplement le prince.

Et, durant la route, Tzatopki me contait en peu de mots son odyssée et sa vie, se livrait à moi comme si j'eusse été un ami de jeunesse retrouvé par hasard et miracle vingt ans après, après les pires catastrophes et les pires avatars.

Je ne m'étais pas trompé en prêtant au prince une âme de blasé. Il avait en effet mené la vie que je lui supposais. J'avais devant moi un des derniers échantillons du grand seigneur genre milord l'Arsouille, un de ces hommes de fête dont les folies et les frasques avaient fait retentir Paris pendant dix ans. Ce prince Tzatopki ! C'est lui qui, en compagnie de Maurice Bertrand et des deux Ravaut créait dans les restaurants de nuit les extraordinaires fantaisies qui inspirent encore

aujourd'hui et plus d'une fois les humoristes pour écrire leurs proses. Je me rappelais par exemple les célèbres corridas avec mise à mort qu'il donnait dans son château de Marly, corridas auxquelles il avait l'impudence d'inviter jusqu'au préfet — un prince russe et allié même au Tsar n'est-il pas toujours assuré de l'impunité ? — Et ces soupers monstres organisés au Café Anglais où tout un public bizarre et bizarrement composé grouillait autour de lui : courtisanes, vaudevillistes, échotiers et lutteurs, quarts d'agents de change, camelots recrutés, acteuses des Variétés comme Mlle Trois Etoiles et chahuteuses du Moulin Rouge comme Mlle La Goulue !



— A mener cette vie-là, m'expliquait-il, sa

santé s'était ruinée. Ce n'est point impunément que l'on passe des mois entiers sans voir le soleil — car le prince passait vraiment des mois entiers à se coucher à six heures du matin pour se lever à six heures du soir. Vrai hibou, vraie chauve-souris! La nuit seule paraissait convenir au prince. Il l'adorait passionnément.

Mais il en avait eu vite assez de cette vie imbécile, assez des filles de skating et des cacatoès, et il s'était fait depuis deux ans une âme toute littéraire. Il vivait replié sur lui-même avec, pour seuls compagnons, les livres, l'Art, et au-dessus de tous les arts, l'Art Décadent.

Voilà ce que m'expliquait le prince Tzatopki, cependant que sa voiture dévorait les kilomètres, et « dévorait » m'apparaît le seul verbe possible.

Nous longions le Luxembourg, remontions le boulevard Saint-Michel, passions devant Bullier où la voiture ayant stoppé quelques instants par suite d'un embarras de voitures, j'avais l'heur d'entendre la voix harmonieuse de Marie Pasco engueuler comme du poisson pourri le petit Daratte. Puis, nous nous engagions sur le boulevard du Montparnasse et stoppions enfin après toute une course encore devant une maison basse et noire.

— C'est ici ! prononçait simplement le prince en se levant.

Je me levai de même, et sautai en bas du marchepied.

— La voiture nous dépose ici et non dans la cour de mon hôtel, m'expliquait Tzatopki, et vous

allez vous rendre compte tout de suite pourquoi J'ai fait murer la grande porte d'entrée. Ça m'ennuyait. Je ne veux aucun contact avec l'extérieur. J'ai également, comme vous le pouvez voir, fait murer aussi les fenêtres...

La façade de l'hôtel Tzatopki présentait, en effet, toute l'apparence d'un mur, un mur sec et blanc, à peine orné d'une décoration de lignes grecques, un mur sans affiches, sans inscription, un simple mur, derrière lequel cependant il devait se passer quelque chose.

—Et vos équipages,alors? Qu'en faites-vous? Où remisent-ils ? demandai-je au prince pour ne pas paraître ébahi par l'aspect de cette étrange maison.

— Chez un loueur de voitures, tout simplement.

— Ah, très bien !

En effet, le cocher congédié, le landau enlevé par ses deux chevaux repartait,se perdant dans le noir hostile et feuillu du boulevard du Montparnasse.

— Entrons maintenant ! m'invitait le prince.

— Mais il n'y a pas de porte !

— Pas de porte ? C'est que vos yeux ne savent pas voir.

— Cependant...

— Je vous assure qu'il y a une porte... Seulement c'est tout simplement une porte secrète ménagée dans le mur, et perdue dans un motif de la décoration.

Et le prince Tzatopki avait un petit rire sec et sardonique.

En effet, il s'approchait du mur, le frôlait et une

portes'ouvrait béante devant nous, en même temps qu'une vive lueur éclairait un étroit escalier qui montait directement et si tapissé ! du mur même.

— A tout seigneur, tout honneur, disait le prince en s'inclinant devant moi. Montez donc, cher poète.

— Je n'oserais...

— Osez ! Osez! La pensée est la seule noblesse devant laquelle je m'incline.

Je montai donc, et une fois en haut de ce fantasti-



que escalier, j'arrivai dans une salle digne des mille et une nuits.

Figurez-vous une grande pièce, longue, longue, longue, et toute étroite avec un plafond prodigieusement haut. Aucune fenêtre à cette salle qui était éclairée par une douzaine de lampadaires produisant une lumière verte accrue encore par le ton vert émeraude de la tapisserie. A terre, des peaux d'animaux vertes, des crocodiles empaillés et verts naturellement, d'immenses plantes vertes et, tapies entre leurs feuilles velues, d'énormes araignées vertes.

C'était à donner le vertige. Jamais dans mes rêves et mes cauchemars les plus atroces, je n'avais supposé que le triomphe du vert pouvait prendre des proportions aussi inouies.

Je me retournai vers le prince. Il était vert et c'est d'une voix qui me parut plus verte encore qu'il proférait gravement ces mots :

— Poète, toi qui rêves de bizarre et d'anormal, toi qui perds ton cerveau dans la réalisation de tout ce qui te semble effrayant, considère cette pièce qui est digne du Dante, car c'est d'après les rêves mêmes formulés par le grand Florentin que j'ai bâti cette demeure. Veux-tu y passer désormais ta vie ?

— Non ! me récriai-je. Non ! mille fois non !

— Eh bien, alors, que souhaites-tu, toi qui proclames à la foule le génie du Dante et ne veux pas vivre dans le décor même que ton Maître a souhaité ?



C'était rue de la Barre, que le sculpteur possédait son atelier.

— Je veux vivre un rêve à moi, un rêve qui me soit personnel. Je n'ai cure des imaginations des autres.

— Soit. Et que te faut-il pour cela ?

— De l'argent, beaucoup d'argent.

— Il sera fait selon ton désir. Tu auras de l'argent.

Le prince appuyait sur un bouton dissimulé dans l'œil d'un des crocodiles ; celui-ci ouvrait la gueule et vomissait des pièces d'or...

— Attendez, interrompit Chaufferette. Faut que je me pince pour croire à la réalité de ce que vous me racontez là !

— Je ne dis pourtant que la vérité ! proclama Andhré Mordhann qui continua :

— Oui la vérité, la très simple vérité !.. Or donc, le crocodile se mit à vomir des pièces d'or, des bijoux, des bagues, des bracelets, des pierres précieuses...

— Prenez tout ce que vous voudrez ! m'insinuait le prince.

Je ne me le fis pas dire deux fois. Je me précipitai à genoux et commençai à remplir frénétiquement mes poches. Cela dura quelques instants, au bout desquels le prince murmura encore à mon oreille :

— Va ! Et sois heureux !

Au même moment, comme il achevait cette phrase, je fus subitement secoué par les épaules. Je me frottai les yeux avec vivacité, et devinez ce que je vis devant moi ?

— Dites.

— Un facteur.

— Un facteur ?

— Oui, un facteur posé debout devant moi. Le facteur susdit me tendait un petit livre à signer et une lettre chargée... Et moi, j'étais dans mon lit, confortablement couché en ma petite



chambre de la rue Berthe, 133, à Montmartre, presqu'au sommet de la Butte. Il faisait jour et grand jour. Un gai soleil

entrait dans ma chambrette, comme il est dit dans la chanson.

— Par exemple ! Elle est trop forte ! m'exclamai-je.

— Quoi ? me demanda le facteur.

— Je dis que c'est épatant !

— Ecoutez, monsieur, reprit le postier, épatant ou pas épatant, là n'est pas la question. Voilà déjà un quart d'heure que je tâche de vous réveiller. Je suis entré ici, chez vous, car la clef était sur la porte, pour vous remettre cette lettre chargée... La voulez-vous t'y ou la voulez-vous t'y pas ?

— Je la veux.

— Alors signez-moi votre décharge et vivement, car faut que je file. Mon temps est précieux... j'ai un collègue qui m'attend en bas pour reprendre sa revanche à la manille.

Je signai. L'homme de lettres disparut.

J'ouvris vivement la missive... Elle contenait un mot de mon notaire m'informant de la mort de mon cousin Albert Lenoir, et m'informant également que le défunt me laissait toute sa fortune, une centaine de mille francs. En attendant la liquidation, l'obligeant notaire m'adressait cinq billets de mille...

Je croyais rêver encore.

Mais les billets étaient là, je les palpais, les froissais...

Je m'habillai vivement, courus chez le changeur le plus proche, boulevard Rochechouart, à côté

du Delta, échangeai mes billets de mille contre de l'or et des coupures de moindre importance.

Puis, je nolisai un fiacre, me fis conduire au café Vachette, interrogeai les garçons sur mon équipée de la veille.

— C'est pas pour dire, me révéla le gros Prosper, mais, monsieur Mordhann, vous étiez bien saoul cette nuit !... Ah! quelle cuite, mes enfants!... Il y a pourtant trente-cinq ans bientôt que je suis dans la limonade, eh bien, j'ai rarement vu des gens aussi saouls que vous cette nuit, c'est pas pour dire !

— Mais comment cela se fait-il, voyons, Prosper ?

— Est-ce que je sais, moi ! Vous avez bu des tas de punchs, de marcs, de fines, de bocks et puis vous avez mangé de l'omelette à l'absinthe avec une bande d'étudiants russes... C'est peut-être ça !...

Une lueur se fit dans mon cerveau.

— Et comment suis-je parti d'ici, Prosper ?

— Un de vos nouveaux amis russes vous a mis en fiacre et vous a reconduit chez vous !

— Ah voilà !

Et je comprenais, je m'expliquais mon hallucination. Je la raisonnais peu à peu.

Au contact des étudiants russes et sous l'influence des nombreux liquides absorbés, mon cerveau s'était déclanché ; et, moi, poète symboliste, décadent et Magnifique, j'avais transmué l'étudiant russe qui m'avait si obligeamment reconduit en prince slave !

Voilà mon histoire, Chaufferette. Est-ce qu'elle n'est pas rigolote ?

— Crevante ! répliqua Chaufferette. Mais dites-moi, Mordhann, est-ce que vos billets de la lettre chargée...

— Oui...

— Est-ce qu'ils ne sont pas non plus un rêve ?

— Oh, pour ça, non. Regardez plutôt.

Et le jeune poète étalait devant les yeux de sa compagne, une liasse de billets de banque.

— C'est vrai, se rendait Chaufferette. Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Ce que je vais faire ? Mais une chose bien simple.

— Quoi ?

— Je vais m'offrir des sensations.

— Des sensations ?

— Oui, des sensations.

— Expliquez-vous ?

— Je vais appliquer mon rêve qui est un conseil déguisé envoyé par l'Astral, comme dirait le sâr Eliphas Backann !

— Oh, le sâr Backann ! Quel fourneau ! lança la jeune Chauffe avec conviction.

— Je suis de votre avis, mais enfin ça n'empêche pas l'Astral d'exister. Et je suis son conseil. Je me suis offert des bagues et des bijoux en veux-tu en voilà, des fleurs bizarres, une chambre hallucinante...

— Toute en vert ?

— Toute en vert.

— Et des crocodiles ?

— Deux crocodiles empaillés.

— Et des araignées vertes ?

— Et des araignées vertes... en carton, naturellement. Il n'y a que les fenêtres que je n'ai pas fait mûrer. J'en ai bien dit deux mots à mon nouveau propriétaire – (car, j'ai déménagé, j'habite Auteuil depuis deux jours). —Mais cet imbécile m'a considéré avec ahurissement, puis m'a déclaré ensuite : « Vous êtes un rigolo, vous ! »

— Le fait est, Mordhann, que vous n'engendrez pas la mélancolie. Confessez-le ! déclarait Chauffe-rette.

— Ça dépend du point de vue auquel on se place... Mais ce n'est pas tout ça, ma petite Chauffe. Qu'est-ce qu'on arrange pour cette après-midi ?

— Ce que vous voudrez ?

— Voulez-vous que je vous fasse les honneurs de ma chambre verte ?

— Non ! non ! non !

— Pourquoi cela ?

— Plus tard.

— Je prends bonne note de ce plus tard. Alors où allons-nous diriger nos pas ?... Je suis à votre disposition entière. J'ai l'intention de vous amuser, de vous divertir. Je l'ai promis à Mendika.

— Je suis sans projets.

— Faites-en.

— Ce n'est pas facile.

— Voulez-vous que je vous aide ?

— Volontiers.

— Voyons... Si nous visitions cette exposition modern style dont je vous ai parlé ?

— Heu ! Heu !

— Ça ne vous dit rien ?

— Pas grand'chose.

— Passons à un autre ordre d'idées, alors. Voulez-vous aller à la campagne ?

— La campagne, ma foi, non.

— Pourquoi ?

— J'y passe ma vie.

— Comment ça ?

— Naturellement.

— Je ne comprends pas.

— Voyons, J'habite Montmartre et j'y suis née. Je suis donc toujours à la campagne !

Et Chaufferette de rire de sa facétie.

— Attendez donc. Que diriez-vous d'une promenade par la fête foraine ?

— Ah, jamais de la vie ! Barsac m'en a dégoûtée pour le restant de mes jours, de la fête foraine !

— C'est qu'il n'a pas su vous la faire com. prendre.

La Chauffe se récria.

— Avec ça ! Ah, nous les avons assez couru ensemble, les baraques de lutteurs ! Et là-dedans, je tremblais à chaque minute comme une folle... Barsac est batailleur comme pas un... Fallait à



tout instant qu'il se flanque des piles avec les bonshommes, et naturellement, il écoppait aussi... Ah, les baraques foraines! Ce qu'elles m'ont valu d'heures passées à frictionner et à badigeonner Monsieur avec de l'arnica !

— C'est bien ce que je pensais... Il vous a montré la fête foraine en brute.

— Pourquoi en brute ?

— Oui, en brute, en butor, en être grossier comme il est, ce Barsac. Ah! ces sculpteurs, en voilà qui ne sont pas les artistes de l'Ame !

— Expliquez-vous. Je ne comprends pas.

— Il y a deux façons de concevoir la vie en général et la fête foraine en particulier.

— Ecoutez, Mordhann, ne me faites pas poser. J'ai horreur de ça. Revenons tout de suite à la fête foraine. Nous causerons de votre façon de concevoir la vie après.

— Fort bien, petite impatiente. Vos désirs sont des ordres. J'obéis. Eh bien, il y

a des gens qui vont dans les fêtes foraines avec les mêmes idées que Barsac, pour lutter avec les lutteurs, se colleter, soulever des poids, tirer à la carabine, monter aux mâts de cocagne et manger des sales pâtisseries fabriquées avec de la graisse de morts. C'est vrai. Il y en a d'autres, par contre, qui n'y vont que pour recueillir des sensations plus délicates, plus raffinées, plus byzantines. Ceux-là se glissent, emmi la foule, communient en elle, goûtent la joie vicieuse, la joie équivoque de frôler de la robustesse et du bizarre. Ceux-là sont les éternels chercheurs d'absolu, ceux qui ont goûté toutes les joies, même les pires et qui à bout de ressources vont aux sensations basses, comme les êtres qui, par exemple, trop rassasiés de parfums suaves, se mettraient à s'enduire de phénol.

— Pouah !

— Vous dites « pouah » et vous n'avez pas essayé.

— Et je n'essaierai pas demain, Mordhann, je vous assure...

— Je ne conçois pas...

— Ni moi non plus. Non alors... je préfère le chypre au phénol ! Et c'est pas aujourd'hui ni demain que vous me ferez changer.

— Mais, petite Chauffe, je ne vous ai jamais dit qu'il fallait vous parfumer au phénol !

— Avec ça !

— C'est une simple comparaison.

— Ah bon ! Eh bien, soit. J'accepte. Courons la fête foraine !

Et c'est ainsi que Chaufferette et Andhré Mordhann s'en allèrent à la recherche de sensations nouvelles.

CHAPITRE XVII

C'était sept heures du soir et la paix épanouie d'un beau jour d'été. La place Blanche s'animait de la vie fiévreuse et gaie de ses jeunes femmes en toilettes fantasques ; les cafés tumultueux s'emplissaient de bruits, de rires et de chansons. Le *Moulin Rouge* commençait à illuminer la croix de ses ailes.

Paul Dornans assis **à** une table de café, son verre d'absinthe très pâle à demi vide, contemplait avec la sagesse d'un sage la descente de la rue Lepic qui, juste en face de lui, aboutissait sur la place. Tout en haut de la Butte, et au dessus des maisons, comme planant dans le ciel et symbolisant Montmartre, l'autre moulin, le vieux, l'ancêtre, l'éternel, le *Moulin de la Galette!*

Et Paul Dornans songeait. Le Moulin de la Galette, c'était proche de cette rue Cortot où depuis quelques années il abritait ses amours, toutes ses amours, celles qui durent trois, six mois comme les passagères.

Et il faisait un retour en arrière, involontairement. Il songeait à Chaufferette, la jeune Chaufferette, cette petite femme aux allures si libres, si gentilles chez laquelle, sous le débraillé et l'allure

artiste que l'on sentait si voulus, si forcés, il avait bientôt découvert une âme fort bourgeoise, mais bourgeoise dans le bon sens du mot, dans le sens tranquille, et le sentiment du confortable.

Qu'avait-elle pu devenir, cette petite Chaufferette?

Sans doute, elle filait maintenant le parfait amour dans la compagnie de Frontignan, Frontignan le placide et tranquille peintre, bon artiste comme il aurait été bon bonnetier.

Il avait depuis quelque temps perdu tout ce monde-là de vue, emporté qu'il était par le démon dramatique.

Tout à coup, il lui sembla reconnaître dans une silhouette féminine qui s'approchait la silhouette même de Chaufferette, mais d'une Chaufferette qui n'aurait plus été que l'ombre d'elle-même, une Chaufferette de mauvais songe et de cauchemar avec sa taille amaigrie, son corps fatigué, sa démarche lasse.

— Par exemple, murmura involontairement le jeune homme. Elle est sévère, celle-là !

Et toujours mû par cette même involontaire réflexion, il ajouta à haute voix et en se dressant :

— Chaufferette !

La jeune femme se retourna, fit deux pas dans la direction de Paul Dornans et en une minute fut là, devant lui, avec cette seule exclamation :

— Toi !

— Moi, reprit simplement Paul Dornans.

Et prenant les mains de Chaufferette et la forçant à s'asseoir à ses côtés :

— Mais qu'est-ce que tu as donc, ma petite Chauffe ? Tu es malade ?

— Oui, hein, je n'ai pas l'air très bien.



— Non, je te dirai carrément, non ; tu n'as pas bonne mine. En voilà un teint de papier mâché... Et tes joues, qu'est-ce que tu as fait de tes joues ?..

Chaufferette eut un geste triste.

— Eh bien, tu sais, continua Paul Dornans, quand je rencontrerai Frontignan, je ne lui ferai

pas mon compliment sur la manière dont il traite les jolies filles... Moi qui le croyais un garçon sérieux, de tout repos !

— Frontignan ! s'étonna Chaufferette. Pourquoi Frontignan ?

— Mais parce qu'il est ton amant, parbleu !

— Ah, c'est vrai, tu ne sais pas !

— Quoi ? Tu as quitté Frontignan ?

— Je n'ai pas eu à le quitter pour l'excellente raison que je n'ai jamais été avec lui.

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? Tu n'as jamais été avec Frontignan ? Mais tu deviens maboule, ma petite Chauffe !

— Je t'assure.

— Voyons, puisque c'est moi-même qui te l'ai désigné pour être mon successeur !

— Je ne dis pas le contraire. Tu me l'as désigné, oui. Mais il n'a pas pris la succession. Je ne l'ai jamais revu, Frontignan. Le hasard a voulu qu'au moment même où j'étais décidée à le prendre, il quitte Paris. Et j'ai choisi Andhré Mordhann.

— Andhré Mordhann, l'éthéromane, le morphinomane ! Mais tu es folle, ma petite Chaufferette ! Andhré Mordhann, prendre pour amant Andhré Mordhann, le garçon le plus artificiel que j'aie jamais rencontré ! Ah ! je peux dire que j'ai vu des choses bien extraordinaires déjà dans ma vie, mais à ce point-là... Tu m'en diras tant ! Tout s'explique, ton allure maladive et ta tête esquintée.

Paul Dornans s'emballait visiblement. On sentait très bien que lui, l'homme calme et ennemi

de toutes les excentricités, de toutes les choses inutiles, détestait les maboulerries des gens qui s'intoxiquent par plaisir. Et à son contact, à l'entendement de toutes ses phrases, Chaufferette semblait se réveiller d'un mauvais rêve.

— Et qu'est-ce que tu fais avec ton Mordhann? questionnait le jeune homme. Tu bois de l'éther et tu te piques à la morphine, hein ?

— Dame, il le faut bien!

— Il le faut bien ! Non, tu me dépasses, ma petite Chauffe ! Mais, gosse, il ne faut rien du tout! Et s'il faut quelque chose, c'est précisément éviter toutes ces folies, ces stupidités! Ah bien, elle est forte, celle-là !... Raconte-moi un peu ta vie, pour voir, depuis tu es avec Mordhann ?

— Mon Dieu, Mordhann a hérité de quelque argent. Il habite Auteuil, et moi aussi, aux côtés de lui, un appartement bizarre.

— Je vois ça d'ici... ils ont tous la folie du bizarre, ces cocos-là !

— Des grenouilles partout, vivantes ou en grès, en verre, en bois... et jusqu'au pied du lit, oui, au pied du lit, il y a deux énormes grenouilles en bois qui veillent notre sommeil de leurs gros yeux tout ronds.

— C'est idiot !

— Nous nous levons à cinq heures du soir, et nous passons la nuit soit à courir les caboulots, les bouges où il aime s'entourer de types spéciaux, d'anciens soldats des bataillons d'Afrique... Puis, certains soirs qu'il prétend entièrement influencés

par l'Astral, nous restons purement et simplement à l'appartement. Alors on boit de l'éther, on se pique et on lit du Baudelaire.

O Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! appareillons !
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons !

Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte !
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe !
Au fond de l'inconnu pour trouver du *nouveau !*

— Charmante existence ! railla Dornans. Ecoute, ma petite Chaufferette, je te prédis qu'avant un an, si tu continues à mener cette vie imbécile, tu vas devenir folle ou gâteuse. Il n'y a pas de milieu.

— Mais comment faire le contraire ?

— Lâche Mordhann !

— Le puis-je ?

— Comment, si tu le peux ! Elle est bien bonne. Tu n'as pas à prendre des gants avec un louftingue de ce genre-là !

— Et où aller ?

— Ah, voilà, où aller ?...

Paul Dornans se taisait à son tour. Le « où aller?» de Chaufferette l'embarrassait, surgi là, à brûle-pourpoint. Il était pourtant bien logique ce « où aller », et ne devait pas surprendre.

Chaufferette levait un pauvre regard, un regard triste sur son ancien amant. Elle aussi s'étonnait d'avoir prononcé ce « où aller ?»



— Prenez tout ce que vous voudrez ! m'insinuait le prince.

Le premier, Paul rompit le silence.

— Ecoute, Chaufferette, dit-il, pourquoi n'irais-tu pas chez Frontigan ?

— Chez Frontignan ! Tu n'y penses pas !

— J'y pense beaucoup, au contraire.

— Mais c'est impossible !

— Pourquoi ?

— Dame, parce que...

— Tu vois, tu ne trouves rien... et c'est tout simplement parce qu'il n'y a rien. Tu te trouves aujourd'hui vis à vis de Frontignan dans la même situation qu'il y a quelques mois, sauf que tu es un peu fatiguée. Mais tu es jeune, et avec la jeunesse, il y a toujours de la ressource, comme disent les morticoles. Va chez Frontignan, je suis persuadé qu'il t'accueillera à bras ouverts !

— Tu crois ?

— J'en suis sûr.

— Tu as peut-être raison... Je verrai.

— Ah non, il ne faut pas dire : je verrai. Il ne faut rien remettre à plus tard.

— Mais enfin, je ne peux pourtant pas, tout de go...

— Tu peux et même tu dois.

— Enfin, pas ce soir...

— Ce soir même. Ecoute-moi bien, chère petite Chaufferette, je te connais comme tu ne te connais pas toi-même. Je lis à livre ouvert dans ta tête. Un bienheureux hasard a voulu nous faire rencontrer aujourd'hui, il faut aider ce hasard. Si tu ne quittes pas comme cela, brusquement, ce fou de Mor-

dhann, c'en est fait de toi. Tu vas devenir une éthéromane, morphinomane, cocaïnomane, une détraquée complète enfin, et il n'y aura plus de salut. Tu seras perdue irrémédiablement. Prends ton courage et va chez Frontignan. Il est sept heures à peine. Notre peintre est certainement encore dans son atelier; sa séance faite, il s'apprête pour sortir. Je vais t'accompagner jusqu'à sa porte, rue Dancourt. Veux-tu ?

Paul Dornans parlait à son ancienne maîtresse avec une câlinerie et à la fois une volonté irrésistible.

Chaufferette levait sur lui son tendre regard et soumise, une grande douceur l'enveloppant toute, elle n'avait que cette seule phrase :

— Je suis prête, mon ami...

Le couple se levait, s'éloignait.

CHAPITRE XVIII



SI une lettre doit te surprendre, c'est bien la mienne, hein, Marie ? Car depuis des mois et des mois que j'ai disparu de la circulation, pour parler comme Pierre Amelot, ce ne sont pas les nouvelles que j'ai pu donner à mes amis et amies, qui ont dû enrichir le commerce postal.

« J'ai voulu passer l'été seule, très seule, et c'est pour cela que fuyant les plages à la mode et les

villes d'eau, je suis allée tout simplement. tout *bonnefemmement* villégiaturer à Villebon, Villebon près Meudon, à une demi-heure de Paris.

« Quel coin charmant et si peu loin de la vie du Quartier ou de Montmartre, pourtant !

« Il y a un vrai étang avec de la vraie eau, des vrais poissons et des vraies herbes ; il y a aussi un hôtel champêtre, un restaurant, hostellerie moyenâgeuse avec une tour qui se dénomme romanesquement *tour de Villebon*. Et l'on vit là des heures délicieuses de farniente, parmi de gros rosiers de la sorte « Rose de France » et des bandes de poules caquetantes...

« Ah ! mes heures de Villebon !

« Tu comprends bien que j'ai, durant mon séjour en ce coin, oublié tout le monde. Et ma rentrée à Montmartre, par ce seul fait, m'a réservé pas mal de surprises.

« Juge un peu.

« Pierre Amelot, déjà nommé, est parti pour la gloire en compagnie d'un chansonnier très botté et costumé à la Pierre Dupont. J'ai nommé Aristide Bruant.

« Et quant à Paul Dornans... Paul Dornans, c'est toujours Paul Dornans, le meilleur et le plus terre-à-terre garçon du monde. Ah. en voilà un qui ne pêche pas par excès de symbolisme ! D'ailleurs du talent, beaucoup de talent ; les Variétés lui joueront trois actes cet hiver.

« Paul Dornans ! J'ai, au fond, le sentiment que c'est lui, de toute notre bande chatnoiresque,

qui mène l'existence la plus sage, la plus positive et aussi la plus heureuse.

— « A quoi cela sert-il de compliquer la vie ? proclame-t-il quand on lui demande la raison de son bon équilibre moral. Est-ce qu'on ne se trouve pas, à chaque minute, en face d'assez d'embêtements inévitables sans encore s'en créer ! Je suis pour la réailté des choses, moi, et ne vais jamais chercher midi à quatorze heures.

« Et le plus curieux c'est que, de cette théorie de la belle égalité d'humeur et de la sérénité d'âme, Paul Dornans est la vivante application.

« Ah ! l'heureux Dornans !

« On est sans nouvelle d'Andhré Mordhann, et ce, à la suite d'une drôle d'aventure. Imagine-toi, qu'au cours de ses promenades nocturnes par le tout Paris où l'on chourine, entre autres mauvaises connaissances, il avait fait celle d'un certain Dodor, un passeur de bac du quai de Billancourt. C'était devenu très vite une amitié bizarre et une amitié sur laquelle, faut-il le dire ? — on glosait beaucoup.

« On ne rencontrait plus Andhré Mordhann sans voir immédiatement surgir à ses côtés le fameux Dodor, le Dodor qu'il présentait aux uns, aux unes et aux autres. Pas mal en effet, ce Dodor : une façon de grand gars solidement découplé, le poil roux et la moustache couleur de chanvre. Un gars moelleux, quoi !

« Brusquement, ils ont disparu tous deux de la circulation, mais disparu nettement du jour au

lendemain, comme s'ils eussent glissé au fond d'une trappe.

« Jacques Le Ménestrier, (tu sais ce jeune secrétaire de commissaire de police qui vient de se lancer dans la littérature ?) Jacques Le Ménestrier, dis-je, avec qui Andhré Mordhann est très lié, inquiet de la disparition soudaine de son ami, s'est mis à sa recherche, dans tous les bouges possibles. Il a fait enquête sur enquête, jusqu'en un certain caboulot des berges, au *Lion d'or*.

« Et là, au *Lion d'or*, il a appris par des mariniers du quai que Dodor s'était embauché à bord d'un chaland en partance pour le Havre, et que Mordhann avait suivi...

« Quel fou cet Andhré Mordhann, pour ne pas dire autre chose !

« Maintenant que je t'ai renseigné sur le côté des hommes, passons, si tu le veux bien, au côté des femmes.

« Rien de bien nouveau, sinon que Marinette est maintenant en ménage avec le beau Barsac. Et... et... il marche droit.

« Par exemple, la nouvelle suivante, je te la donne en dix, en vingt, en cent, en mille !

« Et notre Chaufferette, la fameuse Chaufferette de Dornans, du sâr Eliphas Backann, de Barsac, de Mordhann même, la petite Chaufferette pour laquelle les hommes n'étaient jamais assez artistes, jamais assez symbolistes, Chaufferette, l'assoiffée de folies et d'excentricités?...

Eh bien, Chaufferette est aujourd'hui la femme

illégitime encore, mais légitimée demain, du brave Frontignan, le peintre le plus doux, le plus modeste, le plus « papa » de notre époque.



« Oui, ma chère !

« Je l'ai rencontrée hier, la Chauffe, faisant son marché comme une petite bourgeoise, auprès de la place Blanche, discutant avec des revendeurs au panier au sujet de salades et de pommes de terre.

« En peignoir, et grasse comme une petite caille, arborant à ses joues les couleurs de la plus extravagante santé, Chaufferette m'a tendu la main avec un charmant ;

— Ça va ?

« Et comme en bavardant avec elle, j'ai eu la curiosité de visiter ce ménage unique dans les fastes montmartroises, de la plus aimable des façons elle m'a invité à visiter sa maison, à déjeuner même chez eux, chez Frontignan et chez elle.

« ...Je sors de ce déjeuner.

« Quel intérieur et quel bourgeoisisme !

« C'est d'une propreté hollandaise; tout est en ordre et en place. La table est ordonnée ; il y a des couverts appareillés, des verres idem. Et Chaufferette vit là, en bonne petite ménagère, aux petits soins pour Frontignan, s'occupant de tout, réglant les fournisseurs à l'heure et au jour, payant régulièrement le terme.

« Voilà ce qu'est devenue notre fameuse Chaufferette !

— « Les premiers temps, m'a-t-elle confessé, j'ai été toute étonnée de vivre dans une maison pareille. Je ne concevais pas les artistes dans le

genre de Frontignan... Maintenant que je vois clair enfin, comme je trouve que j'ai été bête !

« *Notre-Dame de la Butte* est morte, ma chère Marie.

« Et il ne reste plus à Montmartre, pour représenter l'indépendance féminine, que ta

MENDIKA. »

CHAPITRE XIX

Ce soir de Réveillon, Paul Dornans va et vient chez lui la cigarette aux lèvres, jetant un dernier coup d'œil à la table, afin de voir si la vieille Eulalie a su bien disposer le couvert.

On frappe à la porte.

Paul jette un coup d'œil à la pendule.

Neuf heures et demie !

Certainement ce ne peuvent être les camarades qui arrivent déjà. D'abord il doit les retrouver à l'*Ane Rouge*, chez le petit Gabriel Salis, avenue Trudaine, et tout le monde doit remonter ensemble, rue Cortot, faire la fête.

On frappe à nouveau.

Paul va ouvrir.

Une petite masse féminine, toute engoncée d'astrakan fait irruption dans la pièce.

— Chaufferette ! s'exclame le jeune homme.

En effet... c'est bien Chaufferette, une Chaufferette tranquille, sans aucune excentricité de costume.

— Moi-même, réplique la petite Montmartroise.

Elle lui saute au cou, l'embrasse câlinement.

Il la fait asseoir, au coin de la cheminée dans laquelle brûle une énorme bûche, la bûche de Noël. Et il la confesse un peu.

— Eh bien, ma petite Chauffe, comment cela va-t-il ? A quelle circonstance dois-je le plaisir de t'avoir ce soir ici ?

— Je viens t'embrasser... Je veux être la première à t'embrasser, ce soir de Réveillon.

— Comme c'est gentil à toi! Et ça va toujours, les amours avec Frontignan ?

— Toujours. Si tu venais plus souvent nous demander à diner, méchant, tu t'en convaincrais !

Dornans fait un geste évasif. Son temps est tellement pris depuis que Paris s'en engoué de ses ouvrages, romans et pièces.

Certes, il n'a pas demandé mieux que d'aller, chaque fois qu'il a pu, passer une couple d'heures dans ce ménage dont il est toujours l'ami et qui est en somme son œuvre. Mais le temps lui manque.

— Et Frontignan ? Comment se porte-t-il ?

— Bien, très bien, répond Chaufferette. En ce moment-ci, il a une grosse commande pour l'Amérique. Il se lève de très bonne heure le matin, dès qu'il fait jour, et travaille jusqu'au soir. Il faut qu'il peigne vingt natures mortes par semaine... et il les peint.

Paul Dornans a un petit sourire à la pensée de ce brave homme de peintre qui exécute des tableaux comme d'autres des travaux de menuiserie.

Mais Chaufferette reprend :

— Il m'attend. Je suis montée en courant te dire

bonsoir, en allant chez le boulanger demander qu'on me fasse cuire une dinde pour le réveillon.

— Ah ! vous offrez une dinde, ce soir ?

— Oui, une dinde truffée. Frontignan a du monde chez lui ; des amis, son marchand de tableaux...

— Alors, tu es toujours heureuse ?

— Si je suis heureuse ! Oh! oui, s'exclame Chaufferette en coulant un œil de volupté à Paul Dornans.

Et elle se lève, et elle vient à lui. Elle lui entoure le cou de ses bras et les yeux dans les yeux, déclare :

—C'est à toi que je dois tout mon bonheur,Paul, à toi qui as su me trouver, m'indiquer l'amant qu'il me fallait, l'idéal de ma vie. Et c'est pour te remercier que je suis montée ce soir, jour d'anniversaire... Tu te rappelles ?.. L'année dernière, nous étions tous deux ici et à la même heure... Nous attendions Marie Pasco, Barsac, Brognarbourg...

Elle n'achève pas, laisse couler sa tête à l'épaule de l'écrivain.

Lui la considère de biais ; un apitoiement sur le sort de son ancienne maîtresse lui vient au fond du cœur, malgré son habituelle ironie.

Et il embrasse lentement la Chauffe, en bon camarade. Il ressent une joie d'avoir deviné le sentiment et l'âme de son ancienne maîtresse.

Où serait-elle tombée, dans quelle fange et dans quel ruisseau, s'il ne l'avait pas replacée dans le milieu bourgeois et moyen où l'appelaient

ses naturelles aspirations si longtemps méconnues !

— Ma petite Chauffe, dit-il, je suis bien content de te savoir heureuse, et un peu orgueilleux de penser que c'est à cause de moi... Allons, je te remercie de ta bonne visite et de ta charmante attention d'avoir voulu, la première, m'embrasser ce soir... Tu es une bonne fille !

Cinq minutes après, elle s'éloigne, s'en va, légère...

Et Paul Dornans allumant une cigarette, souriant au souvenir de la maîtresse jolie, hausse, amusé, les épaules.

Que de Chaufferettes dans la vie ! Que de bonnes petites filles à l'imagination déréglée, modistes en rupture d'ateliers, mannequins plus assoiffés de luxe que de luxure, jettent un beau soir leurs chapeaux par-dessus le Moulin de la Galette, se proclamant bohèmes, femmes d'artistes, courtisanes !... Et les voilà roulant en attendant de devenir rouleuses, quand elles auraient pu, elles auraient dû être de charmantes femmes d'intérieur, modestes et simples, et, qui sait ? peut-être même des mères de famille !

—Ah! oui, se surprend-il à murmurer, sur cent femmes ou sur cent hommes qui font la Fête, mènent la bohème joyeuse et la vie de plaisirs, il n'y en a peut-être pas dix qui ont le tempérament de cette existence-là !...

Mais le voilà qui sourit encore et s'exclame gaîment :

— Bon ! je philosophe maintenant, et un jour de Réveillon ! Quel pompier je fais !

Et, tout en roulant une nouvelle cigarette de tabac blond, il jette alors à la vieille Eulalie qui dresse la table soigneusement :

— Surtout, n'oubliez pas de mettre le champagne à rafraîchir.



Impressions Artistiques L.-Marcel Fortin et Cie,
6, Chaussée d'Antin, Paris.